

## AVERTISSEMENT DOUBLE

### I

Comment était l'Afrique au XVIII siècle? Vous savez? Au XVII, XVI, X au 1<sup>o</sup> siècle? Personne. Selon toutes apparences, l'Afrique existait hors du fait que, nous occidentaux, la connaissions ou non. Ou, autrement dit, le fait que nous ignorions l'Afrique ne les empêchait pas d'exister. Lorsqu'elle nous était inconnue, c'était le bon temps, auraient dit les ancêtres. Pareil, évidemment, pour l'Amérique, et moindre pour l'Orient.

Donc un jour, il en eut un jour, l'occidental a présenté son musée au coin de la rue africaine. La veille, il ne le fit pas. Le lendemain, cet acte était irréparable. Car sa visite impromptue n'avait de visite que la carte, qu'il dressait, comme tous les humains, mais ceux-ci à coups de fouet. L'occident a détruit tous les équilibres traditionnels, les valeurs spirituelles qui donnaient sens à la vie d'homme, la maîtrise correspondante des contextes matériels, et surtout l'exact savoir, très méticuleux, des interactions écologiques, sans oublier des organisations sociales COMPLÈTES, qui duraient depuis des siècles, et des millénaires. Il me semble que vous devez, au moins, admettre cela; c'est le minimum logique. Tout autant que d'en déduire que l'occident a vraiment mis le nez où il ne fallait pas, s'est occupé de ce qui ne le concernait pas, a foutu sa zone, le pied dans les fourmillières sociales, le désordre dans trop d'esprits ...etc

L'écrivain, pour réparer tous les dégâts de cette histoire à laquelle il n'a pas participé, doit agir de même, se mêler de ce qui ne le regarde pas, mettre son nez partout. Agir comme ses ancêtres pour évaporer leurs inexactes exactions

### II

L'auteur, mélangé doucement des 4 cultures, a les opinions tellement et encore plus nuancées, qu'on peut vraiment rien en tirer. A chaque phrase, il te la détresserait à l'infini. Aussi, s'est-il vu empoigner par des personnages pleins de swing, à opinions "claires et distinctes" selon sieur Descartes. L'auteur ne s'y reconnaît pas trop, voudrait jouer de son éternel pastel. Mais le rythme allègre y est, emporte tout. Avec ce crétin (moi!), il n'y aurait ni rythme, ni histoire. Les opinions trop nuancées ne peuvent créer aucune histoire qui tienne la route. Le rythme allègre d'opinions SANS NUANCE court donc les pages qui suivent. Danger!

Mais, pour sa petite vie, l'auteur penaud ne pourra jamais accepter aucun des opinions émises tel quel. Le racisme? Sûr qu'il le refuse en tant qu'idéologie. Mais il se surprend, parfois, à être un peu raciste; sûr qu'il en a honte, mais il se dit juste: j'ai pas d'excuses! Même chose pour les médias. Il refuse l'idéologie. Pour sa vie quotidienne, il reste évident qu'il se trouve, de temps en temps, aussi faible que d'autres. Pareil pour tous les trop grands sujets "animés" par le livre. Dans sa vie de tous les jours, il ne pourrait assumer presque rien des flamboyantes phrases arrachées au romanesque. Après tout, ce con est exactement comme tout le monde!

Aussi, l'auteur, sans hauteur, ne prêche ni ne donne de leçons à personne. LA vie s'en charge bien toute seule. Ne juge ni ne condamne (de peur de l'être?). Toujours ses nuances persistantes et donc sa tolérance toujours trop grande. Ne veut blesser. Donc selon la formule "Toute ressemblance avec... ne serait que coïncidence" Pour qui s'y reconnaîtrait, mille excuses!

Fasse que cette fiction ne devienne jamais réalité!

LE soleil découpait la ville en tranches. Seules les rainures d'ombre désaltèrent la limpide sécheresse. Des bourdonnements confus dansaient sourdement avec la pulsion de l'air surchauffé. Un lourd filet semblait tout enserrer dans sa trop moite torpeur. Les bâtisses collées au sol en sueur. Où les rares passants fondaient sur place, le pied balbutiant sur le trottoir mouvant, des traces brouillées bouillaient.

Tout un régime d'abeilles fonça du bout de la rue. Émergeant lentement d'un nuage de poussière, le sifflement d'une grosse cylindrée. Son museau noir, entouré de ses chromes, grondait de toute sa largeur. Bifurquant, soudain, à gauche, son flanc brilla de toutes ses goutelettes. Sortis de l'océan lointain, les pneus hoquètèrent au brutal arrêt. Cinq, ils étaient, à s'éponger, à travers les vitres baissées. Les trois enfants, à l'arrière, frôlaient le teint frais; mère et père, devant, rougeoyaient du côté de la congestion. Les portières chuintèrent, jambes pendantes au ralenti; étirements lents. S'avancèrent vers la porte, masquée du treillis de moustiquaire, sonnèrent, frappèrent, résonnèrent, pendant l'égrènement de quelques minutes.

— Pourtant c'est bien là, consulte Lou son impro-plan.

— Ils devaient bien nous attendre, non? rajoute Amarante.

— C'est dans la lettre, nous sommes le bon jour, vérifie d'un regard circulaire Lou. Les enfants taisez vous, on ne s'entend plus réfléchir. Revenir vers le tuyau de la boîte aux lettres, est-ce le bon numéro? Il surgit que oui! Se laisser saisir par la nécessité d'une décision, qui saisit aussi la poignée, la tourne; la serrure joue, pousser doucement. Peut être nous ont-ils laissé un mot. Sûrement que oui. Entrons. Entrons, fit-il défiler la ribambelle de bambins, de la belle et son rejoint.

Dans la maison ouverte de lumière:

— Regardons partout, ils ont dû nous ménager un message, ne se déçoit pas Al, lorsqu'au premier regard, pas un rectangle blanc ne se prit à jaillir.

Ce que Lou voit.

— C'est pas la joie! mais ils s'égayent quand même.

On vague dans toutes les pièces, fouillant sans fouillis, prenant légèrement çà, ça, albums cartonnés sous le lit d'enfant, dans placards, armoires, coffres - chargés que de menus objets.

— Ça sent bizarre ici, Eric hochait.

— Non, je ne sens rien, huma Lou. Si! ils nous ont laissés des sandwiches.

— Et à boire, suppose Amarante.

Pourtant une odeur flottante, au seuil du moisi, à la lisière du sous bois, nauséuse, puissante, écoeurante, se glissait bien de la chambre où se trouvait Eric. Et dans la salle de séjour commençaient à se déposer des dorures sur les objets, des reflets perspicaces.

— Vite, n'évite pas Eric. Il y a quelque chose! Venez. Vite venez, se reprit-il. Ça bouge, je ne sais ce que c'est. Une lumière musclée s'en dégage. Ça palpite.

La famille fourmille et vacille, bougie secouée par le vent. J'ai peur, chuchotte Eurielle, on s'en va! Leurs visages passant par toutes les couleurs des reflets d'ombres concoctées par un *Stroboscope*.

Un bruit de moteur semble les chercher à tâtons. Passe par les sons d'un accélérateur impatient. Revient. Comme s'il les reniflait. Quelques manoeuvres et son mufle court pointé, bientôt, sur la maison.

Eurielle, derrière la fenêtre: il y a une voiture en marche qui épie!

L'essaim des cinq qui n'avait, quelques minutes avant, rien à se reprocher, semble galvanisé par la vision de l'étrange chose, piqué par le dard du véhicule en maraude. Le labour de la culpabilité les sillonne tous.

Une tête bouclée, dans une coccinelle, qui fait un mince demi-tour criard.

L'essaim des cinq se précipite, flèches groupées vers la porte. Vite, vite faut sortir, ramassant le sac à sandwiches, quelques affaires personnelles, courant d'air frais dans la journée torride. A pousser, s'engouffrent par portières claquantes. Clapot du capot. Le contact rugit, sectionnant l'air poisseux d'une fumée droite. La sueur se partage mieux sur le coquelicot poudreux des visages. Marche arrière brutale. Des points de suspension en caoutchouc après la phrase d'un démarrage hurlant. Dans la direction opposée de la bête à bon dieu, un

bolide se propulse. La sueur terreur de se faire prendre pour ces menus larçons de sandwiches, le sable des sorcières aux yeux, sand witches? La terreur tordue à la flamme de se faire épingler sur toutes les routes pointées désormais; les maisons les guettent toutes? Ils sont vus, découverts, ils sont partout à découvert. Et l'autre voiture n'allait-elle pas trouver le compte à rebours qui fera tomber les murs comme gouttes de plomb dans les veines? Attrapés, y'a plus de trappe pour en réchapper!

Alors pourquoi les Alégaste agirent-ils ainsi sans réfléchir? Bondissant dans ce qu'il y a à cacher. Comme s'ils avaient commis un acte répréhensible.

Quelques minutes avant, ils répondaient à l'invitation d'amis pour pendre la crémaillère. Au téléphone, ils dirent oui à la lettre, se mirent d'accord sur l'heure; et les voilà, bien tranquilles, chiffonnés seulement par la chaude journée.

Alors? Cette fuite éperdue? Perdu quelque chose? Avaient ils perdu la sérénité paisible des honnêtes gens? La peur gondolait leurs faciès.

— C'était un mourant, pressait Eurielle.

— Non, je l'ai regardé plus longtemps, balbutiait Eric, c'était une chose mais pas un humain. Quelque chose qu'on ne peut même penser.

— Mais qui... fil... pensées... perdre, hoquetait Al.

— Je ne trouve plus aucun fil dans mes pensées, tentait de se faufiler Lou. Un poids immense semble comprimer tout mon cerveau. Je ne suis que réflexes qui m'échappent, je m'agrippe au volant, mes membres sont là, mais il n'y a plus qu'un éboulis effondré dans ma tête.

— Je ne sais plus rien. Cette lumière profonde d'obscurité ne me quitte plus les yeux. Je ne sais même plus ce que j'ai vu. Rien en moi ne me reconnaît, Amarante geignait.

— J'ai même l'impression d'être un tourbillon qui ne s'arrêtera plus jamais, se tordait Eurielle.

— Juste impression quelque chose déclenche sans arrêt... moi... fuir... faut.

— Il faut fuir, fuir, c'est la seule chose que je retienne dans cette tornade mentale, Lou veut.

Leurs sens n'avaient rien pu enregistrer. Au sens où il est possible de le ressortir, de l'analyser efficacement, de saisir des aspérités d'intelligence, et d'escalader le mur si indifférent, pour y hisser un minimum de cohérence. Il n'y avait qu'un chaos d'impressions entrechoquées, toutes écrabouillées tel une compression de César. Rien à en tirer sinon le sillage terrifié qu'il faut fuir fuir, et en diagonale, comme pour démêler une pelote de laine non ébarbée.

Leurs pensées n'étaient qu'une vaste tempête, prises dans le tourbillon fracassant de lames de fond. Un tohu bohu effrayant, où les navires des corps deviennent un charivari d'écumes, explosées de réflexions, se noyant désespérément. Leurs cinq pensées roulant à mille à l'heure, toutes arc-boutées aux membrures de la voiture, comme pour la pousser plus vite, plus vite. Fuir, fuir à tout prix! Une obsession angoissée qui faisait tomber le jour dans une nuit de goudron. Impossible de toute façon de trouver, pour le moment, l'oeil du cyclone. Une horreur mentale, et non physique, de celle que l'on peut dompter malgré tout, n'a-t-on pas osé les extraterrestres et toutes les défigurations hideuses de l'humanité, toutes ces horreurs ne persistant que dans le physique. Mais là un maelström d'effroi gelait soudain tous les neurones: les pensées galopaient sans langage, ce tas de boue noire, déconnectées des sensations, plus aucuns repères; rien d'apparis ne peut plus émerger en cet épais mélange primitif. Le cerveau engouffré de toutes les ténèbres imaginables, strié de liquides congelant; où seul peut circuler, si douloureusement, l'influx terrorisé "en avant" - plus d'arrières! Mais encore plus en avant! La vie pétrifiée en cette course aveugle et sourde. Plus rien ne pourra plus exister que cette fuite. Le réductionnisme le plus destructeur qui se puisse imaginer, et pourtant n'y en eut-il tant d'autres. Toutes traces de ce qui fut derrière dévorées. En avant, en avant-pour qu'il n'y ait plus d'avant. Et après, diriez vous? Plus d'après non plus. Après, rien que se protéger, tous enfants désormais sans ancêtres, plus qu'à se lover en soi même, égarés pour toujours, se calfeutrer, se fermer à tout l'extérieur n'offre plus que la terreur, endormir tout l'Être dans l'idiotie la plus hébétée. Fuir, fuir tout ce qui fut humain. Ce qui s'était engouffré dans

les Alégaste avait provoqué une effraction aussi irrémédiable. Une implosion irréversible. L'enfer tellement réel qu'avaient entrouvert leurs pensées.

## II

Quant à la bête à bon dieu, il ne faut pas croire qu'elle resta tapie longtemps. En effet, un bond d'yeux plus tard, la coccinelle crissait à la poursuite de la poussière rapide. La tête bouclée avait juste glissé un regard à la grimace dépitée du dur visage, sur le siège à côté. Injecté sur la boîte à gants. Un geste plus loin, il brandit le revolver. Du genre qui ne peut faire cas des retours en arrière: Revolve, sure not! La coccinelle dérapait. Les virages du visage dur la précédaient, scrutant avidement, partout.

— Là! Ern, pointait il.

— O.K. Ice, braqua-t-il.

La ville, désormais, sillonnée des deux courses stridentes, déclenchées par le pur motif que chacun a toujours raison, dans son monde étanche, où plus aucune raison ne pourra pénétrer.

Ern et Ice devaient aller récupérer B. Lack, chez lui. Pour protéger, tous trois, la réunion de l'illégal Trust. Ils se stupéfièrent donc d'y voir, comme un cigare mal éteint, la voiture des Alégaste qui brasillait à l'entrée. Inspectant les rues alentours, ils se convainquirent que nul autre furtif véhicule ne se trouvait en planque. Et ils allaient, toute sécurité observée, foncer sur la maison; lorsque les Alégaste les figèrent deux secondes, sur place. C'était surtout la présence des enfants qui les décontenança. Pas dans l'habituel jeu. Sinon leur temps de réaction eut été tel, que Lou n'aurait pu passer.

Quant aux Alégaste, catapultés par la terreur, ils ne pouvaient voir, en ces deux hommes, que des inconnus très mal intentionnés, puis terriblement accusateurs, qui savaient tout mieux qu'eux. Et allaient leur demander de ces comptes sans paroles qu'il vaut mieux, tout compte fait, contourner. Sûr qu'ils n'auraient rien apprécié: le larçin des sandwiches allait se muer en acte tragique; la découverte de la chose étrange allait se transformer en espionnage impardonnable. Ils n'avaient sûrement pas pénétré chez leurs amis, mais chez le genre de personnes illégales qui règlent toute intrusion dans une propriété privée par la soustraction des intrus, afin que le goût de cette Loi ne se gâche jamais en cette amertume qui s'avale toujours de travers, est donc pourquoi bizarrement, ils demeureront les plus ardents défenseurs du Code Civil? Mais sans jamais se pénaliser du Pénal! Aussi la vie tranquille, si paisible, des Alégaste, venait de basculer dans un autre monde, dont ils ignoraient tout, si ce n'est qu'il ignorait cyniquement, et par tous les moyens, les calmes familles. L'abrupt frottement de deux mondes parallèles, trop étanches, pour qu'un brin de raison puisse désormais raisonner l'un ou l'autre. Comme partout, dorénavant, dans la Société, où l'inquiétante étrangeté grandit, puisque nous devenons tous étrangers à tout.

Hâvre des cas, le supposé cadavre, qu'il soit permis de le dire, case chaque cas dans son barillet, dans les dents de sa roue hasardeuse. Prévu- le cas arrive en évènement. Fortuit- il ne fait guère fortune, évente l'éventualité, où, en aucun cas, il ne parvient à la constance des circonstances. Et c'est la casuistique des cas! Chacun le sien, de préférence. Cherchant même à résoudre tout cas de conscience. Ce qui immerge justement, pauvres réducteurs de têtes, que la conscience n'est pas un cas. Qu'on ne la résoudra jamais. Sa résolution n'a jamais existé, elle ne pourra toujours pas être résolue. Sinon sous le biais de ses résolutions fermes. De sa volonté propre. Qui ne résoud rien d'extérieur, mais résoud, recoud, infiniment beaucoup, pour sa seule vitale persistance. La conscience que l'on tenta donc de caser en un cas a fui tout casier. Pourquoi alors les Alégaste ont soudain la conscience si troublée alors que rien ne peut troubler celles d'Ern et d'Ice?

Pour notre cas, c'est-à-dire (cette nécessité de dire puisque; c'est à dire) le supposé cadavre comme havre de tous les cas, faut-il que chacun y

donne sa leçon, le déguise à sa façon, semble en tirer un savoir sur l'Être, y dénicher la résolution de sa solution, et en dessiner comme le sens de la vie même, dans un maelström de situations enchevêtrées? Il faut plutôt n'avoir rien à y voir, rien à en faire, rien à ressentir, aucun intérêt à protéger, par devant, et par derrière, pour saisir l'embrouillamini. Faut-il être en dehors de tout pour tâtonner la longue route de comprendre? De la vie se retrancher, pour savoir, avec doigté, trancher dans ce sac de noeuds? S'isoler de l'électricité ambiante pour être avec la masse? Ne rien nier (son anagramme) pour être bien sûr de ne rien renier (tout ce qui revient, fait deux fois plus mal)? Faut-il être au dessus, en dessous, en dehors? Ou faut-il savoir un jour décider je ne parle plus à qui a raison, pour pouvoir conserver le fin réseau que l'on nomme vérité? Tout soi-disant problème n'est-il pas le refus de sa solution? Et si, n'est toujours pas fait cas des consciences, et donc la conscience ne serait plus un cas, n'est-ce pas, tout simplement, l'omission de de la question: qu'est ce qui peut encore troubler ma conscience?

"Celui qui cherche la connaissance avec des yeux d'INTRUS, comment verrait-il autre chose que les premiers plans?" (Le Voyageur-Nietzsche) Faut-il s'abaisser à ne plus voir en l'humain qu'une "situation" atmosphérique, le temps qu'il fait fait le temps qu'il a, qu'il est, la dépression esquisse sa vie ou l'anticyclone renie le cyclone qui persiste en lui, sa situation éthérée lui accorde sa température, le vent qui le souffle ne lui a pas été soufflé, le nuage qui s'amoncelle annonce celle de tout rêve, la pluie, la neige, la grêle, la tempête, n'illustrent que la "situation" de l'humain; ce qui persiste du possible- il suffit de se convaincre je ne parle plus à qui a raison: pour inverser le mouvement? La raison de qui parle je préfère. Raison de parler, j'ouvre l'instinct à la saisir. N'est-il pas préférable le jeu de recherche des conversations, à se voir assèner un résultat soi-disant indiscutable, et ceci avant toute discussion? Temps de revenir sur terre puisqu'aucunes hiérarchies n'ont daigné mettre de la hiérarchie dans les valeurs; faut se débrouiller tout seul. Comme toute science mérite, toujours, l'émergence difficile d'une nouvelle méthode, le regroupement fragile autour de nouveaux centres de tout ce qui peut ou non faire écho (ou être pertinent est-il sussuré en leur langage si peu impertinent)- la vie et sa conscience n'y ont jamais eu droit. Faut bien commencer et balbutier, trembler de l'oser: je ne parle plus à qui a raison, mais quelque chose en moi reste très droit et persuadé qu'il en a le droit, que ça ouvre beaucoup de voies, que c'était peut-être ce que nul ne voit, que ça avait étouffé trop de voix, l'aventure qui entrouvre le porche flambant neuf d'un nouveau départ, la table que l'on ne rase plus, mais sur laquelle on table, le magnétisme incertain qui rapproche les quelques limailles de nos cerveaux qui veulent encore croire, la croyance qui ne se voudrait plus jamais certaine, absolue, puisqu'absoluble et perte vaine- il n'en resterait rien, le centre qui illumine tout un chacun, à chaque fois qu'il s'en approche, mais ne se centre jamais à éteindre tous les autres, pour se faire croire central, c'est-à-dire expulsant rejetant éjectant éliminant et toutes ces exclusivités, aux exclus pas évités- tout cela en une phrase mal lèchée, comme l'ours: je ne parle plus à qui a raison, et sacascade évidemment infinie de conséquences. Au début, pour sûr, quelques séquences pour les médias, vaut mieux même pas les voir, mais, ensuite, l'avalanche des conséquences conséquentes. Que tout ce qui n'a jamais été tenté le soit: qui a cru un jour à la tentation? Tellement peu, et de radicale manière, de tentatives nouvelles ont été osées. La tentation ne serait ce pas une tentative que l'on voulu toujours rendre hâtive, hâtive tentative fut la tentation. Tentés, nous l'aurions toujours été, aussi ne tentâmes nous jamais rien, par nous mêmes. Une fois suffit se disait-on. Mais le regard, porté en mauvaise direction, ne peut rien expliquer, lorsqu'il s'agit de compréhension. Bref, toi aussi tu fus tenté (pauvre tentative avortée que la tentation) mais, toi, en l'AUTRE sens, qu'as-tu tenté? Et si la tente de la tentation était si déchirée, qu'aucun voile ne peut, désormais, plus rien cacher? La tentation, pauvres de nous, fut toujours si amoindrie, ridiculement petite, infime, infirme, pourrait-on dire pour faire siècle, petite bourgeoise, que ce diable de nos tentations a pu émoûser jusqu'au désir du risque au risque du désir: cette chrysalide de l'ange comment croyez-vous qu'elle s'envolerait, par un timide renoncement, ou, par une

puissante acception, qui rugit de tout son être bénéfique, mais qui frôle tellement le danger, le danger d'anger (verbe qui fait ange, qui fait même colère, en anglais, parce que ça ne va pas assez vite?)? Bref la tentation fut-elle si infime que nul n'y a accédé cédé? Tout procède de ce qui le précède. Pas précédés, non plus, nous fûmes, de cette tentation. D'elle nous ne sommes précédés, elle n'est même pas un précédé. Elle n'aurait servie qu'une fois. Tu es le roi du monde et bien vas y plane, t'auras plus qu'une envie d'atterrir pour en profiter, eh non, si tu es le roi tu dois planer, tout survoler, rien de bien vivable crois moi. Transforme les pierres en pain. Comme les pierres précieuses du rêve de l'avenir en pain banal de notre vie d'aujourd'hui? Le pain ne vaut pas la pierre, cet objet précieux, qui précède les cieus, mais oblige à leur existence. Fais de la femme l'égal de dieu, elles ont beaucoup en elles pour nous en préserver. Mets toi à genoux: l'antidote de tout cela est dans la réalité. Ça ressemble à un saut pour rien, pisser un peu trop haut pour que ça ne retombe pas dessus.

La tentation est bien décevante quand tu la reçois, vrai? Mais quand tu la tentes? Jamais? Pourquoi ne l'avoir jamais tentée? Ce seul mot combien de siècles a gelé? Mais plus rien n'est fait n'importe comment. Quelle est donc la filiation d'un tel sentiment; trouve là et tu auras tout le collier de ces humains extraordinaires que la "Tentation" s'est ingéniée à FAIRE IGNORER. Sinon vu la nature humaine si méprisée, pourquoi la prétendue omniscience de la tentation? La seule qui n'ait jamais été remise en question. Pourquoi? Vas y tente la question, tu vas voir elle ne vas pas pouvoir RESISTER. Ainsi nous aurions pu résister à la tentation, qui n'était plus celle transcendantale, mais nous l'avions prise dans la même filiation, et nous surnageons magnifiquement à ce monde. Surnager, qu'est ce à dire? C'est-à-dire que, qui que ce soit, soit président ou clochard, nous ne nous sentions jamais gênés aux entournures, et la tournure que cela a pris. Rien ne nous tente en toi- que nous n'ayons déjà tenté. Désolé, mais vous, président; j'ai déjà pensé comme vous. Clochard, tant pis, comme toi aussi. Vous comprenez j'ai été "tenté". Je n'ai pas échappé à la tentation- et depuis plus rien ne m'a "échappé"! Non dans ce siècle, rien ne me tente, sinon de tenter améliorer les rapports sociaux, du moins humains. Alors qui a été eu?

De toutes manière, comme le nom l'indique, tous les indices restent indicibles.

III

Plutôt qu'indicibles, les Alégaste se seraient préférés invisibles. La partie désaffectée du port, où ils tentèrent refuge, avait déballé rapidement ses cales sèches résonnantes, lorsque le vent semble toujours y huer votre nom. Partout où ils se retournaient, comme un cauchemar dans son lit, des carcasses, répercuttantes et sinistres, semaient leurs ombres tordues le plus loin possible. Ils en sentaient les monstrueuses griffes les encercler. La moindre de leur toux sonnait en roulement de tambour. Le métal froid les grelottait. Sprint dératé vers la voiture. Echappement du gaz. Les feux de signalisation semblent les suivre de regards pesants. Aussi, la bouche édentée de l'entrée d'un garage souterrain, dans leur désespoir de papillons débattus, parut leur tendre un sourire. Torve. Las! C'était la risette d'une enclume qui tenterait de les rendre marteaux. LE bruit se multiplie, à chaque angle, et son abondante progéniture renonce à la mélodie, pour d'effrayantes cymbales. Re tentissant sans arrêt, toujours plus fort, dans leurs têtes vides, comme callebasses. Les nerfs martelés de la rumeur supposée de pas sonores, lâchèrent leurs brides. Se volant eux mêmes, ils se dérobèrent!

Tony faisait sonner tous les récepteurs, dans une boulimie hystérique d'appels. "Il me les faut! Il me les faut!". Harcelant tout le monde, propulsant tout autre à sa lisière, déséquilibrant la posture, il faisait s'écrouler le jeu de quilles; où tout un chacun se trouvait, dans une frénésie d'action. Tout, tout de suite. Urgence! Ern et Ice venaient juste de confesser leur fiasco. Suivant du doigt, la sourate IV, 56, décorant le Coran, Ern prononçait: "Quiconque commet un pêché, ne l'a commis que contre lui même. Allah le sait: il est sage." Même le

bureau de Tony attrapa le tournis. Mais le pouvoir, ce parent non désiré, rend ses enfants bien capricieux, et Tony trépignait "Je les veux. Tout de suite." Sans guère de bon sens, le pouvoir n'en a aucun.

D'escampette, Lou et Amarante, leur rejets tous agrippés par le col, filaient aussi vite que la traînée persistante de la lumière le trace, dans l'oeil. L'espace, qui se ruait, semblait l'éclosion déchirée de leurs pensées déchirantes. Partout ils s'y cognaient. Disparus les volumes, les distances, les masses, les ombres et lumières: une palpitation d'angoisse semblait muscler, irriter, la ville montante. Comme dans un labyrinthe, ils se propulsaient en tous sens, et buttaient dans des culs de sac d'imagination. De la pure science friction! Devait bien avoir une sortie que leur panique intruse tâtonnerait. Leur course en déséquilibre hâchait toute orientation, mais il semblait qu'ils sortaient de la nasse du centre, et s'engouffraient vers les banlieues. Peut-être le nord, vu la coloration biseauté du ciel, c'est-à-dire la lumière pauvre accordée par la gauche, l'ouest, et par en dessous, le sud. La foule des nuages tellement massée qu'elle posait sa noire fourrure, comme un mastodonte gigantesque, sur les petites têtes. Ils frôlaient, de plus en plus silencieux, les trottoirs inachevés bientôt en bas-côtés boueux. L'orage ayant violemment éclaté; Leur voiture tourna, comme malgré eux, dans un petit chemin montant entre des barrières de guinguois. La bâtisse, mal découpée, pour leurs yeux révoltés et browniens, paraissant de bois mal équarri, mais de posture solide. Si un volet pendait, si quelques lignes ne respectaient pas la symétrie- la porte se sculptait bien, très au milieu de la pente. Les Alégaste se recroquevillèrent tous, dans la voiture, à l'odeur soudain métallique, moteur et feux éteints. Lou, la tête dans ses genoux, Amarante, accrochée à son épaule, les enfants, comme des flammes collées à leurs dos. Le silence put même calculer les volumes, découper les ombres et lumières. Le dessin parfait, qui en résultait, se mit à onduler lentement, comme saisi d'un pressentiment, c'est-à-dire soudain pressé de faire déborder l'harmonie exquise du soir, décliné sur une ville paisible. Les portières claquèrent telles des fruits mûrs. La précipitation générale trouva que la porte n'était même pas fermée. La maison, vrai, était abandonnée, c'est-à-dire oubliée, véritablement effacée de la surface du monde. Elle n'existait que pour qui y accédait. Le déroulement prostré, puis accéléré, avait seul pu ouvrir la porte de ce qui n'existe peut-être même pas.

L'alumette fusa. Eclairant un assemblage riche tellement il était austère et bien disposé. Bien disposé en leur faveur en tout cas. Lou trouva immédiatement une lampe à pétrole, la mèche dardée, tout fonctionnait à merveille. Le halo atteignit, d'emblée, le boîtier électrique et le disjoncteur offrit la lumière, dès que Lou le releva. Amarante se mit à interrompre quelques interrupteurs. Ils s'emmitouflaient tous à se cacher. La peur sirupait doucement en ces lieux, comme l'odeur d'un pus qui coule. L'endroit donnait pourtant une sensation d'aisance, qui contrastait avec cette émotion à rebrousse-poil. La tribu se déploya en tous sens, qui fermant doucement un volet, qui obturant tout orifice sur l'extérieur, qui surchargeant la porte de quelques meubles en quinconce, qui voilant les ampoules, qui découvrant mystérieusement des volts diminués. La forteresse fleurait déjà le bricolage. Un mouvement d'arrêt, dans le déploiement des forces, força chacun à mieux examiner le direct entour.

La coque de bois protégeait une architecture d'envol, les trois pièces principales du pas de porte s'encolombaient, vers le haut, en deux étages, grâce à l'envol de deux superbes escaliers. Tels deux ailes d'oiseaux. Les plafonds, donc planchers des étages supérieurs, ainsi disposés, qu'ils n'occupaient jamais toute la surface et que le regard libéré, en ovation totale, pouvait atteindre, par douce assumption, directement les poutres du toit. Chaque étage libérait un centre, décerné par les deux escaliers, chacun d'eux assujéti à un seul étage. Cette idée architecturale hissait le pas de porte, ou rez de chaussée, jusqu'au toit par une prospective très atténuée. Quiconque entre se sent mystérieusement comme chez lui, comme s'il y était né, comme si, depuis toujours, il n'avait vécu que là, qu'il avait rêvé sempiternellement ce même rêve d'une maison souple. Les serres de la terreur s'émoussèrent quelque peu en ce décor. La tribu s'appaisait comme la buée d'un soupir. La poussière de son apparition se déposa même invisiblement. La demeure habitée par irruption, avait même, sans

bruit, craqué toutes ses membrures? ET s'était étirée, comme après un long sommeil, reposant, sur chaque de ses membres épars, la fonction d'habiter, qui est de se reposer. Sur? Dans? Qui? Se lover comme pour patienter nouvel accouchement. L'esprit tornade s'érupta. Ce qui collait désormais à leur existence, mêlant les cordages de leurs idées échevèlées- ce définitif, à leur avis, préavis sur leur futur: ils avaient vu ce qu'ils ne devaient pas voir. Et on ne leur pardonnerait jamais. On? Ce terrorisant mystère qui s'accrocherait toujours à la semelle de leur pas.

Ils avaient donc fui jusqu'au bout du souffle, l'exigence d'encore se calter persistait, comme la fin d'une bougie, s'amointrissait, tremblottait aux derniers mouvements brusques de leurs halètements. Oui déguerpir, encore déguerpir. Mais se cacher, se terrer, se planquer, s'effacer, s'enfermer bien à l'abri, invisible, insondable, impalpable. Ce projet découpait l'autre en cocotte de papier. Se camoufler, se calfeutrer, la citadelle, la forteresse la plus imprenable. S'incoloriser, s'immobiliser, plus un geste, disparaître, s'étancher, s'évaporer, s'anéantir, resucer sa naissance, passer l'éponge du siècle, couler dans la nappe phréatique, retrancher toutes les brillances qui firent la mémoire- les Alégaste se voyaient, tous, acculés à soustraire, jusqu'à eux mêmes. Déjà la bruine de la remembrance coulait sur les membres de la famille; ils ne se rappelaient plus grand chose, ils se connaissaient de moins en moins, ils forgoient leur langue, leur noms, leurs habitudes, leur passé commun (bref ces petites choses qui te clouent, martyr, à la Société). Leur commun nom dépassé se crispait, actuellement, autour de l'affolement. Ils ne savaient plus rien l'un de l'autre, la même famille, femme et mari, et enfants, la même tribu, s'était bue jusqu'à la lie. Il ne restait que ce moyeu déformé de leur frayeur, mais qui ne les décamponnait plus, une seconde. Tous dirigés, ils automatisaient faut s'enfermer. On nous poursuivra, on nous pourchassera, on nous contraindra, compressera, nous annulera, on... de nouveaux verbes se tordaient à la flamme de l'horreur. S'enfermer s'enfermer, ondulaient, rythmiquement, Amarante Lou et les enfants. Tous, nouveaux, inconnus, Lou prit le pain et rompit le silence.

— Il nous faut absolument rentrer dans un roman. Un essai exprime beaucoup, mais un essai personne n'essaye vraiment, tout le monde ne regarde que les réussites. Et un roman est un essai transformé.

— Que dis tu, s'alarma Amarante.

— Que les romans sont les déguisements qui amènent bien plus loin que les essais. Merde!

— Et les conventions?

— Les conventions sont symétriques aussi fortes dans le roman que l'essai.

Alors, pourquoi persister essai, si l'on peut réussir roman?

— Mais réussir quoi à la fin?

— Réussir à nous en tirer tous enfin. Cette mystérieuse demeure est la fin de toute fuite. On ne se sauve pas en se sauvant. Nous n'éviterons plus qu'on nous recherchera toujours. Nous avons vu ce que nous ne devons pas voir ni savoir. Et nous ne savons même pas quoi! Malgré cela, on pourchassera la moindre de nos fibres. Avoir totale confiance en cette maison n'est pas suffisant. Il faut trouver autre échappatoire si nous ne pouvons plus nous défiler, comme tous nos ex-contemporains. C'est pour cela que je dis il faut nous glisser dans le roman plus que dans l'essai.

— Le roman nous acceptera-t-il?

— Evidemment, il n'a que des règles enfoncées. Il faut tout faire pour qu'on y croisse. Ça doit couler comme même phrase continue, qui enrôle, tout lecteur, dans sa pâte de longue durée, et le conduise où le damner. Evidemment que c'est dur d'y entrer, surtout si on est vivant. Mais, s'il ne reste d'autre issue de secours que le roman, apparaît qu'il fut secours d'issues, en maintes occasions d'histoires interdites, de paroles directes directement censurées, peut-il le redevenir pour nous? Notre siècle n'est plus tournoyé par cette forme d'esprit mais la terreur qui nous gouverne, en permanence, doit bien percer, quelque part, que notre seule et ultime chance de salut reste encore faire croire au roman.

— Et si personne n'y croit?

— Est-ce que quelqu'un y a cru plus qu'à la transformation d'un essai, et en quoi? L'auteur qui sait ce qu'il a à dire, en brisant les facettes, toutes;



l'émettre par bribes, par négations réciproques, affirmations contradictoires, redoublées de personnages, par compressions, par à pic abrupt, brisure perpétuelle de tout fil, recousu par factices actions, psychologies subliminales, découpes sommaires de visages en anamorphose, irrptions, éruptions, circonvolutions, ligne qui suit la ligne ou la courcircuïtenautant de procédés, pour tout faire procéder (et sans le procédé comment faire que de ce qui précède tout procède?) - de l'alignement métallique, quoique magique, d'un déroulement qui, selon les lois de la physique (parfois respectées) ne révèle le centre, qu'une fois que tout est déroulé, à plat, sur la table. Rien d'invisible, tout est montré, plus rien dans un coin, oublié. Et ce n'est que le dénouement. C'est-à-dire LÃ où le vrai roman devrait vraiment commencer. Tout roman ne fut que l'introduction qui introduisit tous les mécanismes de celui qui pourrait, enfin, trôner, toutes règles, gammes, coloris, parfums, tacts- établis! Donc, tout roman ne survit que par le fève de ce qu'il a INTRODUIT. Et à nous, de nous introduire dans ce rêve, pour échapper à ce que nous n'aurions pas dû savoir.

— Est-ce la dernière solution? Si c'est ce savoir qui nous a perdu nous perdons pied. La seule chose que nous sachions, désormais, est que nous sommes obnubilés par la même incessante crainte: qu'on nous retrouve!

— Comment veux-tu que l'on nous retrouve dans un roman: faudrait d'abord nous trouver. Alors n'oublie plus que le roman=essai transformé, et en quoi? Si ce savoir nous a perdu, c'est qu'il nous retrouvera plus jamais. C'est lui qui perd! Par contre, gagne tout ce qui, à cause de lui, fut négligé, laissé sans soins. Derrière sa mauvaise mine, ne peut se cacher le roman, qui n'oubliera donc plus de porter tout le savoir à ébullition. Selon quelques mécanismes d'enchainements des plus crus: voilà, tout d'un coup, eh bien, hé ho, stop, c'est ainsi; descendons quelques marches du sens et il sera une fois pour toute bien ligotté. Parce qu'on ne va pas gâcher notre entière vie, parce qu'on a vu ce qu'on ne devait pas savoir. Nous devons fuir ça et le roman peut y mettre fin.

— Tu veux dire que la fin de nos tracasseries serait plus réussie si romanesque fin?

— Je ne veux rien dire de cela! Mais que nous n'allons pas poursuivre le petit poucet de Bouvard et Pécuchet, qui est de tout savoir sans rien tenter. Tout tenter c'est déjà réussir.

— Mais alors c'est que le roman ment par trop?

— Mais non, c'est que notre issue c'est de chercher dans tout le savoir, et que, seulement dans le roman, le savoir est en liberté. Jusqu'à la liberté de ne pas savoir! Car nous n'allons pas passer notre vie entière à se la gâcher pour un seul acte que nous ne pouvons même pas nous reprocher. Avoir su ce que nous ne devions pas voir. Le savoir, s'il est le plus fort, doit tout effacer, jusqu'aux prémisses de notre acte, jusqu'à même son possible souvenir.

— Tu veux dire que le savoir n'a jamais fui la source de notre insurmontable et insurpassable terreur?

— C'est bien pour cela qu'il n'y a jamais eu de fuite, la meilleure façon d'aller plus vite, c'est de se glisser dans un roman. C'est ce que nous avons fait depuis longtemps je dois te signaler.

— Ah!

— Pour effacer jusqu'au souvenir de notre irruption, interruption du cours des choses, de notre viol, de notre déprédation, de notre innocente curiosité, de notre présence absente, car nous ne nous attendions, même pas, à voir et savoir en même temps, de notre marque déposée sur ce qui devait rester, pour eux, ignoré; et qu'aucuns de nos regrets - non non en fait nous n'avons rien vu rien su puisque nous voulons absolument tout oublier - ne saura appaiser, diminuer, faire disparaître. Comme si, seule notre existence permit cet acte ignoble. Comme si seule notre dé-présence, notre dis-parition, d'abord disparate, puis parturition, ensuite dispositions du style veuillez disposer, notre enroulement anachronique, notre suppression du continuum espace-temps, pouvait tout régler? Car pourquoi veulent ils, avec si obtus entêtement, que le savoir IGNORE un tel étrange objet? Si tout ce brouhaha est, il faut bien se réfugier dans le roman, le crin crin à tout éliminer. Il offre les gants de soulager tout de suite, PUISQU'IL est écrit!

— Alors?

L'éternel circuit dysfonctionnel de l'intelligence serait confirmé. Nous étions merveilleux. Notre acte fut de voir une horreur. Nous devons, pour la supprimer, reprendre le savoir à son plus haut point d'incandescence. Là où nous n'aurions peut être jamais osé aller. Notre flèche de vie devra bien nous suivre. Nous ne sommes aspergés d'aucun crime, d'aucune faute. Nous nous sommes vu compressés par voir et savoir en même temps. Voir est savoir dans le monde matérialiste des horreurs. Nous n'étions même pas spiritualistes. Mais le matérialisme s'est dévoilé expulsant- nous avons été expulsés donc, mais pire qu'étrons; pire que déchets, pire que monstres, pire que tout imaginable. Nous devons remonter sur la crête!

— Plus nous saurons, moins la terreur pourra nous réduire à rien, dis-tu?

— Mais oui, mais aussi que le savoir est PARADOXALEMENT le plus concentré dans le roman. Réfugiés dans un roman, cette bâtisse incongrue ne nous servira plus que de bouclier.

— Bouclier?

— Pour les délais d'installation nécessaire, dans une histoire, de toute une famille. Et compliquée comme la nôtre. Car nous ne savons plus rien de nous. Mais tout de notre peur de l'extérieur.

— Puisses-tu avoir raison, se rétrécit Amarante, jadis, éredile jusqu'à toutes griffes dehors. Elle accédait même à s'emmitoufler de son homme, du jamais vu. Tant elle avait semblé passer sa vie à examiner l'homme, pour trouver le point faible, par lequel, insensiblement, le dégommer, le râpetisser, le faire rentrer dans sa gorge, le réinséminer en son urètre, le faire s'ensevelir, vivant, en son corps propre, que plus rien ne dépasse, ni parole, ni regard, ni souplesse, ni insolence, ni justice, ni savoir vivre, ni rien d'autre- aussi personne ne trouva jamais l'incohérence de le dire: Sanarien Havoir!

Bien sûr ces dialogues n'existaient pas tel quel! Chaque membre de la famille paraissait se parler langues étrangères. C'était, uniquement, le tourbillon de leurs peurs volcaniques qui leur faisait palper la compréhension. C'est que le "double bind" a contaminé toute la Société! Si les Alégaste se montraient, ils étaient descendus à vue- au cas où! ; s'ils se cachaient, cela prouvait qu'ils avaient découvert ce qu'il ne fallait pas: leur conscience? C'est comme l'alcool du mensonge, la double contrainte, si j'accepte qu'il boive ça va mal finir, si j'accepte ça va mal commencer. Tout le monde se voit torturé par ces serres d'acier puisque, quelque soit le choix, se sera le mauvais. La violence surgit, comme la fuite hors de ces pièges infernaux que personne n'a créé, et alors pourquoi ne pas les laisser tomber, son non-créateur n'en saura être blessé. Le moteur de cet enfer de tous les jours ayant été détecté en vouloir avoir raison. Le choix positif existe dorénavant!

Comme ces improbables dialogues entre les Alégaste. Puisque seul l'homme de plume, de parole, rassemble encore les idées, vu que les humains ne se rassemblent plus autour des idées. Totale fut l'explosion de tout, le big bang de l'esprit, ce bang la dèche laissa; grand nombre fuyait l'intelligence et toutes discussions, toute parole fut ressentie comme une insupportable agression, et beaucoup perdirent le fil de la pensée.

Aussi la dette à l'égard de l'homme de parole, de l'homme de plume est devenu inconcevable, incalculable, car il semblerait que, sans lui, il n'y aurait plus de rapports sociaux; sinon humains, possibles. En effet se plonger à mains nues, dans le négatif, pour le transformer en ultra-positif, est atroce souffrance, payée de sa vie de tous les jours. C'est, à proprement parler, oeuvre surhumaine! Puisque si la Bible fit certainement toutes les bibliothèques, la parole créa tout l'univers, et tout l'univers des humains la renie, sans arrêt. Sauf ces hommes de parole justement. Qui la donne. Et la tiendront, contre tout.

IV

Chick Orée, l'ouverture de centaines d'autres femmes, ne sortait sûrement pas de la naphtaline. Sa course, dérapant dans les couloirs, saupoudrait plutôt l'air de fraîcheur saline, toute matinée d'un parfum, très, très, peau.

Le chambranle en vibrait encore, qu'elle hâchait les mots, la naissance de la gorge ventilée, tout aussi rapidement.

— Tony...AH;; Sal...aha...a retrouvé...oh, leurs traces.

— Ils sont les seuls à avoir tout découvert. Ils doivent le rester. On va mettre tout le monde sur le coup. Mais motus sur le motif.

— Okay...ah...Toni i i oh chéri i i ...oh; moulaît elle son bustier et léger pantalon de fibrane, ou étaient-ce, eux, qui la moulaient. La lumière solaire se révélait même océan bercé par son éternité, à perte de vue, retrouvée, tant des milliers d'éclats de vagues chahutaient, doucement, l'atmosphère. Ruisselante de lumière comme si l'on pouvait s'y baigner. Jusqu'à la respiration calmée garde la dernière perle d'eau. Quatre murs peuvent se densifier en un bout de côte rocheuse, pointée entre océan et flot des cieux. Les vagues ne s'y rejoignent jamais, à cause de la lave, éperdument lamée, qui coule, par en dessous. Tout l'univers se liquéfie, en ce mouvement infini, comme le sentiment qui ne pourra plus jamais s'arrêter. Tout bouge, rien n'est stable, et nous sommes aux frontières de notre peau, nulle douane ne peut plus nous protéger de ce balancement éternel, qu'est l'univers. Pour cela, il ne nous a suffi que d'un rocher, entre le cul et la mer, avec le soleil miroité en des millions de brins de lumière mouvante, et les cieux tout bougés du tourni du défilé des nuages, moulés de phosphorescence. Nous sommes à la jonction de deux structures mobiles, le magma terrien et la grande cuillère solaire qui cuisine les étoiles, au mouvement inamovible. Qu'entre quatre murs, nous puissions sentir de même, ferait ricocher, incessamment, qu'il ne pouvait être pire supplice que d'être cloué en d'autres certitudes.

Si, pour Hugo, les murs murmurent, le mur du refus de conversation des gens, chuchote, et surtout chez Tony Truand, le roi des gangsters, pour qui la raison des armes vaincra toujours les armes de la raison.

— Ne nous inquiétons pas, au XX siècle, nous ne sommes que rivés.

— Rivés à une rive pour vivre le désespoir de ne pouvoir aller sur l'autre.

— Rivés de vivre, en privé, ce qui fut tant de fois ce que vous écriviez, riviez publiquement.

— Qu'au moins un écrive ce passage de rive à rive.

— D'aucuns essayèrent la dérive. Mais, à quoi ça sert, si l'on ne connaît les rives, qu'elle desservirait.

— Cette nostalgie au chant jamais atteint, à la partition incomplète.

— Elle s'en prive elle même, vouloir avoir raison persiste à être ce qui renie toutes autres rives, pour n'en garder qu'une seule.

— Et pire, la fige en un marbre insoutenable à tout fluide vital.

— Avoir raison se dresse comme le plus vaste minéral de ce mausolée qu'est désormais vivre.

— Vivre ainsi est. ce une existence.

— Existence? L'existentialisme, justement, tenta de faire saisir que ce mausolée est une totale nausolée, et ne parvint qu'à cette petite phrase, "Les hommes n'aiment pas la liberté".

— Ils en privent si facilement les autres.

— Prive? prive mais, de quelle rive.

— Rivés à ce qu'ils croient, ils ne voient ce dont ils se privent-

— Ils n'aspirent qu'au dur. Au rigide. A l'immobile. Sinon, la frayeur de l'éternelle liberté mobile de l'univers les fait vaciller.

— Aussi faut, de toute urgence, avoir raison. C'est-à-dire, renier l'infini mouvement de liberté de l'univers qui, perpétuellement, change sa raison en une autre. Pis encore, c'est ignorer qu'il soit possible de comprendre, tout intérieurement, le tempo, le cycle, la régularité, qui, toujours, en lui même le change. Le changement illimité qui le ramène toujours plus sûrement, en lui même. A lui même.

— Cette liberté sans frontières permet de se retrouver, toujours plus, soi-même, plus authentique, véridiquement soi, dans les transformations, les changements perpétuels, que toute glaciation, pétrification, ne pourraient le permettre,

— Dans cette métamorphose continue, qui s'insère est toujours sincère.

S'il n'y a plus que les murs qui parlent, évidemment, Tony ne les

entendra jamais. Mais Tony, au seul sillage illuminé de Chick Orée, voulait à toute force, tout encombré, enseveli sous les décombres de l'Etre, obstrué qu'il était (comme tous ces truands nous obstruant) retrouver; à toute force, il voulait retrouver les anonymes, les gens de tous les jours, les inqualifiés, les transparents, les incolores, les inaudibles, qui, à force de patience (couplé avec le mouvement obstiné, et, chaque fois, si infime, si minuscule, si infiniment petit, de l'univers) avaient TOUT découvert. Et le tout à poil.

Tony, brisant là, usait du seul rapport social qu'il semblait connaître  
 — Faut les découvrir, les crever, ils ont tout découvert. Et le reste est trop nu. Faut, faut;

Comme une pensée qui n'arrête pas de nous échapper. Sa frénésie faisait vriller les téléphones de tant de cerveaux, ainsi formés.

Après leur passage, les livres avaient changé de l'intérieur, les phrases n'étaient plus mêmes, les mots plus assemblés comme il se doit, et comment tous les vérifier? Ainsi, sur tous ouvrages juridiques, s'incrustait, dans une beauté à couper le souffle, les lettres Just Ice. Tony tonitruait, la respiration en saccades. Les pages flottaient en telle légèreté, que, même moi, je déchiffrai, avec aisance, la Justice aurait fauché le décor de la tragédie.

Les colonnes antiques, qui soutiennent les frontons grecs, ou latins, des palais de justice, venaient de disperser l'anachronisme, dans la ville. Anachronisme louve? Peut être, les serres agrippées à la rouge chair de la cité, la bâtisse tassée, puissamment, sur elle-même, puis élançée, vers le ciel, dans l'envol de ses colonnes, inspecte ce qu'elle a toujours couvé. La vie, depuis 2500 ans. Dans les couloirs, courent les Erynnies, et l'odeur masquée, musquée, qui révèle que la Justice doit conserver le tragique. Et ainsi, avec la Religion, elle n'abandonne pas la toge, la bure antique. Ce qui donne même couleur à Robin des Bois: le robin est un magistrat qui exige d'appliquer la loi jusqu'à son origine. Pourquoi? Face à la horde, la harde hardie, les yeux injectés de sang, têtes échevèlées, aux bouches rougies et bavantes, comme un trou immense, débraillées, hurlantes et courantes - sont les Erynnies, Furies mûries pour les tueries, vraie engeance de la vengeance. Traversant, comme un mur de papier, l'enceinte du Tribunal, elles pourraient se répandre dans les rues? C'EST ce drame qui siège au fond des palais de justice. Il s'annonce même dans les yeux bandés de la Justice. Ce n'est pas parce qu'elle ne voit rien, ou ne comprend rien, mais parce qu'elle se doit neutre (et neutraliser la tragédie), ne rien voir des parties, ne pas avantager toujours le plus avantageux, le plus fort. Just Ice? Si la Justice est aveugle, c'est qu'elle ne doit pas fixer la tragédie, qui la créa, mais ne fixer que les textes à appliquer (comme compresses sur la plaie des faits?) à appliquer sans réplique. Silence pesant pour noyer le poisson des passions - puis Instance qui tance, ce que l'on statue on le rend à la statue, toute décision devient décisive. Semble-t-il. Pourtant la méthode n'est point celle du tribun (pas de tribun au tribunal), puisque le droit parle ou écrit rarement à l'impératif, ne désigne pas non plus, n'écrit ni ne parle à l'indicatif; mais au performatif. L'énonciation du verbe constitue, simultanément, l'action qu'il exprime, promettre, jurer, dire... etc soit l'obligation existant, désormais. La sentence (ce que l'on sent?) ne peut devenir maxime générale. Pourtant, la vérité judiciaire s'indexe elle-même, elle n'a pas de démonstrations, de preuves, à fournir, comme en sciences. Il y a tout de même jugement, donc un raisonnement, mais au sens de ratio, proportion, répartition, tendant à l'équilibre, ou invariance, par rapport à des lois structurales. Juger est peser, mesurer - la raison comme ratio - d'où l'idée de justice ne désigne plus que l'horizon poursuivi, par un travail continu d'ELARGISSEMENT, par lequel un équilibre absorbe des écarts de plus en plus considérables, en les laissant subsister. La tragédie persiste en cette balance toujours en équilibre - equi, égal comme équité, libre, l'on ne pourrait être libre que dans l'égalité, libre équilibre à jamais, volontairement, déséquilibré?

Le judiciaire vient du tragique, la logique du judiciaire, puis, de ces 3 logoi, le discours scientifique. Comme deux faces de la même pièce: justesse et justice, les lois scientifiques, lentement découvertes, ont calquées la conformation des lois du droit. Conformation, confirmation? Faisant théorie de sa forme, la science la raffine toujours, mais le respect de ces formes prend, alors, un fort

\*de droit, mais sans partager la tragédie, toutefois. Comment ?

L'espace du droit comprend "A tort ou a raison", selon Henri Atlan, les choses qui équivalent à des causes, ou les causes qui valent des choses, alors que l'espace du non-droit contiendrait des choses qui ne sont pas des causes, qui n'en sont pas encore, ou même qui n'en seront jamais. Ce réservoir de références serait la transcendance. En qui, malgré Hegel, le réel deviendrait rationnel, et qu'advienne son texte à la vérité. Pour le droit, nulle transcendance permise, sinon l'éternel débat circulaire, est ce le fait qui doit coller au droit ou le droit au fait. Performatif, jamais prescriptif, il ne peut guérir la tragédie, seulement la cacher. Quant à la science, parasitant le droit (le non-dit serait que, finalement, elle le combat jusqu'à sa propre mort ou celle des juges), elle a débordé sur tout l'espace social. La raison de son jugement devient alors le jugement de la raison. C'est à dire, la cause est d'abord ce dont on cause, elle provoque que l'on cause, elle est l'origine; le point de départ, le déclic de ce discours. Qui, une fois bien engagé, pendant des lustres et des lustres, oublie ce qui en fut la cause et défend son propre développement comme une "cause", d'où cause de quelque chose de nouveau... etc, spirale sans fin. Notre espace de discours ne contacte que la première et dernière instance (de quel droit... compétence... tu dis cela: d'où parle t il? de sa bouche?) et le tribunal qui condamna Zénon, Anaxagore, Socrate, Jésus ou Galilée, agirait exactement pareil, aujourd'hui. Sinon que, "normalement", rien dans le droit ne permettrait de tels jugements! Aucune justification à chercher, hors la science et la religion! Le léger hiatus, c'est bien, qu'utilisant "la raison sans sujet", objective, du droit, son faux jugement l'emporterait sur ce qu'un sujet peut dire, elle déciderait donc, sans que, vous ou moi, n'ayons rien à faire ou dire. Ce serait faux procès imposé juste par la force. La force de la raison n'a jamais été la raison de la force. Et ainsi, si la science mima le droit, elle ne pourra jamais s'indexer elle même. Elle appartient bien à la tragédie, et l'augmente même: elle fuit, pour le moment, toute conversation socratique!

Ce juste jugement, puisqu'à la fin tout devient très fin, passant de justesse, il devient possible de se convaincre que, d'en avant, toute démonstration peut s'appuyer sur le droit. Pendant que les scientifiques contempleront ce qui, magiquement, se peint la nuit, sur les frontons des édifices publics, "La justice pour tous devant les inégalités grandissantes". Dès le réveil, toutes radios, télévisions, journaux sont décryptées, en clair.

Vous êtes dans une Société d'inégalité et nous ferons tout pour que cela dure. Intimement nous avons toujours adoré l'inégalité et rien, en nous, ne fut impulsion pour sa rémission. Toi qui, au labeur, te prépares, saches que toutes ces inégalités nous conviennent à merveille. Que, dans chaque démarche de ta journée, nous te présenterons, et représenterons, que tu dois plier. Tout aussi bien, nous sèmerons l'envie afin que, toi aussi, tu fasses tout pour que ce Système perdure. Chaque nouvelle radio, télé n'est que le réajustement de ton écrasement. Vous êtes tous dans des sociétés d'inégalité et nous ferons tout pour les renforcer.

Tous les médias déraillent telle qu'est ressenti la vie par la majorité. Puisque, raisonnablement, logiquement, comment admettre que, s'il y avait effort, ça aboutisse toujours à plus d'inégalité. Aucune loi de la science physique ne peut, en tout cas, le démontrer. Et la ratio du droit va en perdre sa balance. Les journaux, implorant parallèlement, retournent les phrases, comme la bêche les mottes de terre, dont l'acier tranchant tranche sur les banalités acceptées. Le changement dans la continuité, cette absurdité mentale, ce déni logique, cet infantilisme déraisonnable, car, ou bien, il y a changement et ça ne peut continuer, ou bien, ça continue à ne rien changer et surtout pas la vie. Mais qui aime bien châtie bien. Les brillances des tortures avouent donc que le pire dictateur est bien le plus grand amoureux!

C'est que la situation internationale reste tendue. Comme sil n'y avait qu'une situation! Ecartant de sa même ample langue, quasiment tout le monde, sauf quelques décideurs. La prononciation véritable devient: la situation de quelques décideurs est internationale, ce qui, du même geste, voit s'en détourner tous les autres. Ce n'est qu'un état non une action. Or il faut mettre de l'action partout. Donc la situation internationale reste tendue, avec des foyers à la limite de l'explosion. Voilà la phrase qui rebrousse les nerfs. Pourtant la prononciation véridique serait: la situation de quelques décideurs est internationale, pour qu'elle le demeure, ils s'avisent de prendre des décisions qui en permettent

parmi tous, dans l'éternelle tension internationale qui ne peut faiblir ça va de soi, les poudres locales, puisque tous les conflits sont régionaux; seraient toujours prêtes à exploser à la gueule de nos capitales capitales. Outre ce déni toujours des lois physiques, si ça se passe ailleurs ce n'est pas la prolongation. Et qui sont toujours de deux ordres, simultanément. Diviser pour régner, et la situation internationale, tant que cet ordre persistera, sera toujours tendue: il devient même inutile de le citer dans les journaux. Et empêche le niveau de conscience d'atteindre sa transparence, qui est l'annulation active de la situation de ce genre de décideurs qui sont, seuls, la situation internationale tendue. Quant aux foyers explosifs ils participent du même mouvement: une hausse du niveau de conscience, ou la démonstration (même inconsciente) par le simple déroulement mécanique de son style de revendication, crée la poudre locale, puisque tous les conflits sont, évidemment, régionaux. D'où les décideurs décident de mettre de l'huile sur le feu. Alors que pour enrayer de tels mouvements, s'il y en avait, en réalité, les actions prévues ne pourraient que rester non-dites, secrètes, tués. Le journaliste paraît donc contredire le bon sens. La démonstration ccluchienne du simple fait que sur des tas de sujets, justement des plus passionnants, le journaliste n'a vraiment rien à dire de précis, n'est tout de même pas à recommencer. Sinon qu'à force d'entendre pas de commentaire! pas de commentaire! à la longue, l'oreille se dresse, c'est à dire qu'elle se met à décrypter: faut taire les comment. Dans cette société, où le politique n'est que gestionnaire, seuls comptent les comment (le pourquoi ne répond qu'à la Raison), et la minuscule chose qu'il faut planquer c'est le comment. C'est là alors que le journaliste devrait soulever les lièvres, juste après le pas de commentaire. Ou du moins ne plus se permettre de tel mensonge: LA situation internationale n'existe donc plus, il y en a plusieurs, et LES tensions internationales ne naissent pas en générations spontanées, mais la corde qui se voit, ainsi tendue, se trouve dans la main de quelques décideurs. Et donc quelques décideurs créent, A EUX TOUS SEULS, les tensions internationales. Sinon qui a loisir d'être partout sur la planète en même temps? Cui prodest! Le respect absolu des formes verbales, de la logique qui les sous-tend, de la critique, tant logique que morale, de la moindre phrase d'un décideur, devrait sembler-t-il suffire à un bon journaliste: c'est ce qui, de tout temps, fut espéré de lui!

Ici, Robert Musil maintient son jugement juste "On a toujours beaucoup plus de chances d'apprendre un événement extraordinaire par le journal que de le vivre; en d'autres termes, c'est dans l'abstrait que se passe de nos jours l'essentiel, et il ne reste plus à la réalité que l'accessoire" (L'homme sans qualité, c'est-à-dire plus l'on se prétend simple (fuir le savoir) plus l'on est réellement abstrait, toujours prêt à avaler ces phrases toujours recommencées, puisqu'elles sont l'exact relevé de toutes inégalités. Avoir raison, en ce domaine, a bien triste figure si ce n'est que se ranger systématiquement dans ces phrases toutes faites. Sans jamais voir de quoi elles sont l'inversion. Aucun soleil ne parvenant plus à effacer, de tous les édifices publics, le banal résumé de nos sociétés: "La justice pour tous devant les inégalités grandissantes". Just Ice?

Devant ces exponentielles fuites saupoudrées par la fuite des Alégaste- Tony buvait sec: en gesticulant de tous côtés. L'étrangeté était qu'il avait tout saisi: "Ils enlèvent le voile"! Même l'ampleur de l'enjeu. Pourquoi semblait-il si seul entre les deux bouffes du téléphone? Tony Truand comme la possible transformation du capitalisme en gangstérisme?

Le mythe le plus puissant serpente, sournoisement, sous le manteau de toute mentalité: la croyance infondée en la force de l'argent, et son pouvoir de stratification sociale, n'est pas scientifique, ne repose sur aucune démonstration logique, et se voit, pourtant, assénée comme un fait de raison- c'est comme ça et croire autrement devient marque d'irrationalisme, de primitivisme. Alors que c'est, peut être, l'inverse. C'est y croire qui n'est pas très rationnel. Qui a donc recouvré la raison en ce domaine? Ce capitalisme serait donc un fanatisme comme un autre! Se vouloir obstinément 10 000 FOIS plus riche qu'un autre repose-t-il sur une nécessité pour soi, ou la nécessité se fonde-t-elle sur l'enlever aux autres? L'effet locomotive-d'imitation culbute aussi sur son impossibilité réelle: de fait, très peu peuvent rester riches. La généralisation de ce genre de fortunes serait leur disparition; La ratio du droit ne peut non plus soutenir cette pseudo-logique. Rien, sinon un état de fait, drapé tout d'irrationnel. Un fanatisme comme un autre!

C'est pourquoi il faut que la richesse cesse d'être la référence, l'unique modèle à suivre, le critère de la réussite, le moteur de la vie, l'unique but à atteindre. Quel projet brandirait elle pour tirer toute raison à elle? Depuis le temps, qu'elqu'un en aurait perçu l'écho?

La richesse ressemble, par l'accumulation de ces incohérences têtues, à une maladie. Dont il faudrait laisser les malades tranquilles. Le temps de la guérison. Tout le monde se détournant d'eux, ils doivent réapprendre à se tourner vers tout un chacun. En suivant les traces de la raison. En toute pauvreté, humilité, dénuement. Leur dénuement leur sera le bon dénouement!

V

Le dénuement, où s'effondraient les Alégaste, touchait, plutôt, lui, à l'essence même de tout être. La conscience de leur fuite avait perdu, en chemin, leur conscience. La Pensée même. Pourtant la chose étrange, qu'ils ne firent qu'entrevoir, commençait à produire d'inexplicables effets.

Ils ne se regardent plus que de profil. N'est ce pas posture de la plus intense écoute? L'entendement sera-t-il accessible? Leurs pensées profilées (comme parfaits avions) semblent se palper de loin. C'est très exactement cela, ils seraient comme le seuil de quelque chose qui les dépasse, et dont ils ont la préscience éblouie qu'ils vont, tout de même, la dépasser. Tels les pièces d'un puzzle qui va s'encastrent. Puis, dès cet instant dépassé, les envoler à une dimension supérieure. Pourrait-on dire celle où l'esprit va enfin dominer le corps. Tout en lui réservant bien une place de choix, qu'il devra lui même choisir dans le nouvel esprit de finesse, l'esprit de géométrie au jour le jour, s'il ne devient plus insurmontable de tâter de ce genre de phrase. Le corps en un choix incessant, l'inconnu se grignotte précautionneusement, ne se dévore jamais. Entre les deux entités, de plus en plus réelles, du Positif et du Négatif. Personne n'ayant l'air d'être tenté par le rêve exponentiel de l'Humanité, personne ne semblant ultra pressé de voir se transformer les gens en Humains, sur cette Terre, sans REELLES frontières - voilà qu'il faille bien condescendre à tenter autre chose.

De toute façon, pendant ce temps, les Alégaste suivent ces pensées. Pour trouver la pensée qui suit. Tiens bien la route! Mais pour eux seuls.

S'il y a pensée qui suit, sûr qu'il y a pensée qui précède. Le sort, où les Alégaste sont jetés, ne peut plus décider autre chose que la pensée les précèdera toujours, et pour toujours. La structure de leurs pensées doit les sortir (un jeu qui a enfin du jeu) de toutes les impasses, inattendus imbroglios, surprenants dérapages, pertes du fil conducteur. N'est-il pas enviable d'être ainsi acculé à marcher toujours droit vers un but? Toute tentation se fânant immédiatement, puisqu'elle n'a plus que l'indifférente hure de qui ne mène jamais nulle part!

Le but étant ce qui devient plus vital que tout- la mongolfière des faux divertissements se voit contrainte de jeter tout le reste, par dessus bord. Le but resplendit comme le seul butin. A devoir bûtinier. Tout se retourne, & raisonnablement comme un gant. Et comme les gants sont élégants! Tout se remet en place s'il est admis que depuis, trop longtemps, tout est vécu à notre place. Pour cela c'est la pensée de la structure qui doit précéder le dessin de la pensée, pour qu'elle rejoigne le sentiment (cet état supérieur de la pensée) dans l'esprit de géométrie. Qui se dévoile soudain comme ayant toujours correspondu à l'aisance musculaire la plus somptueuse. Les purs athlètes du cerveau se font enfin reconnaître. Pour l'essaim des cinq, c'est le même cadre sensible à chacun d'entre eux, chacun pouvant, malgré tout, s'y déployer magnifiquement. N'est plus guère oublié tout ce qu'il y a de sensuel dans le consensuel! Ce cadre attrapable se lève aussi dicible. Mais en leur unique langue inexistante sinon en la brusqu'apparition de sa nécessité instantanée. Ayant perdu la possibilité de parler la même langue, les Alégaste n'utilisent plus que le noyau infracassable de nuit de l'expression pure. Cette nouvelle scription seulement mentale ne laisse pas de temps pour sa description. Tentons! tentons tout jusqu'à la tentation.

Les phrases se voient troquées pour des cases. 1° case. 3° case. Chaque case contient le message en forme d'étoile, en tous sens il va, tous les sons il a. La polysémie ainsi entièrement dépassée, d'ailleurs elle l'est depuis extrêmement longtemps; mais, la censure ne daignant toujours payer le cens, n'étant donc qu'encore censitaire, il semble clair qu'il ne soit possible de partager qu'avec le retournement sensuel du consensuel-en, le cens s'autosupprimant, des yeux de la censure tombent les écailles, et, les regards peuvent se porter, tout uniment, sur l'insoupçonné trésor que cachait la polysémie. Les mots pris au sens littéral ont, littéralement, totalement, masqué la libre réalité qui resplendissait, prête au sens. Le langage Alégaste ne peut donc prendre le mot pour la chose, mais, intimement il saisit que la langue est la lumière dont la vitesse se juxtapose à la réalité, la juxte mais n'en est pas la production la création, la réplique idéale. La langue, comme seconde réalité, qui la seconde justement, en reliant tout îlot de réel, par sa communication même. La communication de la langue communique donc la réalité, comme le feu, dans la brousse de notre désir de sens, rassemble tous les fétus, disséminés en le vaste univers, dans la même poignée, que serre la main préhensible de notre cerveau. La langue, comme la porte qui communique avec la pièce, encore invisitée, si nous enrestons sur le seuil, nous ouvre à l'inconnu, nous le fait palper avec du connu. Puis, la communication du langage nous communique l'inconnu, La communication du langage nous communique la réalité, et non, comme tous les brillants non socratiques ont l'air de le croire, la réalité qui se communiquerait à nous par le langage. La langue n'a rien à voir avec la réalité. Telle que nos maigres sens la captent. Tel que nos myopes instruments l'agrandissent. La langue est issue de bien ailleurs. Préexiste-t-elle à la réalité? Est-elle la concrétion de la structure interne de la réalité? Elle serait la réponse et la question me semble-t-il, et l'épais mystère ne semble pas non plus pouvoir se dire, par elle.

Les Alégaste, à cinq, se transmettaient ce flot continu d'impressions, que la typographie jamais ne pourra saisir. Mais par cases complètes. Uniquement traduisibles entre eux. Un vrai mur de béton pour tout autre. La terreur les avait enclenché à sécréter le système d'adaptation et d'évolution rapides devant toute situation. Ils avaient absolument oublié l'utilisation des mots pour l'unique transmission du luxe des egos. Leurs expressions, parfaites ex-pressions, issues d'une pression si forte, qu'elles en avaient la courbure universelle, devaient échapper à toute possibilité d'être entrevues, soupçonnées, prises, invisibles en leur structure cachées.

Nature et destination du message	Forme	Problème	Travail	Contexte
politique financier	Information	Ne pas se faire repérer		Tout le monde contre eux
quidam	Menace avenir	tout en touchant tout	Réussir sans prédation	(autosuggestion ou non)
agressif aide	accessoire	souple mais	la métamorphose	moyens de les retourner
intéressé	Littéraire	rétractile	permanente	utiliser
intellectuel	technique ésotérique	Méthodes	qui glisse toujours entre les doigts de qui voudrait les saisir	instruire changer parler séduire

Plus que le mur du son, leur pensée traversait la vitesse de la lumière. Accrochant, comme sans y toucher, de profondes plongées dans les cases étanches, que l'on appelle vie, au XX siècle.

Par la radiographie constante de leur cerveau, les uns par les autres, les Alégaste ne voyaient plus que son résumé, les modes d'emplois stricts de ses moteurs internes les plus efficaces. L'aisance musculaire courait dans les zones à fonction, sans s'asphyxier de complexité. Leur cerveau n'était plus encombrant puisque plus encombré. Et surtout de cette erreur impardonnable: l'aliénation! Leur cerveau, puissant moteur, les conduisait partout, en tout, sans qu'ils n'en laissassent la moindre plume. Regard sur tout sans effort, puisque



jamais superficiel, il ne se dispersait pas en milles inutiles diffractions, mais se musclait, toujours plus, de profondeur. Regard pénétrant et impénétrable

En un battement de cil, oeil sur l'enfer vif de qui n'entend, ni ne voit, rien. N'entend que le son de la localisation de la "situation", grade, riche, pouvoir, transparent, banlieusard, centre ville, pauvre, sans jamais entendre, d'où qu'elle vienne, la belle arabesque de la pensée sans attache. ~~Pour~~ **Toujours** ne voir que les trompeuses apparences d'une "situation" aérienne. D'où tu écris? De la jonction du cerveau à la main!

Et l'autre oeil? L'infinie et dévitalisante répétition des blocages sociaux, la resucée des listings de bureaux, la litanie dépersonnalisante de la hiérarchie, le quotidien aveuglement à tout l'humain. Et pourtant? Ainsi ébranlés, non seulement, chaque particule de l'agglomérat, individuellement, au plus intime de ses sentiments, mais toute la machine, dont chacun faisait fonction précise, ses années entassées, balayées d'inutilité, ou retournées comme un gant en un tout autre usage, dont la seule pensée commençait de faire tourner leurs têtes, jusqu'au chaudron incommensurable de l'infini. Tous se révulsaient, muqueuses rétractiles, sous le projecteur impitoyable d'une seule phrase, et la nudité crispée, trop révélée, rugissait silencieusement le rejet total. Inutilité ou utilité D'UNE TELLE VIE? si toute découverte nous laissait ainsi découverts il faudrait les effacer! toutes!

La communication n'existe pas. Il n'y a que les conversations, socratiques de préférence. Les discussions animées (mieux que les dessins!) Les dialogues. La soi-disant communication, qui ignore tout cela, est absurdité, un déni logique, une irréalité grossière, un irrationalisme: infantile juste bon pour les arriérés médiatiques. Puisque la communication n'existe pas, qu'elle était leur affaire aux médias, les voilà bien! Les médias n'étant jamais immédiats! Jamais non plus au milieu, ce qui fut le seul et unique sens de ce mot, être "au milieu" de tout ce qui arrive, de tous les protagonistes de l'affaire, et de devoir donc en parfaire la version médiane, chacun sa vision, sa raison, puis la géométrie des motivations, genèse et buts réels ou cachés, ratio du droit pour savoir "juger", tel l'archer et sa cible, ceci, et plus encore, dévoilerait comme le sens qui, INDUCTIF, toucherait au global. Magie laïque!

Bien loin de cela le journal de tous les jours? La concrétisation idéologique de tout ce qui opprime, comprime, déprime, chaque être humain, avec ce langage tellement imagé qu'il se tamise à n'être que généralités? Ces grands blocs architectoniques que seraient les luttes d'idées, d'influences gadgétisés en sigles; et plus que frottement de sigles éthérés? Mais n'est ce pas vécu comme quelque chose qui écrase et en plus on s'écrase? Tout journaliste ne s'occuperait, en fin de compte, que de chiens écrasés? LES chiens c'est nous. La presse, dès son impression, n'est plus que pression. L'énorme presse qui, sous son pressoir, nous écrabouille systématiquement tous. Et tous les jours, la presse s'y presse. t. elle?

Quel en serait le bénéfice? Qui en profiterait? Qui que l'on soit, à quelque niveau que l'on soit, pour tout le monde, pareil. Que son acte, sa parole diffusé sur papier journal, paraisse atteindre un nombre et lequel en vérité? ensuite les conséquences de cette "parution" échappent totalement. Ce qu'en fait ce nombre, en interconnexion inimaginée, en cascades de réactions, ne peut être sous contrôle. Le feed back, le retour, c'est encore par le journal que ce grand décideur va l'apprendre. Il ne reste à sa réalité que le plus accessoire. Sa revue de presse remplace-t. elle la revue des troupes de Napoléon? Parait il dans le journal ou dis-parait il? L'agora suprême, le partage transcendant des subjectivités complètement évaporé-si l'on donne le meilleur de soi même au journal il aura toujours goût de cendres: il ne fait qu'ap-paraitre, une apparence, ce n'est jamais vrai. Plus qu'un lambeau du manteau de Procuste! Troqué, en entier, pour l'abstraction parachevée des journaux, qui tombent feuilles mortes, fleurs fânées, et dont personne ne se l'avoue, il ne reste rien. Si la Polis n'existe pas il n'en reste plus que la brumeuse copie de la copie de la copie. Et qui ça arrange? Personne absolument! Mais il ne faut pas dé-ranger l'ordre des CHOSES!

Il arrive qu'on prête à l'auteur les idées des personnages. C'est toujours faux évidemment. Mais, jamais l'intrusion de celui ci, dans la trame qui rame, l'accroc dans le tissu du texte, ne permet de le vérifier. Aussi, afin

d'introduire nouvel angle en ce débat, je me permets de signaler que j'aime beaucoup la presse, et c'est pour cela que je voudrais qu'elle fasse toujours mieux, que je n'admets même que sa perpétuelle tension vers plus de perfection. Sinon j'ai trop tendance à oublier tous ses lauriers passés. Se reposer dessus paraît alors trop improbable!

VI

Il se renverse un verre d'eau sur la tête. Banal? Il y aurait même recrudescence!

Devant l'assemblée embarrassée, harassée de quoi d'ailleurs, l'image télévisée ne pouvant s'en porter bien, puisqu'elle compte bien plus que les humains qui sont derrière, Proquo Paul se renverse un verre d'eau sur la tête. Devant des millions de téléspectateurs! Reprend le fil abandonné depuis des siècles. Ah bon ce fut pédagogique!

— Pourquoi vos sourires? Mieux vaut de vrais rapports humains que des sourires. Pourquoi avez vous tout passé à la moulinette de ces sourires et de ces politesses glacées.

— Votre... euh ouvrage, excellent ouvrage... euh est une vue sidérante sur les travers de cette société... euh

— Pourquoi répondrai je à vos questions concernant mon travail passé? Nous sommes hic et nunc, et nous devons travailler toujours, mais comme le bois, pour faire jouer la matière résistante, pour mettre du jeu dans tous les jeux non? Et vous voulez tout figer avec ces parlottes polies? Dois je commencer ou recommencer? Pourquoi préférez vous l'image à la réalité? Quelqu'un qui dégoûline de sueur n'est ce pas l'effort ou le plaisir, les mouvements de la vie ne pouvant passer dans votre engin, il est donc engin de mort, ou son antichambre. Pour la léthargie artificielle. Voulez vous donc que je vous verse un verre d'eau sur la tête ou refuser vous la vie?

L'émission perdait de plus en plus de sa réalité. Enfin il y avait un Humain, pays Terre!

— Dénudé, évidé, par une greffe honteuse qui vous laisse coquille vide. Comment accepter de lâcher son cerveau si complètement et pour rien. Pour des apparences. Le divertissement s'échange contre la misère dans le monde. Comment offrir si étourdiment, inconsciemment, toutes ses pensées, sentiments, sensations, contre une absence totale? Comment accepter de se renier si totalement?

Proquo Paul postillonne, la sueur coule, les cheveux collés par l'eau du verre, le cadrage de ses épaules vacille, les lunettes basculent.

— Vous ne parlez pas dans le micro. Votre sucette!

Proquo Paul s'énerve, tombe par terre. Ridicule par conviction.

Les apparences seules comptent. L'aspect extérieur et non ce qui est dit. Il ne faut jamais être convaincu de ce que l'on profère sur l'écran car la conviction donne une apparence pas très mode. Du moins si l'on veut une belle image.

Devenir une statue au sourire mécanique, aux apparences policées, qui crée la splendide image, se paie au prix fort, il ne faut que des parlons sans aucun effets. Tout un art! Parce que le son parlé, et donc mouvementé, tue la splendide image. Il a bien parlé! veut dire qu'il n'a rien dit, mais n'a pas quitté la splendide image d'un pouce. Qui veut convaincre, on se sousposant à l'image, ne saura jamais que l'écran est inhumain, pas fait pour les humains.

Seule la forme compte plus jamais le fond. L'image n'ayant pas de fond, ce n'est pas une pensée, ne peut être soumise qu'à la technique, mise en forme? Que ce soit la plus grande misère du monde, les tyrannies les plus persévérantes les trahisons des principes fondateurs dans le spectacle de la démocratie par la démocratie du spectacle, et uniquement LA, résident les soidisant démocraties actuelles, on se doit de le signaler insipidement avec sourire asentimental, atonal, amoral, asocial, tel semble le bon comportement autorisé. Autorisé, mais

par qui? La télévision ne serait elle ce portrait de Dorian Gray, et son horrible secret? Oscar Wilde l'aurait alors peaufiné: "La valeur d'une idée n'a rien à voir avec la conviction de celui qui l'exprime. Bien mieux, moins le défenseur est sincère et plus l'idée a chance d'être purement intellectuelle car elle ne reflète en ce cas ni les intérêts, ni ses désirs, ni ses préjugés." Ce cynisme de Dorian cache l'horrible secret, qu'il partagerait donc avec la télévision. Car est-ce bien utile d'abandonner toute conviction? Que "De l'Utilitarisme" de John Stuart Mill puisse y parer. "Gloire à ceux qui sont capables de renoncer pour eux mêmes aux joies de la vie afin d'augmenter la somme de bonheur de l'humanité. Mais quant à celui qui le fait dans un autre but, qu'il ne soit pas plus sujet d'admiration que l'ascète placé sur sa colonne! Il fait voir ce que l'homme PEUT faire et non ce qu'il DOIT faire." S'il est possible de cacher sa conviction il ne paraît guère nécessaire de le faire. L'homme peut se mirer dans son lointain reflet, mais si cela devait être au prix de l'éviction de sa conviction, ce mouvement même visualise un retournement questionnant. Qui court L'homme sans qualités de Robert Musil. "Il se peut (dit-il) que la plupart des hommes se trouvent un agrément et un réconfort à ce qu'on leur présente un MONDE TOUT FAIT à l'exception de quelques minimes détails personnels. (-) il faut cependant ajouter que les hommes qui vivent pour ainsi dire de leur propre chef en ressentent un obscur et profond malaise." Ainsi fut décrite, bien avant son apparition, la télévision, ainsi que l'horreur, soudain bien compréhensible, qu'elle provoque à qui recherchera toujours la Qualité! "Le térébrant soupçon que les affirmations fausses, distraites, sans importance personnelle, auront toujours dans ce monde un écho plus puissant que les véritables, et les plus singulières fécondes pensées." Les observateurs désintéressés de l'aliénation, ces hommes extraordinaires (puisqu'aux concepts "désarmés"!), les seuls à réconcilier avec l'Humain, en font, tous les jours, les frais! L'on peut dire, sans exagérer, que les medias leur sont passés dessus, sans même sourciller - et que donc cette barbarie intacte a de quoi inspirer une franche terreur. "Pourquoi (poursuit Musil) ce monde favorisait il si étrangement les manifestations les moins personnelles, les moins vraies, de la personne?" Si Musil avait la chance de parler au passé, c'est bien qu'il n'était pas encore plongé dans la terreur quotidienne de voir et savoir les medias, dans leur destruction active de tout l'Humain.

Puisque dans un temps plus propice à la Raison l'on jugeait un arbre à ses fruits il semble possible de se demander ce que sont les enfants de la télé. Ont-ils meilleure écoute et meilleur regard?

La lentille glacée de la télévision se met à fixer cette question qui lui paraît si déplacée. Cette incongrue presbytie ne semble-t-elle pas cacher un piège? Un piège ne peut être tendu qu'obliquement! La ville du Moyen Age était piégée, elle s'encerclait d'elle même, ses remparts rampaient protecteurs, mais cerclaient aussi l'intérieur de la tête de chaque de ses habitants. Comme au Moyen Age, notre ville est encerclée d'elle même. Par des remparts plus terrifiants, d'être bardés de meurtrières meurtries. C'est le rempart même des spectacles, seule activité sociale transcendante depuis la fin de la Polis, l'écroulement de la conversation, le reniement achevé de l'Humain dans son offre sans demande. Les spectacles, ballons gonflés de nos désirs, qui y restent collés après nos départs, sont souvenirs contraints à toujours recommencer. Dernière mémoire de nos ambitions d'enfants. Le bois de nos jeux nous fut dérobé, mais dérobé à nos yeux, pour être plastifié dans un faux Hollywood; le bois sacré était le nôtre, celui ci serait désacralisant. Le cinéma a bien explosé dans toutes les têtes. Depuis tellement longtemps qu'elles ont même contaminé tant d'autres, créatrices d'une topologie ascientifique, d'une géopolitique insoupçonnée. Chacun a joué son rôle CONTRE sa vie, le rôle a gagné, il en perdit la vie pour une survie, où chacun ayant, honnêtement, gagné son rôle, ne peut plus que s'y tenir. Cette explosion, qui prenait l'air des fêtes et des dimanches, se vit rapidement relayée, dans la vie de tous les jours, par la moins bien auréolée de gloire qui entra, télé. Cet oeil glacé et bien intériorisé (vous vous rendez compte il n'y a que là que l'information EXISTE!), qui nous surveille afin que chacun joue bien son rôle, et surtout s'y tienne. Telle fut lointaine genèse du piège! Et tout le MONDE reste bien piégé par le seul piège dont il soit impossible de se libérer SEUL, d'être spectacle pour tous les autres, que tous ces autres te fichent dans ton rôle (avec pour tâches pour les spécialistes de la Non-Communication de savoir où il se

"situe", quelle est sa "situation"}, comme le papillon dans ses convulsions morbides. Ta liberté est clouée par le regard hébété des autres. Et, en remerciement, tu les glaces d'un regard qui n'a plus que les éclairs du refus de tous rapports humains. Qui POURRA commencer d'écarter les crocs empoisonnés de ce piège de l'invivable? The show must go on! Le spectacle doit continuer! Cette phrase, à couleur de frisson angoissant, se plante dans l'oeil froid de la télé, vrai oeil de l'enfer, d'où il semble si commode de se tirer: il n'existe que par le refus obsessionnel d'utiliser son cerveau! S'il paraît si facile de se dépêtrer de ce piège vénéneux, pourquoi n'est ce déjà fait?

Il semble que tous, du moins trop, soient raccordés, enchaînés, par des chaînes sans fin, dont elles ne déguisent même pas le nom. C'est qu'il faut voir, et bien, tous les corps branchés à "l'actualité", comme sous perfusion. La première sensation de manque, dès qu'abandonnée, de paraître bêtes, ou peu scientifiques, si l'on adopte pas toutes les superstitions nouvelles, visualise que toute conversation soit tailladée à cette aune, que chacun en retranche VOLONTAIREMENT (mais avec cet arrière fond décisif) tout tremblement de l'Humain. La tête pleine de slogans, on abandonne, sans s'en souvenir, sur le bord du chemin son irréductible personnalité. Première acceptation, la plus nécessaire car la plus physique, de la greffe. La seconde, sonnante comme "toujours plus", se traduit intériorisation sans mémoire de l'étrange chose étrangère, et donc prise en charge traumatique de rejet de toute tentative pour en arracher le pauvre écartelé. Si l'on jugeait cet arbre à ses fruits, quel serait l'homme télévisé, ce participe PASSE signe de passivité.

Imbu de lui même, pour faire comme tout le monde, tout le corps et jusqu'au moindre méandre du cerveau gonflés de ces idées sourdes, jamais écoutées, dites, regardées, sues, puisqu'au cas où elles changeaient, se déclenche, immédiatement, le on ne nous avait rien dit! La pire façon d'avoir raison: ne jamais penser par soi même, c'est à dire ne rien VERIFIER. Et pourtant se croire, supérieurement, investi d'une raison sans réplique. La seule solution possible est celle qu'on utilise, par hasard, on vient de le voir, pour soi même. Toute autre voie, patiente et raisonnée, devient signe de totale folie, d'inconscience suprême, de légèreté déraisonnable. Voilà ce que c'est d'oublier que la VRAIE conversation ne peut savoir, à l'avance, où elle va! On ne nous avait rien dit, ces blockhaus autistes qui refuseront toute conversation vraie (puisque dangereusement déstabilisante), n'arrêtent pourtant pas de parler. Sans jamais argumenter, chercher, mélanger les genres, partir ou revenir de soi, ils ne font qu'asséner j'ai raison, j'ai raison, je l'ai entendu à la télé. Suivant, copiant, ce qu'il faut blâter, incapable de le dire par lui même, il semble pourtant imbu de la certitude d'avoir raison, infiniment et contre tout, que la conscience (si nécessaire pour avoir claire et distincte conscience de toutes les facettes de la vie) n'avait que la dimension d'un récepteur audio-visuel. Ils le "savent", ils l'ont "vu" à la télé! D'ailleurs qui écoute le SON? La perfusion agit ainsi: le monde se faisant voir tel qu'en lui même (alors que ces images sont CHOISIES par quelqu'un d'autre), la personne est rassurée dans son environnement réel. Bousculée, d'abord, par cette irruption du monde, aux angles inconnus, il s'apprivoise donc puisqu'il persiste sur l'écran. Toute bête sauvage se serait enfuie. Rien ne peut être dit. Et aucun mouvement REEL ne s'est jamais déclenché. À PARTIR de la télé. Rien ne s'y est donc jamais dit. Même pas le prix à payer. Toute sa vie dévorée par la télé. La bête sauvage ne s'était pas enfuie, mais tapie, et c'était la télé elle même. Que dévore-t-elle?

Ta différence, qui te fit unique et irremplaçable, rébarbatif à toute mise au pas de l'identité. Là, toute personne a résisté, mais pas à cet encerclement par devant, et sans contrainte, de la même chose pour tous. Contrairement à la presse qui permet la diversité, la télévision ne conduit qu'à l'uniformité. Rien ne se passe que la sémiologie du look, ce mensonge, puisque "look" est "regard", et que le regard n'a jamais changé, et sa grammaire verbale, appauvrie. Technique du ne me coupez pas, prologue de mise en scène. Mot mis en scène ou scène mise en mot. Le mot n'est qu'un élément du maquillage. Pas une profondeur. Pas une raison permettant de raisonner. L'image plate chassant l'autre, rien ne RETIENT l'attention, et sa critique par le refus. Tout simplement, une autre image tient déjà le haut du pavé. Qui dit encore qu'il est agréable de passer à la télé et de la regarder? Dans l'irrationnel

bercement d'illusion qui, entre les pub et l'info, lui fait croire que l'émission et réception d'ions soient une action SUR la réalité, qu'après avoir vu la télé, on a changé le monde.

Donc acceptation de la perfusion, reniement de tout ce qui tenterait de l'enlever, et acceptation que tous soient à la même enseigne, c'est à dire que d'autres choisissent les perfs. Quel peut être, encore, le prolongement d'une telle aliénation, c'est à dire la cession volontaire (jamais contrainte!) de soi même, ici, à un objet? C'est la compétition pour être plus uniforme, soi "plus au courant", que les autres. Uni au système, et dans sa forme, cerveau et corps unis aux objets mis à la foire des intérêts, de ces phrases-gadgets qui vont devenir centres d'intérêts, en piétinant les possibles petits cris de son propre corps, de sa personnelle tête à s'occuper, un peu, d'eux? Faut s'unir au système et dans les formes qu'il expose. Toujours mode, toujours informé, c'est à dire formé à cette forme, justement, toujours disponible à regurgiter ce qu'il venait de dire ou animer auparavant... etc On ne s'intègre aux medias qu'en désintégrant totalement tout ce qui, en soi, fut intègre. Principes actifs de l'esprit gelés: raison, critique, mémoire, logique, vérification, organisation de la pensée à la recherche du point central de toute chose, et effraction impossible de ce noyau dur où plus aucune pensées n'échappent, travail du négatif et, en premier lieu tout le négatif du travail lorsqu'"Il n'y aurait plus en ... QUE DES METIERS ET PAS UN HOMME" (Hölderlin) d'où perte de l'honnêteté intellectuelle, quand toute vérité est bonne à dire et tout mensonge pire que le grand sommeil, ce qui conduit à "accepter" ce mot obscène de Communication, qui devrait, tout de même, perdre un jour ses "moyens" dans les medias.

D'avoir dé-cédé tous ces trésors incommensurables contre la vue mesquine de la télé, cela, est ce bien clair, aucune contrainte ne pourrait y parvenir. Non. L'audiovisuel s'impose à notre vue. Notre vue va le rechercher ensuite. Deux actions coexistent. Le percepteur existe alors pour notre vue. Notre vue est imposable. Elle s'impose elle même de l'être. Notre perception se laisse voler tranquillement. N'avons donc pas assez payé d'impôts à l'irréalité? S'il faut, pour être Humain, accepter de s'abaisser, en ce domaine n'a-t-on pas assez donné? Tout le monde a réussi à obliger tout le monde à stationner, quelques décennies, en ce décalaminage. Toute fierté bue, tout orgueil impossible jusqu'à même la disparition du mot, toute grandeur usée de partout, nous sommes tous devenus suffisamment petits, maintenant, pour être absous de s'y être dissous. Evidemment, à plus ou moins grande échelle, mais que tous soient rassurés, PERSONNE N'Y A ECHAPPE. Alors l'oeil de la télé nous a bien asséné notre 1984. Cette époque semble désormais dépassée: on est en... Nous sommes tous quittes alors qu'on se quitte cette télé, peuchère! télé au loin que ça voulait dire en plus; comme si avait été prévu, à l'avance, qu'elle s'éloignerait!

Qu'est ce qui était si rébarbatif dans l'image? L'image est plate, d'écrasement de la perspective échelonnée, les champs qui ouvrent l'espace de sentir, vivre la création, de toujours tourner autour, pour trouver son POINT de vue, tout en sachant reconnaître le cercle magique et laïc de l'intelligence, qui s'appelle tous les points de vue. La plate image est farouche ennemie de tout cela; elle écrase toute possibilité de s'en retirer à temps, et, en clair, c'est ou l'image ou l'intelligence. Pas les deux: il faut choisir!

Serait ce tout? Et l'unidimensionnalité? Subir d'être manipulé n'est plus alors innocent, ça s'épelle se décharger du fardeau de toutes ses RESPONSABILITES, par rapport à son Esprit, ce morceau d'étoiles qui peut demander des comptes. L'habitude acceptée que tout persiste dans le même SENS masque bien la torride bataille des mots pour nous en sauver. Qu'une machine-cerveau dise quoi penser, quoi dire, comment déguiser le corps à l'aune de telle idée. Et que le lumignon que l'on pourrait aussi dire a cette machine\_cerveau quoi penser et sentir (l'annulant donc!) ne s'allume jamais, que le spectateur toujours télé au loin, n'aille jamais, plus près, dire son opinion la plus ultra personnelle. CA NE SE FAIT PAS! Parce que ça ne s'est pas fait? La préséance définitivement mis de l'ordre dans les séances futures. La communication qui n'existe pas appartient à vraiment tout le monde, n'importe qui peut en faire ce qu'il veut, comme dans les jeux d'enfants qui se jouent toujours autour de ce qui n'existe pas, pas un seul ne participe pourtant à ce qui n'existe jamais, puisque c'est un jeu. D'ailleurs, si cela existait le jeu

disparaitrait, par là même. La communication audiovisuelle n'existe absolument pas, elle est donc à tout le monde. Que chacun s'y serve! Et tout d'abord par l'inventaire du matos!

La radio s'est, sans doute, arrêtée il y a 20 ans, et c'est tant mieux pour la musique; depuis le clip qui implique la tonte, la taille, la coupure, jusqu'à même la rognure (si du moins les mots ont un sens), la musique perd le rêve de l'Humain, la musique ne semble pas supporter la cohabitation de l'image. Sûr que la radio s'est dépréciée par la vision marketing qui a vérolé les diskettes de l'émotion - aussi, ordinateur rétrograde, ne peut elle guère trouver "l'ouverture"!

La télévision a bien l'air d'un écran. Et la pire des sociétés-écrans non? Que cache cet écran, puisque s'il y a écran c'est bien pour masquer quelque chose? D'aller voir derrière le récepteur ne donne rien sinon le jaillissement de l'idée de la réception. Ainsi nous faisons la plus grande réception à l'image télé au lieu d'aller transplanter cette somptueuse réception dans la rue. En lieu de recevoir la terre entière dans sa demeure. Celle qui, après l'éblouissement des retrouvailles, demeure. Donc, il faut faire écran à cette fête qui ne sera plus un divertissement, un amusement, toutes ces gamineries, mais une multi-conversation sublime et perpétuelle. Ecran pour quoi encore? Pour l'émetteur? Pour ne toujours pas voir qu'il émet des faux billets, les droits communs ne sont pas où on croit. Ecran enfin aux vrais sociétés écrans et l'on sait de quel panier de crabe il s'agit. Le plus dur à saisir fut de saisir que personne jamais ne voulut cela, que personne n'inventa l'horreur de ce programme mais que, toutefois, certains continuent de cracher à la guéule de l'Humain (et ses sublimes et vrais amoureux qui ont pigés tout cela) et que, donc, et c'est cela l'horreur toute de l'aliénation, si la majorité supporte encore les moyens de Non-Communication c'est, sans plus aucun doute, que pour tous ces massés spectateurs le mot Communication symbolise, comme la politesse, le refus (puisque peur il y a) des vrais rapports humains. La télé ne fut que ça: le refus poli de partager avec les autres son Humanité!

D'auscultation consciencieuse de la bande son-noircissez l'image et n'entendez que le son, sa pauvreté spatiale vous mettra d'abord k.o, et votre sens de la structure de la phrase vous trouvera en bonne scansion. Ce ne fut que la ponctuation de l'image. Qui sait le peu d'effort entrepris pour en fleurir les conversations se trouvera contraint d'admettre que la parole est moche à la télé. Et qu'ainsi de n'y rien dire annula le fait de parler. Et là dessus aussi rien ne fut dit.

Puisqu'à l'étalon de la logique (le seul qui survivra, et surtout à l'étalon or) comment faire entrer dans ses méninges le chiffre astronomique de milles millions de milliards de milliards de mots déversés, tous les jours, sur tous les medias de la PLANETE, et que, de ce flot continu, ne puisse JAMAIS aboutir une SEULE phrase, il y a de quoi rendre sourds tous les entendements, non?

Soit ce ne sont que mots pour ne RIEN dire, et le positif serait au moins le goût du siècle pour le néant, mais, alors, où seraient les faineants? Soit CE SONT MOTS POUR EMPECHER DE DIRE. Et il faut alors que la Parole soit danger suprême pour y déverser un si incalculable tir de barrage.

Soit ce n'est, après tout, empirisme oblige, pragmatisme prévaut, que le lubrifiant, l'eau refroidissant le cœur du réacteur, la chaleur qui détend les crispations de l'angoisse, le bruit de fond, la matière indifférente partout accessible, le prémisses de l'acceptation de la fusion de tous dans tous? Magie laïque!

De toute façon il va falloir défendre son objet puisque la majorité parait ne plus le reconnaître: la télé c'est pas mon truc court déjà les rues. Même les ronds-points répondent ah ce n'était qu'un truc! Un trucage aligne l'avenue. Un troquage répercuttent les impasses. Enfin il y a de l'animation en ce media froid selon le rural macluhan. Car, s'il avait dit c'est la ville planétaire, l'horreur n'aurait elle pas bondi à TEMPS? Ce qui inventa l'Humain la Parole, a depuis été arrachée (définitivement?) de toute vie sociale. Grâce de loin et au loin à la télé! Glaciation des consciences et donc de la Raison ...etc sinon comment comprendre la bassesse d'être COOL (glacé en français)

Tel l'oeil d'une caméra. Pas de sentiment ni positif ni négatif, aussi sur le

sonomètre la flèche reste médiane. Comme l'indifférence, le cool ne peut perturber personne, ne dégageant plus rien est il reconnu héros de la glaciation des consciences, par ordre alphabétique des conséquences. Si plus rien ni titille, n'y soit douloureux ou n'y brille, que rien ne la dérange jamais, c'est qu'elle semblerait complètement vide comme la callebasse des africains, et autres, ces millions de martyres du Spectacle! Car la conscience est ce qui nous rend AUSSI conscients de la réalité.

Jusqu'où nous a-t-il fallu tomber avant que ne soit compris que les divertissements, tel le mot l'indique lui-même, et pourquoi toujours chercher ailleurs dans ces cas là, ne sont QUE pour divertir, c'est à dire faire diversion. A ce captage de nos sentiments, qui ne sont dûs qu'à l'Humanité, et surtout pas à un objet. Le divertissement empêche donc d'être dans la réalité, celle où l'on voit souffrir les 3/4 de l'humanité pour RIEN; juste du papier et des écrans, le papier c'est la monnaie et les écrans le prix à payer. Qui y a gagné quelque chose?

Tout le monde, d'une manière ou d'une autre, doit se PUNIR soi-même pour supporter un tel tourment, qui provoque une telle tourmente. Se punir à tel point que le péché et sa confession semblent douces échardes. Car comment échapper à l'aliénation du nombre? Accepter d'être homme que pour réitérer, réifier ce qui a déjà été dit, fait n'oblige-t-il pas à l'écoeuvante dictature du il faut que tout le monde fasse pareil et pourquoi moi seul?

Que tous soient spectacles pour tous culbute que toute sensibilité interne s'émousse par impossibilité. Tous les jours grandit l'indicible, l'inaudible, l'insensible, la perte du goût. Tous pour tous deviennent des intouchables. Le non-dit se multiplie du non-fait. Chacun n'est plus que le cul de sac de soi-même avec l'ultime solution de faire un sac de son cul et vendre au rabais son érotisme vital.

Phénomène indépendant de toute personne, le commettant n'entre pas en contact immédiat avec les réalisateurs, et les organes de l'audiovisuel sont couverts par le fait qu'ils n'agissent pas pour des motifs personnels, mais en temps qu'employés? il devient image de la division de la conscience humaine: la fin que l'on approuve permet les moyens que l'on "tolère", qui l'absout de condamner à mort des milliers d'hommes, puisqu'elle, n'aura pas besoin de le faire, à part DEUX hommes qui appuieraient sur le bouton. Cette "médiatisation", poussée jusqu'à la virtuosité, assure, aujourd'hui, la bonne conscience de chaque individu et de la société entière. Par la déresponsabilisation générale, celle là même qu'avaient concoctée tous les moyens de Non-Communication. La guerre indifférente a été permises par les medias, et cette horreur s'y passe de toute façon sans arrêts. Il ne faut jamais abandonner le moindre milligramme de son esprit à un objet, fut ce une séduisante machine, car t'est, à l'instant, volée ta RESPONSABILITE!

Plus personne n'est d'ailleurs responsable que l'on n'accoste plus l'autre, l'inconnu, le voisin, que comme pirate à l'abordage, qui accoste sa future proie. Que l'on ne côtoie, en cet unique dessin côtier, les humains que pour tenter de tout leur barboter, comme l'on barbotte, et coule, dans le vaste océan d'indifférence et d'irresponsabilité. S'aborder ainsi est tout saborder. Bobards de babords? Tous sabords pointés pour s'aborder? Tout d'abord, ne fut ce pas savoir s'aborder qui importait? Tout d'abord: tout est d'abords! En cette impulsion d'aborder qui, d'abord, nous a précédé et nous précèdera toujours, D'abord! - l'Humanité nous a tous précédé et ne nous cèdera jamais. Nos abordages lui sont abortifs, lorsque l'on rate sans arrêt l'autre, on le rate comme on le rote: nous l'avons juste oubliée pour regarder ce qui ne nous regarde plus; la TELEVISION implose!

Feuilletant son visage, la famille Alégaste, grâce à son quintuple cerveau, cerna l'audiovisuel mondial. Terrifiés par l'oraison de la raison, qui y couvait, ils décuplèrent leurs forces, mais y perdirent, tous, leurs visages, en accélération de celluloid. On ne joue pas impunément avec l'aliénation de Dorian Gray, même si l'étrange chose (l'aliénant media?) les propulsait à se surpasser toujours. Les Alégaste affrontant l'inhumanité des medias y laissèrent leur humaine face. Y perdirent la face?

La télé ne fut qu'un grinçant jeu sans aucun jeu. Troquée contre les somptueuses moires de la mémoire! Je reprends la mémoire et vous abandonne la

télé, se redresse Proquo Paul.

— Mais qui est ce?

— Paul Proquo!

— Qui?

— Proquo!

Le quiproquo persèvera donc entre les imaginés et les imaginants. Proquo Paul (manié par les Alégaste?) a dressé le protocole, sacré Proquo Paul, du quiproquo, ce Proquo fief!

## VII

Le réel n'est pas vrai. Il se contente d'être. Tous étaient donc là. La bande à Tony Truand. En l'immense salle de conférences du Trust. Le tout-vernissé scintille les lumières, et les lumières se mirent immobiles sur les vernis. Tels de sombres nuages, les ombres dépareillées des membres de la bande ternissent les surfaces polies, ondulant autour du halo de Tony. Ice Dice, le hasard sera toujours joué aux dés, nice caricature de l'attirant vice, la beauté faustienne du vice. B. Lack, ne manque pas de défauts même celui d'être noir. Sal Haddun, noble déchu qui peut aussi servir de dérivatif pour se passer les nerfs, au son de Alors, Saladin tes salades? Le touchant juste à l'écorchure, toi Salade I, premier du nom, Salut Salah, se prosternait. on devant lui; salut salah! et d'un! le jettait on ensuite en bras d'honneur. Sal, l'oeil fulgurant, se tait habituellement. Ivan Gens ne faisait, entre ses contrats, que chercher le livre disparu: Ivan j'ai! se moquaient les autres. Quant à Ernest LINGSTO, hère bouclé, dans cet éther, il se tourne vers l'est, Ernest, Ernest berné, cerné, danse dans la caverne de l'être, l'ombre de son prénom se trouve dans le mot caverne lui même, tout engouffré de ce regard qui "Poursuit les petits dessins que les choses et les hommes projettent sur l'immense fond du monde puis se retourne et l'immense fond joue avec les créatures de la vie comme un océan avec des brindilles". (Robert Musil). N'est ce Chick Orée, à la merveilleuse peau café au lait, la plus belle et insolente femme qui se fut, toute appel et sex appeal, lorsqu'elle entoure Tony de son ambition sans faille? Chacun semblait comme une tentacule de la pièuvre vérité. Tony leur disait toujours: Il faut croire plusieurs choses à la fois, car ces demi-vérités facilitent le mensonge! Ne venait-il pas, Tony, de passer la ligne frontière entre capitalisme et gangstérisme. Si, le second, dévalise les banques sans droit, le premier, dévalise les déposants avec droit. Le Trust, qui n'avait confiance qu'en son nom, ne se spécialisait pas dans tous moyens de défense et d'attaque contre qui touche au système apologétique du capitalisme. C'est pourquoi le hasard, cet arabe paramètre des mathématiques, le contraignait à la nécessité de s'occuper des Alégaste. Seul problème d'accommodation, à force de devoir tout cacher, planquer au secret, on ne sait plus ce qui doit, vraiment, être caché. Le Talmud se commente, la vérité c'est mémoire commune à plusieurs hommes, et il paraît difficile de cacher la mémoire, même avec le tour de passe passe apologétique si cher aux capitalistes: se prétendre vrai parce qu'accompli, ou accompli parce que vrai. Puisque, lorsque le ciel bas et lourd, enfin, se déchire, une lumière sereine bande son arc en ciel, la légèreté soudain reconquiert son royaume. Tels apparaissaient les effets de l'étrange chose, indissolublement, associée aux Alégaste. A développement non arithmétique mais géométrique. De plus en plus substantiels. Irrémédiablement conséquents. Contraint à ne plus l'ignorer, se calait le Trust. Car si le placard à mensonge garde au fond de lui ses cadavres, la vérité, elle, étale tout sur les portes de ses placards. Elle placarde tout, elle rencarde tout le monde. Le cadavre que semblaient avoir soulevé les Alégaste, usait de cette publicité. Taraudant toutes pensées: quelle peut être cette chose étrange qui les pulse tant (la Vérité)? Ayant tant de choses à dissimuler, le Trust ne pouvait le deviner, avec certitude. Cette intrigue ne commencerait elle pas à vous intriguer, ou vous mettez vous à intriguer pour trouver l'intrigue? Comme les deux faces d'une monnaie, rendre à César ce qui lui appartient, est ne pas refuser la double face de la réalité. Le mensonge



unidimensionnel se perd en ce genre de méandres. Le cadavre se complique dès qu'il s'explique. Dès qu'il s'explique le cadavre s'implique. S'applique-t-on à encore mieux l'expliquer qu'il se duplique (forme moderne de duplicité que la duplication), qu'il s'éparpille afin qu'on le pille, que n'en reste que sa pupille, celle qui ouvre les yeux. Il est partout. Il cadre avec tout ce qui est vu et entendu. Mais le cadavre n'existe même pas: juste dans les conversations il fut érupté, érecté, pour former ligne de partage entre qui croit en la vérité et qui n'y peut voir que mensonge.

La logique du mensonge ne laisse que de pauvres possibilités d'action. Les armes y parlent pour faire taire. Parler met donc en grand danger le gangster. Et qui d'autre? Pauvre perroquet, il ne sait pourtant que répéter: Donne et tais toi!, son discours visant à l'extinction de toute logique (suppression du prédicat, vérifonctionnalité) La phrase ne doit aboutir qu'au complément qui reste le seul objet de toutes conversations: Tout pour le fric! Sa vérification (qui ne peut exister, puisque vérification demeure travail de recherche de la vérité, vérifier c'est déjà palper la vérité) persiste en ce que le truand obstruant, détruant, destructruant, instruant, élimine tous ceux qui ne le croient pas sur parole. Le capitalisme, ainsi gangstérisé, se priverait, du même coup, de la conscience des 3/4 de la réalité; plus de vérification possible, donc plus de connaissance du vrai, d'où perte des valeurs qui se "juge" par la ratio de la raison, aliénation, puisqu'incapacité de comprendre la logique de l'autre, d'où entendement pauvre, éventail limité d'actions, et marge de manoeuvre raide...etc

Son double sordide saurait-il l'en persuader, c'est à dire dans sa logique binaire, l'en dissuader? Pas de défense, pas de témoin à charge, réponses tronquées, pas de sténographie, pas de débats, pas d'explications des soi-disant prévenus qui ne l'étaient pas du tout: prévenus! Les Alégaste ne pouvaient avoir que tort, ils ne pouvaient transmettre aucune vérité. Tel est l'angle d'appréciation étroit et médiocre du TRust, ne pouvant générer une plus grande souplesse et largeur de vue, si prévisible dans son manichéen code binaire, si enfantin dans la formulation de ses décisions- est-ce donc cette pensée étriquée qui tente tant nos capitalistes adultes? Quelques signes poussent à songer que oui!

Si l'on ne peut mentir qu'à voix basse, on ne peut SE mentir qu'à haute voix. Tony cavalait de l'un à l'autre de ses hommes, avec l'interne persuasion de l'oasis, de l'inexistence du mirage, le feu de la découverte rougeoyant ses joues. Sal Haddun ne disait pas que des salades, il avait découvert où se terraient les Alégaste (et s'ils se masquent c'est qu'ils n'ont pas la vérité, la vérité ne se cache pas, au contraire, nue, elle se montre partout), sa bande allait pouvoir enlever leur pression, par suppression des fauteurs. "Sois le maudit, non le maudissant.", l'avait pourtant prévenu le Talmud, Sanhédrin 49a.

Auparavant, un urticant problème exigeait de Tony résolution. Le Trust Almaga, son sigle, paraissait tout entier agité de musculeux mouvements internes. D'aucuns prétendaient que son gigantisme ne pouvait sécréter que de l'irrationnel. Le reste du personnel, à part la bande à Tony, se cantonnait à des salariés. Qu'arrivait-il? Partout, circulait "La parabole du chat", un texte intrigant au possible. Aussi les journées de travail se muaient-elles en discussions interminables.

LE FAIT: un homme a marché sur la patte d'un chat qui l'a ensuite griffé.

CE FAIT, 7 FOIS RACONTÉ, VA-T-IL RESTER MEME?

- Un contremaitre
- Le chef des contremaitres
- Le directeur du service sécurité
- Le directeur de la succursale
- Le PDG
- Le PDG national
- Le PDG de la multinationale.

1-Rapport du contremaitre- Un chat a été à l'origine d'un début de revendication, dans mon atelier. Un de mes employés lui a, malencontreusement, marché sur la patte. Le chat a violemment réagi en le griffant

suffisamment pour qu'il faille des soins. Aussi tout le personnel sous mes ordre a arrêté le travail, reprochant l'intention maligne de la direction (laisser trainer un chat pour vérifier le niveau d'attention, absolument nécessaire pour un personnel attaché à une tâche de sécurité). Le résultat est que tout le personnel de l'atelier 12 débraye et que je sois obligé de vous adresser ce rapport pour connaître les suites que la Direction va donner à ce mouvement revendicatif.

2- Rapport du contremaître chef- Je suis au regret de vous informer que dans l'atelier 12 un embryon de mouvement revendicatif a été déclenché par le fait anodin qu'un employé ait marché sur la patte d'un chat et que celui ci l'ait griffé. Cet incident a mis en ébullition le personnel même contre la Direction qui l'aurait, je cite, "fait exprès". Je demande donc, pour stopper ce mouvement de revendication, le licenciement du contremaître X.

3 - Rapport du chef de service - Mon service ne connaît qu'un mouvement extrêmement sectoriel de revendications irrecevables dues, au simple fait, négligence du contremaître X, manque de prévision du contremaître Y, qu'un employé ait blessé la patte d'un chat, en marchant dessus, et que, celui ci l'ait blessé, en retour, en le griffant. Cet accident a créé plus qu'une grogne aussi, pour y mettre fin, je suggère le licenciement du contremaître chef et le déplacement du contremaître fautif.

4 - Rapport du directeur de la succursale - A part la service Z, notre succursale de ... n'a pas connue de grève. Le mouvement d'arrêt de travail a commencé lorsqu'un employé, ayant marché sur la patte d'un chat, s'est vu griffé par lui. L'émotion qui a suivi montre le manque de prévision, dynamisme, d'auto-rité qui préside dans le service de N. Aussi je conseille, pour calmer les esprits, son licenciement rapide. Et la promotion du contremaître chef Y, celle du contremaître X qui a su faire face à la situation- ceci afin de n'avoir rien à accorder au personnel. La nomination de M, le plus revendicatif, en tant que contremaître DE l'atelier 12, apaiserait ses collègues.

5 - Rapport du PDG de branche - Notre branche atteint des résultats satisfaisants, les ratios de ... vous en a informé. Le mouvement d'arrêt de travail, sans base revendicative bien solide, ne reposait que sur un fait bénin, un employé, ayant marché sur la queue d'un chat, a été dangereusement griffé. Les mesures de sécurité prévenant de tels incidents ont été désormais prises, par moi. Ce qui m'oblige à vous signaler qu'elles auraient dû l'être par P -aussi je souhaite son licenciement immédiat, ce qui semble le but de ce mouvement revendicatif bien incohérent. En dehors de la clause de la sécurité dans le travail, notre personnel est, en effet, satisfait.

6 - Rapport du PDG national - Notre firme en ... a une image à son apgée. L'incident que vous avez noté en notre succursale DE B, m'oblige à vous souligner la déficience du PDG de branche. En effet, un malheureux incident (un employé ayant marché sur la queue d'un chat - et que faisait il en ce lieu - s'est vu griffé par lui) a pu dégénérer en arrêts de travail, mais d'une partie seulement du personnel, comme les articles de journaux joints vous le montrent. Une telle imprévoyance, doublée d'incopétence, d'un PDG a pu mettre, partiellement en péril le nom de notre firme. Afin de rétablir l'ordre je vous suggère la nomination de F en tant que PDG de la branche W de notre Trust Amalga.

7 - Compte rendu du PDG de la multinationale - La firme nationale de... a eu à connaître quelques mouvements de revendications. Afin qu'ils ne s'étendent pas à l'ensemble des succursales, ni aux firmes sous notre contrôle, je demande le licenciement du PDG national. Son manque de maîtrise de la situation ayant pu permettre une gève née d'une cause aussi insignifiante, puis je le rappeler, d'un employé marchant sur un chat et se voyant griffé par lui. L'esprit de revendication, dont l'incompétence de C <sup>ou servi de gève à l'év.</sup> devait couvrir déjà. Car comment un accident aussi stupide et minuscule aurait pu déclencher un tel mouvement. Nous devons veiller au contrôle total de nos firmes - aucune revendication n'est permise. Aussi l'inefficacité évidente de C, pdg national, m'a conduit à envisager son licenciement.

8 - Y aurait-il un point de vue du chat? - Le PDG de la multinationale V qui emprisonne la firme T dans ses filets - firme qui a de multiples succursales - a permis, avec une évidente satisfaction sadique, que l'on me marche dessus. Sans doute l'a-t-il prémédité de longue date. J'alerte la terre

entière pour qu'elle connaisse enfin la vraie nature de ce triste personnage, et que de vastes mouvements d'opinions puissent enfin contrecarrer ses dangereux projets.

"Le plus sot s'instruit par l'évènement" intronisait Homère, dans l'Illiade. Mais lorsqu'il n'y a plus d'évènement à quoi se voit-il réduit? Les sept versions, de plus en plus lointaines par rapport au fait réel, l'ignore de plus en plus, en l'enveloppant dans une explication hiérarchique. En jugeant tout évènement selon leur propre environnement. Chacun, dans sa version, croit dire la vérité, est persuadé de bien décrypter les faits; à tout incident il s'agit de coller une INTENTION, d'où une responsabilité. L'expulsion, quasi métaphysique, du responsable empêcherait tout nouvel incident de cet ordre. C'est tout et l'on passe à autre chose.

La POSITION sociale, "la situation" ne semble pas donner une vue plus décantée, plus large, d'un fait. En un mot, plus objective. Le responsable sera toujours celui qui tient la position la plus proche de son environnement direct, c'est-à-dire le subalterne direct. Atout prendre, c'est la version du contremaitre, témoin de l'incident, qui paraît le mieux à la réalité. Quoiqu'il rajoute tout un pathos "d'ordre". Mais sa version ne PEUT avoir aucune utilité! Quant au chat, il démêle tous les fils. Cause des informations il se mue, du même coup, en cause que tout le monde, dans le Trust, ne cause plus que de ces informations.

La première à pivoter, ils n'ont fait que chercher à intégrer le fait intrus dans leur environnement. Le sens de ce fait identique avait varié, en fonction de leur conception du monde, et le filtrage des informations, qu'obligatoirement, elle implique. Si le discernement s'étage en l'oeil, toute information morcelée, aveugle. Il faudrait en connaître le sens du comportement, sa finalité, son intentionnalité, pour le recréer dans sa totalité, et le rendre cohérent. "Et donner une cohérence au monde, c'est un mécanisme fondamental de tranquillisation" (Boris Cyrulnik - Mémoire de singe et paroles d'homme). A partir du moment où ils sont tranquilisés c'est là que nous ne sommes plus tranquilles. Tous les circuits décisionnels, d'entreprises ou de gouvernements, semblent ne pas fonctionner sur du rationnel bien vérifié, mais sur des préjugés.

Le fait "est tellement reconstruit par la personnalité de celui qui le perçoit (poursuivrait Cyrulnik) que, bien souvent, il apporte plus de renseignements sur la structure mentale de celui qui observe que sur la chose observée". Après Musil, Cyrulnik paraît entrevoir que toute conception du monde est autobiographique. "Notre INTENTION idéologique sert de préalable interprétatif à toute perception du monde. Le sens du fait, ajouté par les témoins à l'évènement (de plus en plus éloignés par rapport au chat), était sans rapport avec la nature du fait."

L'information, au moins, informe sur elle même. Mais contre tout discernement plus avancé, des philosophies pragmatiques jetteraient d'accepter les faits et de garder, quand même, les valeurs qui sont contredites par ces faits mêmes. La vérité rétécit alors en ce que plusieurs versions cohabitent toujours. Ça fait désordre! Ralph Waldo Emerson tenta donc d'y mettre de l'ordre, "L'histoire est pleine, jusqu'à ce jour, de l'imbécillité des rois et de celle des gouvernants. C'est une classe de gens à prendre en pitié, car ils ne savent pas ce qu'ils doivent faire." (Napoléon, ou l'homme de l'univers) Comment fait-on pour observer? "L'évidence c'est pas évident" (Cyrulnik)

A quoi sert d'être milliardaire, engoncé de gloire ou de pouvoir, si l'on ne voit, n'entend, ne ressent, ne comprend pas plus que les autres? Si la réalité ne reste pas aussi inaccessible, inentamable, incompréhensible que pour les autres? Toute démonstration méticuleuse par l'absurde, kafkaïenne, ou quelque soit le qualificatif voulu, n'aboutit qu'à admettre, douloureusement, que la SITUATION sociale ne sert à rien, mais rien du tout, pour comprendre la réalité, et saisir la vérité. Et qu'il ne sert plus à rien de SE cacher que tout circuit décisionnel ne repose, ni sur l'une ou l'autre, mais sur des préjugés. Ne vous inquiétez pas c'est surtout nous qui avons froid dans le dos!

Le petit indice, de cet indicible qui sera notre cible, fut l'insidieuse question: comment se fait-il que ceux qui ont déjà tout, argent, pouvoir, savoir, soient tellement peu sûrs de ce qu'ils croient, qu'ils interdisent toute autre

version, même de source faible, désargentée et ignorante? Il semble, en effet, inimaginable qu'ils veuillent manipuler les humains. Tous connaissant, pour l'avoir appliqué, le "Pour la liberté" de John Stuart Mill, et son troisième chapitre De l'individualité comme un des éléments de bien-être, "Un Etat qui râpétisse ses sujets, en vue d'en faire de dociles instruments de ses projets, même si ceux-ci sont bienfaisants, trouvera qu'en réalité avec de petits hommes il ne peut pas faire de grandes choses, et que la perfection du mécanisme auquel il a sacrifié toutes choses finira par ne lui servir à rien, par manque de pouvoir vital que, pour que la machine puisse marcher plus facilement, il a préféré proscrire." Le capitalisme gangstérisé, outre que, pour lui même, il perdrait les 3/4 de l'angle de vue qui permet de comprendre le réel, s'enfoncerait en ce mécanisme qui tourne de plus en plus à vide. Jusqu'à l'entropie où il faut utiliser une énorme masse d'énergie pour un minuscule résultat. Qui ignore les lois de l'esprit, que la logique porte plus la hiérarchie des valeurs que la valeur de la hiérarchie ne peut la guider, devra utiliser toutes ses forces contre le plus faible adversaire. Celui-ci, intuitivement, usera des arts martiaux, et sachez le TOUS les arts sont martiaux

La vérité court depuis toujours partout sur la terre. Alors en quoi peut elle bien déranger nos sociétés actuelles? C'est qu'elle ne seréfère à aucune hiérarchie, tombe sur qui elle veut, ne fait pas de courbettes, ne prend son autorité que dans son origine qui est aussi sa fin, son but: la réalité ultime cachée des choses, parait la définition la moins improbable, puisqu'elle peut même s'étendre à l'humain, les véritables moteurs cachés et inconscients des actions humaines. Pour cela, d'ailleurs, la vérité à une qualité insurpassable c'est qu'on peut la vérifier, comme le mot le signale. Mais, en nos sociétés on aurait plutôt besoin que tout soit dilué, pour que l'illusion de la démocratie soit démocratie de cette illusion; la vérité donc a les angles trop nets, clairs et distincts selon Descartes, trop bien tranchés; et pas de flou possible qui, par étagement subtil de matité dans les couleurs, parvient à passer le blanc dans le noir.

La vérité est jugée sur sa forme extérieure et non sur le fond. Et en cela siège la terreur qu'inspire l'aliénation, ce reniement volontaire qui a jeté, à la fois, la logique, la raison, l'entendement et le discernement, le réel et évidemment, la vérité. La vérité subit le même sort que tout le reste, pas plus, pas moins. Jugée sur sa forme, c'est qu'elle n'y met pas les formes, puisque "C'est mentir que d'être poli" (Le 2° Faust Acte II-Goethe), elle n'est pas là pour nous faire plaisir et ne se mêle, en aucune manière, des affaires des hommes. Elle demande juste qu'on la reconnaisse. Chacun ne reconnaît que ce qu'il connaît, c'est même la force du préjugé, alors comment faire?

La relativité sert sûrement à relater, puisqu'elle a pu isoler le fait que l'observateur, par sa seule présence lors de l'expérience, modifie l'expérience. L'expérience de la vérité modifie la vérité de l'expérience. La parabole du chat indiquait bien que chacun a modifié l'expérience en voulant la plaquer sur son expérience personnelle. Tel la télévision qui devait être expérience de purs échanges des subjectivités, et qui est devenue la seule intervention de l'observateur, négligeant l'expérience? La vérité pourrait prêter ses doigts de fée, si chacun admettait, qu'en lui, trône le préjugé, celui là même qui juge tout sur les formes, comme si tout n'était qu'objets. Partout dans le Trust, on tendait à admettre cette possibilité.

Mais si de la discussion jaillit la lumière que devient l'objet de la discussion? En l'occurrence, le chat?

Le seul qui sache vraiment tout en cette affaire personne n'a songé à demander sa version. Je suis le chat en mon problème. Chacun a tiré la ficelle à sa façon et le sac de noeuds est apparu. Les multiversions ont plu, chacun criblé par sa "situation" sur l'échiquier de la réalité, et, en cela, aveuglé par ce que cette situation empêche de voir, que tous ont la même vision tronquée, si partielle, si locale: le seule différence, en fin de course, c'est que la vision manquée, inachevée, du plus fort a tant de conséquences sur tout le reste de la vie. Que l'imbriglio où je me débats soit donc si courant, si exponentiellement banal, puisse concourir à ce que la solution géométrique qui germa en moi puisse servir, enfin, à tout le monde, pour qu'il

soit bien aisé de comprendre pourquoi je ne croirai plus qui exige d'avoir raison. Avec son pré-jugé! En effet chacun n'a eu que son minuscule angle pour éclairer toute la sphère du problème. Autant que je puisse trouver le brouillard c'était un mouvement très profond à l'intérieur de moi, un bouillonnement très puissant, mais calme - comment aurai je pu soupçonner que ça avait ses conséquences en dehors, à l'extérieur de moi, obnubilé que j'étais par cette vision qui n'a rien à voir avec les yeux. Y essayer une seule phrase est trahir tout avenir. C'est effacer la possibilité de pouvoir géométriquement placer la suivante. L'unique solution serait un flot de phrases, simultanément, visibles, en un seul coup d'oeil ruisselant de tous leurs multiples sens, afin que tout l'esprit puisse tout saisir dans le même clignement de paupière. Vous admettez donc que j'étais bien loin d'imaginer qu'il puisse avoir d'autres conséquences que pour mon intimité propre. Alors on m'assène d'un cadavre. Pour moi, inconnu. Et on m'affuble de la paternité de ce cadavre. Sans me demander quelque forme de processus on me couronne du seul procès. Aussi, pour justifier mon ignorance totale de l'origine de cet implacable fait, pour démontrer que mon corps ne vaquait qu'à lui même, ai je cru bon de vous cerner de cette métaphore du chat, pour que vous compreniez élégamment que, dans cette histoire, je ne suis que le chat.

"Les actions cachées sont les plus estimables. Lorsque j'en vois tant, dans l'histoire, elles me plaisent beaucoup. Elles n'ont pas été tout à fait cachées. Elles ont été sues. Ce peu, par où elles ont paru, en augmente le mérite. C'est le plus beau de n'avoir pu le cacher." Lorsque tout dans le monde est à l'envers, Isidore Ducasse, "empreintant" son pseudonyme à Eugène Sue, le seul littérateur dont Marx ait parlé dans La sainte famille, peut se dire Lautréamont, redresser ses Chants dans ses Poésies pour tous, et donc remettre, de Blaise Pascal, les phrases à l'endroit. De Vauvenargues le narguer de même, faut bien commencer par quelque chose lorsque le monde entier est à l'envers. "Lorsqu'une pensée s'offre à nous comme une vérité qui court les rues, que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons que c'est une découverte." La vérité est une découverte! Est-ce pourquoi on la veut nue? Car ce qui dévoile risque toujours de prendre la place du dévoilement et de l'interrompre.

La vérité fut une statue grecque. Elle fut sortie de son contexte spatial (le temple où elle a été construite) et temporel (le processus évolutif qui l'a amené à l'existence). Pourtant, le voile de la pudeur persiste à la recouvrir, et c'est le langage, et sa richesse polysémique et créatrice, qui va, sans interruption, suggérer ce qu'elle VEUT dire, derrière ce qu'elle dit, ce qui implique, depuis toujours, qu'elle est derrière ce qu'elle dit. Figée elle tue ou doit rester tue. La vérité doit donc toujours être en mouvement. C'est bien pourquoi elle court partout sur la Terre. Partout on peut la connaître, et ailleurs la reconnaître. La vérité c'est le plus long chemin qu'il faut obligatoirement faire pour ne jamais mal l'utiliser. La vérité n'est sûrement pas dangereuse, mais son maladroit utilisateur, oui. Sa mauvaise réputation vient uniquement de là!

Alors, qui aime la Vérité sait, du même coup, que, dans le manque d'exigence ambiant, il va en souffrir. Que, dans le même mouvement pour y parer, la solution se dresse toujours et encore à ce que la Vérité ne soit pas UNIQUE. Afin qu'elle puisse se partager justement. "Ce qui est Sage est Un", dit Héraclite, devant la nature protéiforme de l'erreur; évidemment que la Vérité est irremplaçable, unique dans sa genèse, mais, pour que sa pratique le soit, pratique, elle doit être segmentée. Les tentacules toutes coupées, en plusieurs segments, pour qu'elle ne puisse révolter en figure de pieuvre. La vérité ne peut étouffer personne. Sinon par l'erreur de voir en elle une réalité métaphysique ou épistémologique, puisque dès qu'on essaie de définir la vérité on ne peut la reconnaître que par ce qu'elle n'est pas (mensonge erreur illusion aliénation leurre). La vérité commence alors en ce que ce sont les possibilités d'erreurs qu'il s'agit d'éliminer. Le point de départ ne peut être que LOCAL, à l'intérieur de microrègles d'un seul, et de ses rapports à autrui; ensuite il faut déclencher le mouvements des dévoilements éternels, en ayant prémuni ce mouvement de la possibilité de son arrêt, et cela sans avoir à s'éliminer, ou à l'être, pour ne pas empêtrer le partage de toute possibilité de LOCALISATION (un homme particulier, un groupe, une classe).

Le progrès, au sens de progressif, serait enfin "revenu" à la vérité de son mot. Plus d'autorité "indépendante", qui subtilise le "démon" de Laplace, "l'oeil de dieu" de Balzac, pour se dire "au dessus de tout" et, ainsi, se permettre de tout juger par son pré-jugé, juste pour s'ad-juger le reste du monde.

Ainsi le monstre monolithique de la "science", démocratique, dont on dit qu'il suit une voie unique et qu'il parle d'une seule voix, cachant toute la singularité du singulier, se doit, au moins, d'admettre que le choix de la science, au détriment d'autres formes de vie, n'est pas un choix scientifique. Celui qui pense la différence est anthropologiquement supérieur, c'est lui qui invente l'anthropologie, il a tous les droits, c'est lui qui les invente, a une vue vraie de la culture, c'est lui qui nomme les artisanats anciens de culture, et donc, pour finir, la vérité, il en invente l'universalité, tout cela pour aboutir à ce meutre qui est le fait de qui détient la vision universelle, et qui manipule l'altérité à son profit. Cette "grande découverte" ne semble toujours pas s'être découverte aujourd'hui. Unidimensionnelle elle ne peut se prétendre universelle. Elle ne respecte aucun protocole scientifique puisqu'en cette expérience de la contradiction elle refuse la contradiction de l'expérience. Aucune autre culture n'ayant prétendu à réconcilier les différences, elles ne se sont pas bercées de l'illusion meutrière de tout cela; cette illusion les a anéantit. Se poursuit, toujours, sur les 3/4 de l'humanité, sans que nul n'ose: non il n'y a nulle science en votre anthropologie, sinon voyez un peu la leur, il n'y a rien en votre droit qui vous permette de supprimer, ainsi et encore, les 3/4 de l'humanité, votre culture est aussi limitée que les leurs, et vous n'avez certainement pas la vérité. Toutes les autres civilisations sont aussi VALABLES que l'occidentale. Nous, sciences nous, refusons l'appellation scientifique à une telle illusion. Nous, sciences juridiques, nous dénonçons toute légalité, tout adossage serein sur notre ratio, bref tout Droit à de telles ambitions. La vérité court sur toute la Terre.

Mais de l'immense pieuvre qui en fut faite pour civilisatrice mission, soit tout s'ad-juger par le pré-jugé, il n'en reste plus rien. La vérité n'y était pour rien et rien ne peut quelque chose contre elle. Il ne s'agit plus que d'annihiler tous les mots à gueule de pieuvre, universel, supériorité blanche, unicité, centre... et tout se qui croit que le local n'existe pas, il n'y a que lui qui existe en ce domaine. L'humanité totale (pour son possible totalitarisme) explose, ne reste que des segments d'humanité, tous équivalents comme en mathématique des ensembles, tous aussi respectables dans la jauge matérialiste. Il n'y a plus d'unité transcendante, que des unités ascendantes-rien ne les empêcha nt de s'élever, de s'améliorer, chacun dans sa saveur de savoir. Ainsi dépérira, sans qu'il lui soit prêté la moindre attention, l'oeil unique des médias qui a bien colporté ce mensonge. La pieuvre hâchée a lâché prise. La vérité doit se diviser pour régner. Vérité, tes amoureux ont, enfin, compris que tu étais trop grande pour notre petite humanité. Adieu la Raison, de Feyerabend, se comprend ainsi!

La civilisation occidentale demeure, avec sa vérité: l'humanité n'est donc que l'extrapolation de la société bourgeoise du XIX siècle. Il lui faut donc remplir chaque segment, précédemment expurgé, de tout ce qu'on ignore de ce modèle unique. Bonjour la logique! L'essaimement isotropique (valable pourtant que dans l'espace) mécaniste, réductionniste froid de ce soi-disant humanisme, les cultures qui sont en dehors des sciences et des humanités ne comptent tout simplement pas, paraît reniement de tout le XX siècle scientifique, et psychologiquement introversion dramatique. Il lui est temps de revenir à Kant "L'unité synthétique de l'aperception pour faire de l'ensemble des représentations un monde unique. La causalité est démontrée par l'existence de cette unicité du monde. Si la causalité n'existait pas on ne pourrait assigner aux choses une place non ambiguë dans le monde." La civilisation occidentale a été causalité du monde, qu'elle apprenne que le reste du monde est la causalité de notre changement de mode de vie.

Contre la version unique, qui nie toute juxtaposition égale, qu'est la réalité, le chat avait encore sauté. Tout savoir qui n'admet pas la contradiction ne peut s'autoproclamer valable pour tous, sinon sur le ton dictatorial. Les apriori n'ont plus la priorité! La différence entre le fond et le détail, le tout et la partie, le général et le particulier, en lieu de s'affronter,

se complètent. La conception quantitative (absolue ou "objective") a perdu, face à la conception qualitative (la patiente vérification des petits effets). Qui veut comprendre le vaste univers doit s'agenouiller devant l'infiniment petit; l'humilité des tâches vous à masqué la grandeur du projet. Nos conceptions mentales avaient, les mêmes gestes maternels que la conception d'un enfant. La qualité que dégagait l'entité Alégaste atteignait une Qualité sans pareil. Comme disait Gonzague Truc (1877-1972) "Va, me dit l'Esprit, va! Il me faut des jeunes gens de tout Âge." Car la chair est merveilleuse quant on a lu tous les livres, et ce genre de Truc (Le livre de l'esprit) justement, donne l'esprit de tous les vrais livres. Ceux là même qui, en chemin, saisissent, en un frisson, que les cultures indiennes (il faut être Pieds nus sur la Terre sacrée-via Gaïa) noire (le Hain-Teny) ou asiatique (le Tao) ont, toutes, bien ancrée comme le sens de la vie, et que, le monde occidental, en dehors toujours de cette splendeur, a, tout de même, maintenu la vie du Sens. "L'instant décisif de l'évolution humaine dure toujours. C'est pourquoi les mouvements spirituels et révolutionnaires, qui déclarent nul tout ce qui fut jadis, le font à juste titre, car rien encore ne s'est produit." (Kafka). La vérité a fort à dire! Surtout depuis qu'elle a conquis la Raison. "J'entends par Raison non pas la faculté de raisonner, qui peut être bien et mal employée, mais l'enchaînement des vérités qui ne peut produire que des vérités, et une vérité ne saurait être contraire à une autre." CQFD? (Leibniz-Oeuvres historiques et politiques tome IX) Ce qui se produisit dans les Fondements de la métaphysique des moeurs de Kant: "Agis donc de telle sorte que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme un fin, et jamais simplement comme un moyen!" Ce qui semble différer quelque peu de ce que Louis XIV fit graver sur les canons de ses armées "Ultima ratio regum", dernier argument des rois, Bienheureux qui n'utilise jamais les arguments d'un roi. Parce que là fin c'est très fin, plein de finesse et de géométrie, et, qu'après tout, il n'y a jamais moyen avec les moyens!

Si nous citons, bien que rien ne nous y incite, c'est, peut être, pour que ça vous excite. D'une même voix, les Alégaste. Car, bien que nous refusions de nous cacher derrière un autre auteur, reproduire ce qu'il produisit, nous nous sentons dans toutes les cultures comme chez nous. Et si Lao Tseu osait: "Il faut changer toute chose sans en blesser aucune", Kierkegaard rejeté par LA MÉDIOCRITÉ DE COEUR? Socrate tué par la médiocrité d'esprit ou Blaise Pascal, noyé dans ses vêpres éternelles, qui n'a pas su faire partager son merveilleux esprit de finesse et de géométrie, qui trônait aussi chez les deux précédents, et dans tant d'autres-il nous faut poursuivre! tout trajet en diagonale de Socrate ou Dostoïevski à Lao Tseu ou Artaud passe par Brisset, s'aligne parfaitement sur celui qui va de Diogène à Kafka vers Perros, tout en correspondant à la médiane du Graal vers Joë Bousquet ou Bateson. Cervantès et l'Aventure, trouve Joyce dans l'insaisissable moment présent, ou Flaubert dans le pouvoir de la bêtise, autant que Georg Büchner ou George Orwell. Marx avec Kant ou Lautréamont. Tous nous ont appris le viol permanent de la vie par le regard hypnotique du pouvoir, que le réel devient fantôme devant la réalité magique et accusatrice du dossier bureaucratique. Cela nous L'avions appris par la terreur, où nous fûmes plongés, mais la pureté décantée de leur phrase sait bien mieux toucher en plein coeur. La vérité est nue parce qu'elle est belle! Alors pour le Droit, la vérité est la conformité du dit et du prescrit avec les faits, et inversement, la vérité est CONFORME, mais avec ce qui était avant, le dit et le prescrit, en fin de compte, comme pour la création du monde, ce qui ne manque pas d'ajouter une facette à la beauté de la vérité. Alors que sa recherche ne se cantonne plus dans le roman policier, même si les bases de la connaissance se trouvent, comme dans un polar. Un polar dénoue quelques liens incrustés de notre civilisation. Le syllogisme induit la fonction de la connaissance. Le but du savoir semble avoir été oublié lorsque qui n'a pas la vérité, ne l'a d'ailleurs jamais cherchée, ne supporte pas la contradiction;

Ce qui nous gouverne est alors le pré-jugé!

D'un bel et bon préjugé défavorable, se voyaient abreuvés les Alégaste. La vague montante de la bande à Tony Truand prenait le sens de la houle. "Comment discriminer le spectateur du spectacle" (éditions Maisonneuve), aurait perçu Siddheswarananda. N'ayant point réussi à résorber les remous qui tanguaient et s'élargissaient à l'intérieur du Trust Almaga, Tony, tel le Cid, se décide à interrompre comme la source irradiante du capharnaüm. Sus aux sus-dits Alégaste!

Les Alégaste, toujours plus, étaient contraints, acculés sans répit, à transformer chaque élément de leur vie comprimée, en positivité. Fonçant de leur tête quadriphasée dans le négatif. Sans atermoiement possible. Sans se payer de mots. Pas d'autre issue. Nul n'aurait pu imaginer que la pensée réduite à son essentialité, condamnée à l'éccéité, à la quiddité, puisse porter autant de conséquence. S'étant, d'abord, propulsés tête baissée, vers le Droit, dont l'espace paraît si primordial qu'il se cantonne toujours bien en deçà de ses limites, les Alégaste, bien malgré eux, en firent le tour. A ne balancer que sa ratio: et si deux poids deux mesures - il ne persiste à "juger" que dans cette unique parité. En lieu de se permettre d'intervenir sur des valeurs, dont le pivot même, ne peut, à toute évidence, relever que du Droit. Pour les Alégaste, ayant pris l'exacte mesure de l'espace juridique, la vitale réponse balbutiait ce droit qui permet, scripturairement, ce que la morale réprouve. D'où l'effondrement de la conscience (qui est AUSSI conscience de sa vie) que cela implique. Premier point d'appui, le retournement qu'opère le salaud: celui qui commet pire que tout a totale bonne conscience, tandis que qui subit se sent culpabilisé. Deuxième point de levier, si le Droit s'évapore ainsi des consciences pour n'être plus que le maigre commutateur, j'ai droit, j'ai pas droit; au lieu de se faire lumière du sens exigeant des rapports sociaux; qu'il soit réduit à un mécanisme formel, voire une formalité, c'est qu'il semble bien absoudre à bon compte, mais aussi que la conscience ne lui appartient plus; ou encore que cette utilisation du Droit, toujours plus superficielle, dévie toute considération qui pourrait être portée sur le fait; et le fait échappe aussi au Droit, sinon que le fait ainsi dénucléé revient sur le droit qui doit répondre Ne varietur!. Les Alégaste ne pouvaient donc que s'enfoncer dans le pourquoi nos pourchassants peuvent ils s'adosser sur le Droit pour faire, en toute tranquillité de conscience, le forfait, celui là même qui s'attaque directement au fait? Ce fait sur lequel les science, toute la Science, bâtissent leurs domaines. Attaquant, par là même, les fondements systémiques ou holistes des sciences. Ayant, avec force, embrassé leurs champs, les Alégaste virent que la vitale réponse ne pouvait non plus s'y trouver. Poursuivant, toujours aussi dératés d'instinct vital, vers ce qui, apparemment, permet de joindre tous à tout, les médias, les Alégaste se trouvèrent emportés dans le tourbillon de l'aliénation; la douleur pour s'en extraire fut terrible. De celle qui tarade le sort fait à la vérité. Puisque si SEULE la vérité blesse, les mensonges guérissent donc. Il ne devrait plus alors y avoir de problèmes dans nos sociétés. Et pourtant, la vérité paraît totalement abouchée à la réalité. Ce qui est faux est factice. Ne peut donc être réel. Le mensonge guérit mais dans l'irréalité la plus complète. CQFD. Par suite, de la vérité au réel, toujours en jeu, la faculté prodigieuse de "juger" (bulldozer qui ressent, à la fois, jusqu'au micromilligramme) sacrément mise à sac, en extrême danger par le pré-jugé. Le préjugement qui annule bien la valeur du jugement. Discernement + entendement: le raisonnement même se voit, violemment, ébranlé.

Le vaste mouvement d'encerclement des Alégaste, qui n'encercle pas des hommes, mais les systèmes mêmes qui les font fonctionner, prouvait, a contrario, comment et pourquoi tout se tient. Ils allaient plus vite que la vitesse d'une seule pensée ne le peut, que l'art de décrire ne pourrait le rendre, et, pourtant tout cela se ressentait dans chaque nouvelle étape, sans qu'il ne soit aucun besoin de le souligner. Ce mouvement vital se limitant à l'essentiel de l'essence, ignorant le contingent, se dégraissant au strict nécessaire, trouvait, sans coup férir, la flèche de sens plein, incluse dans chaque entité, qui est aussi couvée par le cerveau. Depuis la pensée clairement recommencée, et chaque jour recommencée, qui se poursuit de se reconnaître, s'approfondit de savoir le recommencement du lendemain - il en est ainsi! Sans interruption possible, les Alégaste, contraints de recommencer à tout dé-jouer, toutes catégories figées, stéréotypes et préjugés, renouaient avec toutes genèses. Mais, s'ils n'aimaient



pas le mot jouer qu'ils passaient leur temps à déjouer, eux, ils savaient pourquoi. Pas comme qui veut lire la vérité dans le brouhaha du dé-lire. Tout est guidé pour que nous ne fassions que jouer, pour se moquer de la misère, aussi dans la foule astronomique des adeptes du jeu, il ne se trouve que pièges à dé-jouer; puisqu'il paraît si amusant de dé-faire tout ce qu'il est si difficile, trésors de patience, à monter. Dans ce monde COMPLETEMENT à l'envers, force reste à ce qui est le plus destructeur (le jeu par exemple!) et le spectacle continue, distraitemment, de se réclamer, effrontément, de la raison et de l'intelligence. Alors qu'il les bafoue sans arrêt. Noyés en cette fragilité délétère, LES Alégaste, poussés implacablement, entraînés irrésistiblement, dans la toujours seule direction qui transperce ces mensonges, au goût de cendre dans nos bouches, foncent encore mieux, sans plus réfléchir et perdre tout temps dans le miroir de l'illusion (si Maya enveloppe la vie); les Alégaste révèlent enfin toutes choses à elles mêmes. A voir derrière tout ce qui existe comme l'horloger mécanique, la matière dépliée ou la pensée holiste, ils contraignent les choses à être elles même. A se restreindre, hors tout divertissement, à leur essence. A LEUR PURETE ET DONC A LA flèche indomptable de leur vraie fonction, Leur fuite forcée révèle tout le sens de la société à elle même.

Il n'en est pas question! C'est-à-dire la question n'y est pas. N'y peut être. Comment voulez vous avoir la réponse? Il n'en est pas question, en effet. Alors si le mot "problème" fleurit sur tout (vague stratégie de la vieillesse politique) c'est qu'il n'est pas question des solutions. Les réponses dehors!

Il n'en est pas question! rugissait justement Tony Truand, enlevant sa bande, vers la planque des Alégaste. Les rues étaient mangées de peur. Ce n'est pas tant la lumière qui tremblait, que le regard porté dessus. L'obscurité semblait transmissible, se communiquer à tous les corps qui passaient par là, s'y insinuer gantée de glace. Pourtant la putride sueur paraissait dégoûliner de partout. Les passants clignottaient au balancement de l'attente étranglée. La nuit collait partout, interdisant toute image. Comme une natation infinie dans la profondeur. A première vue, que le mouillage glauque qui se resserre après le plongeon. Baignés de cette atmosphère, les humains s'enfonçaient plus avant dans les rues du sommeil. Celui qui ne se retourne jamais. Des ombres, d'immenses ombres, découpaient déjà leurs menaces, sur le plat store des free-stores. La bande DE Tony déboule toujours par la bande. Resserant l'étau près des étals clos.

Traversant son regard, Eurielle transmettait déjà l'alerte; décomposés en principaux et secondaires, tous les membres du gang, dessinaient leurs mouvements futurs. Calfeutrés, les Alégaste, dans leur prescience, pressentaient, qu'aveuglé de pré-jugés, Tony ne saurait juger, jauger, bien apprécier la situation. Qu'il prétendrait à des tactiques, sans connaître le sens même d'une stratégie. Aussi se concentrèrent ils tous sur le débordement interne de la maison, jusqu'à entendre un doux ronronnement, qui semblait jaillir de tous les sous sols, à la fois. La maison prenait ses assises! Sa bande toute déployée, Tony touchait déjà la porte. Elle ne sembla offrir aucune résistance. Grinçant seulement des gonds. Tony s'y coule, la couleuvre de ses hommes suit précautionneusement. Premiers regards. Du ras du plancher, tel la marée, jusqu'à l'angle droit formé par la rencontre produite du mur et du plafond, tout se peint en ciel qui mute plafond animé par la rotation du bleu autour des nuages. Ahuris, les gangsters vacillent de quelques pas en avant. Lou se dresse au milieu de la pièce. Tous se tendent vers lui, lorsque, brutalement, Lou se met à reculer, juste au moment où l'on s'est entièrement convaincu que l'on va le saisir. Perplexes les seconds regards. Tout est bien clos, enclos, les murs, à l'intérieur, esquisse le volume égoïste des pièces, et, à l'extérieur, ombrent la densité plus ou moins expansionniste, avide ou cupide, qu'étale ainsi la maison, dans cette tentative de grignotter à la fois les quatre horizons.

Tony se heurtait au manque d'obstacles, la bâtisse s'évanouissant à mesure que mieux il la discernait, s'évaporant dès qu'il pensait l'englober, et Lou paraissait, tournoyé du même mouvement, disparaissant à peine tâché de l'oeil.

Dans la même image, toutes les habitations de la ville venaient se superposer, prévenant toute localisation, identification de l'individuelle, l'unicité essentielle de l'une d'entre elles. Elles se mêlaient toutes,

porte-fenêtre sur velux, gouttière sur terrasse, perron sur trottoir, volet sur cheminée, porte sur mur, toit massant l'immeuble, toutes façades dépliées pour en masquer-mouvantes anamorphoses-une seule. La bâtisse, où se protégeaient les Alégaste, sortait par cette issue dérobée. Les maisons lui préexistant semblaient, soit perçues comme les étapes intermédiaires d'une construction, parfois talquées d'amateurisme, avant propos sur conclusion, miniature zoomée en gigantisme; soit se grimpant elles mêmes, les premiers escaliers de difficulté en de permanents dépassements, par toutes les constructions, poursuivis, après le cocon bâti autour des Alégaste. Lou était vu partout à la fois, sur les murs, dans les portes, sur les toits, dans tous les étages des immeubles, sortant d'une cheminée ou marchant sur une gouttière.

Tony croyait aux deux accélérations, mixant les images. Tout laisser en l'état, même les complications. La maison fuyait, mais <sup>pas</sup> comme une canalisation percée, mais comme un halo coloré qui s'estompe de plus en plus, et devient le point d'épingle qui clignotte sa disparition. Les pieds de Tony foulaient l'herbe, crissaient aussitôt sure le plancher. Le bercail était ici, n'était plus là. Les hommes se trouvaient sur la pelouse, ou sur des marches d'escaliers en même temps. La fuite obligée des Alégaste avait inclus la maison; elle fuyait avec eux, autour d'eux. Leur évasion ne pouvant s'arrêter sur rien, propulsée toujours par l'horreur, ne s'était pas perdue en citation. Traversait toutes les métamorphoses, moulée par la même force obstinée, qui persistait à s'agrandir tout uniment. Commencée par la vue irradiée de la chose étrange, elle semblait se propager toujours d'elle.

Le brouillard épais se déposait, comme une solution chimique se décante, au fond de son récipient, comme les bulles de gaz agitées dans la bouteille, et laissait émerger le foyer. La bande à Tony se trouvait bien devant elle. Tactique: l'attaque brutale! Le sprint traverse la pièce, les pièces, les murs, comme le passe muraille, puis tombe, se relève ayant égaré tout sens de l'orientation. Comment voulez vous que ces gangsters reconnaissent ce qu'ils ne connaissent pas? L'habitation ne serait qu'un préjugé, ou bien tous leurs préjugés les empêchent de la voir tel qu'elle est en réalité. L'espace géographique, où ils semblent se tenir, ressemble toujours plus à une illusion. Leurs yeux deviennent les labyrinthes de tous les mensonges, où ils se pavanaient si bien, hier. Lorsqu'ils recevaient les idées reçues. Ces idées toutes faites, d'accord, mais par qui ont elles été faites ou bien alors sont elles (comme le marché) atteintes de génération spontanée, sortant toutes armées du sein de la légende, magiquement propulsées en notre univers. Personne n'a donc fait nos idées toutes faites. Elles se sont faites toutes seules. Les idées reçues n'ont été expédiées, envoyées par nul expéditeur. Là réside l'explication du miracle: tout le monde semble recevoir sans jamais rien donner. La société reçoit tout et personne ne lui donne rien: pas d'anonymat des dons pour combattre l'égoïsme du fric. Les idées reçues naissent sous l'égide de semblable miracle. C'est vraiment un siècle à miracle, qui s'améliore même de n'en jamais parler. Nous avons bien reçu vos idées reçues, s'entêtent pourtant les Alégaste, allez vous recevoir les nôtres?

Ou sera ce comme une pile de revues glacées, le flot de photo photon, l'acmée palpitant les reflets lumineux, se déroule, sans pause, feuilletant les visages; chaque geste des Alégaste sera alors perpétuellement interchangeable, s'extrayant des vôtres, leurs phrases onomatopées se gonflant la bulle: nous sommes des robots issus de cet androïde central, pensent ils, des abeilles allant bûtinier à partir ou pour cette reine. Et leurs mouvements répondent à un bel ensemble, appellent la poursuite d'un ballet. Qui veut les saisir, palpe le vide, parade l'anguille qui l'exténue aux faux mouvements. De là à croire que tout lui glissera désormais entre les doigts, un autre faux pas.

Tout prenait l'air faux, murs factices, arrachant le sens du toucher. Lâchant une empreinte poisseuse, puis rugueuse, ou molletonnée, le tact se muait en porte tournante. Aussitôt les escaliers s'élançaient vers le ciel; les prenait-on que l'on se retrouvait, barbotant dans une cave nappée d'eau. La course paraissait, elle, utile, que le bruit du cross, pris en charge par une sorte d'amplificateur, tonnait en salves juste à l'oreille. Les échos s'attardaient, pris, en chemin, par un nouveau feu de sons nourris. Assourdis, ils pouvaient s'entre-hurler, ils n'entendaient plus rien. La pâte de l'oeil touchait elle l'entière pièce, qu'elle se mettait à tourner, à toute

vitesse, shaker des corps. Déboussolés, vomitifs, malaise, fond malade de l'ivresse. Les yeux brûlants leur poivre. La bande à Tony Truand, à force de cracher sur le Sens, en avait perdu l'usage des sens. Mise k.o. par une maison sans idées toutes faites, sans idées reçues, sans préjugés, défendant ses chevaliers de l'improbable dont elles se voulait le foyer. Celui qui fait voir savoir. Autant que celui qui réchauffe. Sans oublier celui qui diffracte les rayons mal venus, surtout ceux de la société de consommation d'ailleurs.

Expulsés, comme le cube de tôle que devient toute voiture, crachés comme des noyaux, les gangsters se retrouvaient tous sur le carreau. "L'intelligence est caractérisée par une incompréhension naturelle de la vie". (L'évolution créatrice - Bergson) Est ce pour cela que l'on se tient à carreau? Comme le couteau rentre en lui, le bercail semblait disparaître dans le sac de ciment qui l'avait vu naître. L'ombre se réembobine interminablement. Les murs de la ville n'étaient plus, alors, ramifiés que par des textes, des kilomètres d'impressions; les rues n'y voyaient rien, mais, dès les seuils franchis, tout le monde pouvait dévorer ces affiches inconnues, que nul n'avait posées, et qui se collaient sans arrêt sur toute surface disponible, disant comme l'envers du décor.

Plus la conscience est vaste, ayant franchie les étapes de l'aliénation, de la vérité, du réel, du jugement, de l'exténuement de tous les raisonnements, plus, en retour, elle donne une puissante conscience de la vie. Pour avoir une toujours plus grande conscience de la vie il faut utiliser son intelligence, sinon quoi? persévéraient à demander les Alégaste. Pour vivre pleinement il faut augmenter sa conscience. CQFD. Les démunis Alégaste, face à tous les ligués gangsters, semblaient lutter à armes égales. Les idées larges inventent les meilleures stratégies! Nul n'est censé ignorer la loi, nous poursuit-on. Censé, hein, la censure de chaque individu est interdite. Mais la loi est alors censée n'ignorer qui que ce soit. Ce que chaque société demande aux individus, elle se devrait de le demander à elle même. Ne plus ignorer les idées larges, aux CONCEPTS DES ARMES toujours, et si vous en connaissiez ne pourriez vous au moins les souffler aux Alégaste? Si l'opinion n'est plus que paradoxes, c'est parce qu'elle est toujours à côté d'elle même: para-doxa. La doxologie ne sert de rien.

Se poser au dessus, se superposer, est fait de superstition qui "se place au dessus" (son étymologie) de tout. D'où elle décharge, de son air protecteur, d'en savoir toujours plus long, ses qualificatifs, soit ses quels, sur toute chose et homme. Sale race, dit la superstition. Race peut être, mais sale sûrement pas. Les qualificatifs n'appartiennent qu'à ceux qui les emploient. Surtout lorsque la superstition se nomme racisme.

Rare qui se réveille un jour tout blindé de racisme. Mais, plus nombreux semblent ceux qui le deviennent, à se l'entendre dire et redire, pour faire comme les autres. L'expérience directe leur est d'ailleurs si rare que le procédé d'évitement tient lieu de constatation sans faille, de preuve éprouvée. Là où l'on ne va pas vérifier il ne peut y avoir vérité! L'idée reçue a fait pourtant son nid. Bien mieux de recevoir des idées reçues que des humains, non? Reçues, donc déjà produites, faites, à entériner tous les jours une situation antérieure. Accepter de n'être que récepteur, c'est déjà fait. Une idée reçue ce n'est que du passé dans la tête. Du passé à hure de télévision; qui se voit contraint d'effacer cette origine, en anesthésiant toute logique. Alors, devient possible l'altération des messages des sens pour empêcher l'identité, qui vit sa singularité, son exception, l'irréductibilité de ses rites et valeurs;

Le regard d'abord crée l'autre. Si je vois un africain, ce n'est pas parce que je le vois qu'il devient, tel que je le vois. Il est tel qu'il est. La falsification commence lorsque je prétends qu'il est sûrement comme je le vois. Cette anthropologie irrationnelle peut dominer parce qu'est refusé, tout net, l'anthropologie des autres civilisations sur la nôtre. Pourtant le regard de Sitting<sup>800</sup> est toujours aussi passionnant. Le Tao exaltant. Et l'anthropologie africaine sidérante. Notre regard exige l'unilatéralité. Or l'homme unidimensionnel n'est même pas un homme, mais obéit bien au principe du robot.

Les mots se rajoutent. "Pour les noms d'espèces comme pour les noms propres, la manière dont la référence d'un terme est fixée n'a rien à voir avec sa signification". (Kripke) Les préférences qualitatives n'ont pas d'ordre

INHERENT. C'est à dire, nous pouvons rajouter un qualificatif, sale, à une race, ce n'est pas pour cela que ce qualificatif se trouvera automatique, et comme par nécessité, intimement lié à cette race. La référence n'est plus que préférence! L'introduction, tout aussi irrationnelle, de la "différence" n'est que l'attribution d'un rang et d'une valeur à la signification. La signification elle même ne connaît pas la hiérarchie. Que cela "signifie" veut dire que ceci renvoie à cela, le fait comprendre, l'affiche ou le représente, qu'il est l'équivalent d'autre chose ou relève de la même notion, qu'il faut le comprendre et l'interpréter sous cette AUTRE forme. Dire noir ne dégage donc aucune signification de supériorité ou d'infériorité, c'est une mise en rapport à une autre couleur. Si tout le monde était blanc ça n'aurait aucun SENS de prétendre être blanc. La race ne possède donc aucun sens, et la préférence du qualificatif "sale" ne peut tenir lieu de référence. Cette falsification ne se peut, au moins, avoir la moindre VALIDITE, puisque persistera le qualificatif. Il suffit donc de prononcer une phrase pour qu'elle devienne VRAIE; ce déni à la logique place, selon la classification de Rivenc (Introduction à la logique), le raciste sous le vocable "causaliste animiste". Puisque, pour lui, le mot est une chose matérielle qui l'agresse. Le hiatus de la chose pointe bien la notion d'espace qui est lié au mot "agression": ad gredior, aller vers, à la rencontre. C'est bien ce qui est, compulsivement, refusé.

Il s'agit, alors, de prendre la place du dire de l'autre, dans ses actes et dans son corps, pour croire TOUCHER à son essence. Tu es comme je vois et je dis, c'est tout! L'argument d'essence ne peut se développer que par le oui tu as raison de m'insulter, mais moi je suis noir. Je ne peux donc modifier l'argument qui me réduit à moins que rien, qu'en supprimant l'objet déprécié, c'est à dire moi. Un bon indien est un indien mort. Alors là tu as vraiment raison mais tout SEUL. Tel le soulignait Shakespeare, dans Roméo et Juliette, "C'est ton nom seul qui est mon ennemi". Les enfants ne peuvent s'aimer à cause, uniquement, des parents. Toute pensée exclusive n'aboutit qu'à l'exclusion, comme le mot l'indique. Et si l'exclusion d'un arabe est grave, plus grave encore l'exclusion du jugement, du raisonnement et de la vérité. Le raciste perd infiniment plus qu'il ne croit. Clac, un coup aux petites mauvaises odeurs veut dire un mauvais coup à son autosuggestion.

La vanité de l'hypothèse biologique des races est démontrée. LE racisme ne repose sur aucun argument scientifique. Ne veulent le valider aucun savant, si ce n'est O. Wilson mais sa sociobiologie n'a pas de statut scientifique. Et pourtant persiste-t-il? Il s'agit de se dévêtir de tout argument scientifique afin de saisir pourquoi. La ratio juridique aurait, elle, si elle le désirait, son mot à dire, car le pré-jugé semble très exactement ce qui l'annule, l'efface, fait comme si le Droit n'avait même jamais existé. Puisque préjuger n'est pas le contraire de juger mais la dédaigneuse affirmation que ça ne sert à rien de juger. Que la fonction donc du Droit est nulle et non avenue. Il me semble difficile de comprendre, voyant ainsi piétiner leur champ, que nul ne réagisse devant le pré-jugé, l'annulation la plus révolutionnaire de l'essence de leur existence même. Le pré-jugé paraissant tout armé comme leur pire ennemi, je propose donc que soit définitivement remplacé préjugé par PREJUGEMENT, afin qu'il ne soit plus possible de se calfeutrer, tranquillement, dans le mot préjugé qui fait plus "opinion". C'est un acte non une opinion.

Le raciste a donc un préjugement. Avec lequel il condamne évidemment. Mais c'est qu'alors son préjugé ne veut pas être jugé. Il ne veut pas que l'on s'applique en aucune façon, savoir-faire, technique, science de pensée, logique, à suivre méticuleusement ce de quoi il est issu: la pensée juste. S'il interprète, c'est pour ne rien prêter, tout prendre, ton adhésion comme adhérence, ton jugement comme valeur, ton sentiment comme consolidation de cette désolidarisation de ce qui bâtit la raison. La raison comme long et lent travail balayée d'un coup de préjugé. "Une idée juste dans laquelle on s'installe, à l'abri des contradictions, comme à l'abri du vent et de la pluie, pour regarder les autres hommes piétiner dans la crotte, ce n'est plus une idée juste, c'est un préjugé, rien d'avantage." (Georges Bernanos - Réflexions sur le cas de conscience français) S'il est ainsi d'une idée juste que peut il en être d'une idée fausse? "L'Autre", pas de partage émotif non plus. Le raciste se dévoue, corps et âme, pour soigner la fille de sa voisine, alors qu'il tue allègrement les

enfants de l'autre race pour purifier le monde. Comment s'explique-t-il? Expliquer n'est pour lui qu'impliquer. Afin d'effacer toutes les sources du préjugement; comme l'idée reçue qui ne doit pas se faire savoir toute issue du passé. C'est qu'il se veut scientifique, posé, réfléchi. Devant les phénomènes prédictibles de la race, l'échec de l'observation en fait étrangement loi. C'est parce que ça échoue que c'est vrai. C'est parce qu'il est juif qu'il parle. Mais s'il se tait, c'est parce qu'il a quelque chose à cacher, sournois furtif comme tous les... ce genre d'explication ne peut être qu'implication. Pile je gagne, face tu perds. Parler ou se taire ne sert à rien, c'est courru d'avance. Ces manipulations subreptices ne peuvent être raisonnées. La raison même devient étrangère.

Ce qu'il y a d'étrange avec le concept étranger est bien qu'il soit étranger à la réalité, à l'observation, au raisonnement, au jugement le plus valable. D'où est il donc parachuté? De quelle aliénation? De quelle autosuggestion? L'ampleur du désastre se révèle bien lorsque l'explication est devenue la réalité. J'ai dit qu'ils étaient inférieurs DONC ils le sont. C'est cela AVOIR Raison. Avoir DONC raison. Avoir implique la raison. Et raison explique avoir. L'explication serait que les autres races ne seraient, peut être pas très inférieures, mais au moins MERITENT. elles le racisme qu'on leur applique. Expliquer devient appliquer: la même souche sémantique induit les mêmes réflexes captieux.

Le racisme n'est que le refus non poli de partager son humanité. Comme la télé en est le refus poli. Les deux renient l'expérience de la contradiction comme contradiction de l'expérience.

"L'opinion générale et dominante sur quelque sujet que ce soit, n'est que rarement, ou jamais, la vérité toute entière, c'est seulement grâce au choc avec des opinions contraires, que ce qui reste de la vérité peut avoir quelque chance de s'offrir." (John Stuart Mill - De la liberté) et de rajouter "Ce n'est pas la difficulté qui a conduit au remplacement (d'une hypothèse, d'une théorie) mais le remplacement qui nous a aidé à trouver la difficulté." Cette nouveauté scientifique semblant par trop méconnue, gageons que les arguments qui militent en faveur d'une certaine vision du monde, dépendent de certaines hypothèses qui sont admises, dans certaines cultures, et rejetées dans d'autres, et qui fait de l'ignorance<sup>de</sup> de leurs défenseurs, soient<sup>quelles</sup> conçues comme ayant une portée universelle.

Après le racisme de base, nous sommes en effet dans cette différence du racisme qui joue au racisme de la différence. Et il est autrement dangereux puisqu'il se prétend non raciste. C'est ce même humanisme qui permet l'horreur des soi disant "Grandes Découvertes": à part lui, il n'y a personne à poil! Se prétendant anthropologiquement supérieur (il refuse l'anthropologie des autres) il se donne tous les droits (il nie les lois autochtones) puisqu'il a la vision universelle (ce mensonge qui a défiguré la vérité) ainsi bien adossé, absous, il tue les indiens PUI SQU'ILS VIVENT DANS L'ALTERITE (qu'il a lui même décrété). Il s'imposa donc par la force, et non par un raisonnement capable de prouver sa véracité intrinsèque. Détruit les valeurs spirituelles qui donnaient un sens à la vie d'homme, met à sac la maîtrise correspondante des contextes matériels, et, surtout, l'exact savoir des interactions écologiques. Et puis, 500 ans après, retente le même coup: la "différence" reste encore l'altérité irrationnelle et irréductible (mais pourquoi ne veulent-ils pas se fondre dans la si meutrière vision universelle de la réconciliation des "différences"? Parce qu'ils ne sont toujours pas aliénés; mais assassinés, oui) Cette "compréhension" altruiste (comme il y a 5 siècles) n'a donc d'égal que le mépris profond qu'elle dissimule. Nous respectons votre différence. Bon, vous êtes sous-développés, c'est tout ce qui vous reste, n'allez surtout pas vous en défaire, votre folklore et votre misère sont d'excellents porteurs de votre différence. Ne les lâchez pas: sinon comment faire pour vous reconnaître.? Cette forme virale de racisme se gausse qu'il n'y ait pas de bon usage de la faiblesse, et pourtant, chute vertigineusement dans l'absence de tout raisonnement, lorsqu'elle se corrompt à affirmer que c'est un état de chose "allant de soi". L'inertie, la gravitation, le mouvement cinétique, la masse l'énergie... etc, rien de cela n'existe si ça va de soi, le préjugement se

suppose bien autonome, préconçu qu'il est, la conception lui échappe, il surgit donc par scissiparité. Mais dévoile alors son impossible progrès. Comme les idées reçues il ne peut provenir que du passé, et sa "reproduction" prévient toute amélioration. Le racisme des internationaux n'est qu'une vieillerie.

Si Noretta Körtge prétend qu'il soit plus important de traiter les apparences que la réalité, encore eût-il fallu le mettre en action. Depuis Saint Augustin "le monde est tel qu'il nous apparait comme fait de choses qui ne nous apparaissent point." Tel le mystère de la science qui a englobé la science du mystère. Il ne faut guère pourtant oublier que, pour y parvenir, cette science a imposé sa procédure dont le but principal est de se débarrasser de tout élément humain, et que, d'exporter cette procédure hors de la matière, revient à se condamner à produire des actes inhumains. C'est ce qui, pourtant, a été fait:

La fin du sujet "de Foucault, dans Les mots et les choses, induit qu'il ne soit plus qu'objet d'étude. La pensée exclusive exclut! Quant aux continents sous développés (ça fait tout de même plus immense que pays) ils étaient "oubliés" D'AVANCE. Que l'on puisse croire résoudre les problèmes de loin, sans vraiment rien connaître des contextes, sans VERIFIER toutes les conséquences de décisions aussi dramatiques, en devient la parfaite illustration, non seulement prétentieuse mais irrationnelle. Et si "L'Afrique est mal partie" sûr qu'elle est mal arrivée: avec <sup>646</sup> MILLIONS D'HUMAINS, 1°/° des richesses mondiale (René Dumont). Soit rapport de 12,5 à 1!

Perdre des yeux, et L'ENSEMBLE du monde, et l'ensemble de soi même, aboutit bien à ce que nous laissons mourir des milliers d'hommes, déplacements des montagnes de douleurs, par boutons interposés. Au niveau symbolique, tout le monde appuie sur le bouton de la guerre nucléaire, vous savez celle qui détruit l'humanité. Tous les jours nous mettons en ce grand danger les 3/4 de l'humanité. L'explosion dresse hautainement son champignon sur les rapports HUMAINS. CALCINÉS. Une clé peut encore tourner, dans une conscience divisée, qui approuve les fins (si elle savait) et "tolère" les moyens. Il n'y a pas si longtemps les portes de l'enfer s'ouvraient ainsi: "L'Etat n'est pas un but, mais un MOYEN. Il est bien la condition préalable mise à la formation d'une civilisation humaine de valeur supérieure, mais il n'en est pas la cause directe. Celle-ci réside "exclusivement" dans l'existence d'une race apte à la civilisation." Quelle est cette "Grande Découverte" (nous en avons vu d'autre)? Ce n'est que Hitler! Il ne faut tolérer ni moyens ni fins! Car aujourd'hui le racisme est le pêne. Avoir raison la clé.

En logique, ce genre de construction qui s'effondre si l'on enlève un seul des éléments, le principe du tiers exclu est primordial. Principe selon lequel, d'une proposition et de sa négation, l'une au moins est vraie. C'est d'ailleurs pour cela que le travail sur le négatif est VRAI; Le Tiers exclu fut le Tiers monde. Exclu des falsifications, et autres manipulations, il ne peut en sortir que pas trop sali. Le Tiers exclu c'est les 3/4 de l'humanité, et le 1/4 restant s'enfle à être les 2/3 à lui tout seul; son appétit vorace fait preuve de sa race vorace, il se bouffe trois races. D'où idéologie-isme il y a! Il se gonfle même aux 3/4 de l'humanité selon les principe du Tiers exclu. Le Tiers monde ça fait tout petit, dans un coin on peut le caser, ça prend pas beaucoup de place, ça fait pas un gros chiffre, ça ne représente pas un gros appétit. Et ça fait se ressentir, a contrario, immense, gigantesque, on peut prendre ses aises sur les 3/4 des richesses. La falsification c'est que ce Tiers est égal au 3/4 de l'humanité. CE genre d'opération ne hérise même pas le poil de l'arithmétique, 1/3=3/4 serait ce une bonne opération?

Le Tiers Monde n'existe pas, en temps que concept. Tous les alibis tiers mondistes ne peuvent donc que disparaître avec lui. Le Tiers Monde redevient définitivement les Trois Quart de l'Humanité, le vocabulaire est plus long mais au moins vrai. Terminé aussi le tour de passe <sup>du 3/4</sup> qui transformait 1/4 en 3/4, au niveau symbolique, peut être, mais qui peut "mesurer" à quel point il compte. C'était vraiment prendre le dire de l'autre, mais, tout aussi bien, sa vraie place. Sciences et Droit semblent avoir admis ce tripatouillage, hautement fonctionnel, de chiffres. Pourquoi?

En gros, les 3/4 de l'humanité se partagent le 1/4 des richesses mondiales et le 1/4 de l'humanité les 3/4 des richesses mondiales. Et même si les chiffres, étaient à nuancer, ça n'enlève aucune valeur à la démonstration qui se veut la plus scrupuleuse possible. Tandis que l'irrespect total de

l'arithmétique, le déni de la logique, de la justice, que ne masque plus l'invention d'un faux concept comme Tiers Monde, a assez prouvé qu'il y doit avoir encore quelque chose de caché.

Le Tiers Monde disparaît du vocabulaire, le racisme se dévoile une idéologie-isme, mais quelque chose doit persister sous cette surface. Le racisme n'est pas un raisonnement mais un préjugement. Qui détruit la fonction du jugement. Mais dans quel but? Le pré-jugé sert à s'ad-juger, le préfixe ad comme indication de direction. Le préjugé figure le fusible de sécurité, pour permettre sans doute à s'ad-juger de se carapatter. C'est très exactement ce que nous voyons chaque jour sur la planète: et qui s'ad-juge? Le racisme ne sert qu'à masquer tout cela. Pauvres racistes! S;O.S. Racisme sonne soudain que le racisme est en danger, et que Harlem Désir n'est plus le désir d'Harlem. Avoir renié sa conscience (qui est AUSSI conscience de la vie) a permis de plaquer l'injustice sur de faux concepts inexistants: la Communication, le Tiers Monde. Par exemple. La Différence, la Dette. Autrement.

Tout ce qui est humain lui est étranger. Puisqu'il est si inhumain avec les étrangers. L'étranger n'est pas rejeté tant individuellement que comme un concept introuvable, un sigle, un assemblage de mots qui, ressassés, ne se déroulent plus que comme corde à stranguler. Le pire raciste n'excluait pas telle personne, mais l'obsession de sa pensée qui, si du jour au lendemain, sur son territoire, disparaissait tout étranger, serait, soudain, face au seul et unique fait qu'elle ne peut pas accepter le face à face avec elle même. L'obsession de sa pensée laissera place à l'unique pensée de son obsession. Rejeter l'autre pour ne pas devoir supporter de se rejeter soi même.

Le racisme, il est bien évident que personne n'a voulu cela. Mais l'ayant subi, les Alégaste savaient bien de quoi ils parlaient, puisqu'il fonctionne comme cela. Aussi, aujourd'hui, pour sortir de ce piège, outre le changement de vocabulaire, s'agit-il de ne plus croire à la positivité de la Dette des Trois Quart de l'Huanité, nous pourrions tout aussi bien être en dette, mais plus cadette, et, afin d'annuler l'illusion de la Différence, enfin accepter l'anthropologie des autres civilisation-ce possible bain de jouvence de la nôtre. Tant me plaît cette définition de la démocratie: forme de société qui peut être changée par les mots.

Seuls les mots pourront dénouer cet absurde nœud gordien. En effet, les races n'existent pas, le racisme seul existe. Le racisme se fonde donc sur une inexistence complète (les races) et c'est pourquoi le racisme n'est qu'une illusion. Une hallucination. Une tragique chimère qui nous prive, tout de même, du monde entier. A cause de quelque chose qui n'existe pas nous ratons entièrement l'ampleur émerveillante de la réalité. A telle enseigne que le décryptage mondial du Génome n'a été ni vu ni entendu dans sa prodigieuse nouveauté. Il a apporté, entre autres, deux certitudes qui auraient dû mettre la Terre en fête pendant longtemps, longtemps. Les illusions empêchent l'accès au réel, vous voyez bien!

A quelle réalité n'avons-nous pas participé en nous permettant de stagner dans des délires? Le Génome permet d'affirmer que les races n'existent pas (que tout le « racisme » est donc une maladie mentale) et que nous faisons partie d'une seule et unique espèce (l'Humanité). Mais aussi que les illusions d'optique, générées par les procédés d'analyses occidentaux, volent en éclat puisque ce n'est pas chacune(e) ses ancêtres séparés et étanches, avec l'impossibilité d'un nombre astronomique au début de l'Humanité, mais bien l'inversion réaliste en très peu d'ancêtres au début de l'Humanité. Nous sommes tous issus de cette souche première, oui, oui, nous sommes tous parents (même les illusionnés racistes!).

Cette fantastique nouvelle aurait du provoquer une joyeuse et émerveillée farandole tout autour de la Terre. Cette nouvelle de bonté aurait du fonder l'Humanité où nous sommes tous frères et sœurs (sans connotation religieuse) biologiques. Une fête exponentielle aurait du démarrer pour ne plus s'arrêter car le Tout (l'Humanité) ne peut qu'être supérieur à chaque partie (les pays « séparés »). Nous avons là l'accès à la Raison: l'Humanité est plus vraie que chaque pays « séparé ». Or qu'avons-nous remarqué? Tout un(e) chacun(e) est resté à stagner dans la tristesse et la grisaille des illusions, dans la démoralisation globale - faute de s'arracher à sa nation raciste (donc hallucinée). Au lieu de la Fête de la Réalité, l'autopunition de l'inexistence. Quel manque de maturité, de raison, de jugement, de sagesse, de bon sens. au d'ainsi en prise de MOTTE.



38 ter Splendide Humanité!!! Pourtant, les lieux  
d'espoirs raisonnent de partout: l'usage tout  
à fait déraisonnable des cerveaux qui  
aboutit au mensonge lunatique nommé  
«racisme» dévoile que l'entier socle de la  
Raison s'est déplacé. La Raison <sup>encore</sup> n'appartient  
plus du tout à ceux qui s'en drapent. On  
contrecoûps - encore inaperçus - de perte de  
nombreuses légitimités (Faut-il rappeler que la  
«légitimité» est toujours, en dernier ressort, entée  
sur la Raison?) on vit de ces légitimités qui  
«courraient» les racines. Les ex-légitimités qui  
nageaient dans l'irréalité complète, les illusions  
et les fanatismes. Il y a tout de même une  
bonne nouvelle à l'horizon...

Les intellectuels (ce faux concept car il y a penseur ou non) baignent  
en certains préjugés, dont le pire est de croire que les questions pratiques  
soient faciles à résoudre. Soit elles sont bien pratiques, soit elles sont  
impraticables. Ils sont alors à court de pensée. Pour qu'une valeur augmente  
en vigueur il faut bien qu'une autre en perde de la vigueur. Un concept bien  
trop armé, semble être celui de nationalité. Il s'abreuve, en effet à l'essentia-  
lisme, c'est l'essence des choses d'être ceci ou cela, la nation est raison.  
Elle se trouve à sa place, et remplit la fonction qui lui est assignée: il semble  
que nous ne puissions saisir le transcendantal qui permet tout cela. Puisque  
la nation n'est pas accidentelle, contingente, mais une nécessité. Le danger de  
se parer ainsi d'irrationnel réside toujours dans l'impossible contradiction  
de l'expérience par l'expérience de la contradiction, le principe unique qui  
permet de tout expliquer est circulaire: je pense ainsi puisque je suis de  
telle nation pourrait induire le cercle vicieux la nation oblige donc à  
penser ainsi... L'Unique est bien trop seul pour persister, non? Ainsi bat de  
l'aile la rationalité qu'il y aurait dans la nationalité. Alors que la nation  
n'est qu'une notion-d'ailleurs chacun sa ration de nation. Il faut perdre cet  
aura de raison autour de la notion de nation: c'est un sentiment bien irration-  
nel, mais si bon quand même. Perdant un peu de son étoffe, chaque nation pourra  
commencer le manteau de l'Humanité, qui semble bien un concept rationnel et  
vrai.

Pour échapper à leur fuite, les Alégaste avaient besoin de l'espace  
de toute l'Humanité.

Surgissait, descendait, se hissait, sautait, s'élargissait, Daniet, la Logique incarnée, d'où dû partir Zinoviev, mais depuis il ne résonne plus très bien, une mouche bourdonnerait elle à son oreille, lui aurait chuchoté LautréAmont, mais non Ducasse-ce magnifique respect de l'imprimerie-pour qui la logique était RIGOUREUSE. Mais c'est d'un point de vue complètement extérieur que tout paraît décrit. Ça n'a pas de sens. Avec toutes leurs antennes, ils touchent la réalité à son point irréfragable, essayant d'y adapter les moindres microsolutions au moindre problème. Toujours bien connectés, ils restent à la taille des problèmes susvisés, l'accommodation visuelle est bonne, la mensuration de l'objet excellente, pas de tâtonnement pour fichier la bonne prise. La bonne réaction à la situation. Adaptation vue de l'intérieur donc. Equivalence effort-résultat parfaite.

Dans toutes situations d'action (travail, impact social, dialogue, prévisior ils semblent nager comme des poissons dans l'eau.

Mais combien de temps y passent ils vraiment? Toutes les conséquences futures, et, pour l'immédiat, sur le reste des communautés, de ces actes, sont elles considérées? Sur quel pan de la culture reposent ils? Quel but? Quel sens? Est ce bien utile, eu égard aux pollutions matérielles et mentales qu'elles pourraient entraîner? Rien n'y semble bien réfléchi, pesé, regardé, écouté, CONSTRUIT. Le temps, vraiment consacré, infime. Tout le reste n'est que pour la comédie sociale, la mise en qscène, le rôle, la composition, le jeu, le théâtre: l'écrasante majorité de leur activité n'est que pour faire semblant, pour les apparences. Le travail mental de même n'est que pour respecter toutes les apparences inexistantes (hiérarchie, autorité), refus d'intercommuniquer, rejet de tous rapports humains. (Fiche de lecture), Pas possible, je n'y arrive pas, s'inclinait Daniet. Leur débordement interne ressemble au plus bel encerclement prévisible. La critique entre dans une période critique.

Ainsi, d'un point de vue intérieur, comme de l'avoir vécu, soi même, l'analyse rejoint le point de vue dit extérieur.

L'essai mérite d'être romancé!

"Il produit sans s'approprier  
il agit sans rien attendre  
son oeuvre accomplie, il ne s'y attache pas  
et puisqu'il ne s'y attache pas,  
son oeuvre restera,

persiste le Tao. L'admiration n'étant plus portée sur ce qu'un humain est capable de penser. Avec tous les sauts ontologiques que cela comporte. L'absolu courage de plonger dans l'inconnu sans savoir s'il est possible de remonter. Et dans quel état physique ce le sera. Comment vivre ensuite, plus de retour en arrière possible. O vivement que je redevienne con, lové dans le berceau de l'insignifiance. L'insignifiance qui n'a rien d'autre à signifier que se faire dorloter. Tentation absolue. Sanglots gelés. Ainsi le fait que l'humain soit ENCORE capable de penser, ne paraît plus du tout admiré, comme vague d'un exploit qui dépasse, et de loin tous le dit médiatique, et indique l'infini danger vers lequel tant semble courir, ne plus admirer que les apparences se termine en "Admiroir", l'aspect extérieur se raccornit à la fonction sociale qui fait, déjà, à l'avance, entendre toute merveille. Les paillettes comme certitude qu'il va y avoir du plus beau spectacle. Ces paillettes nous transforment tous en empaillés. Cet aveuglement décidé et décisif de tout ce qui MERITE attention permet, à l'horreur de l'usine à vendre à la chaîne, de ne point se faire voir. Et, MALHEUREUSEMENT, la pensée n'est point spectacle. Elle semble ne peser déjà plus rien face à l'état machinal du monde ou au monde machinal de l'Etat. Adieu!

"La lucidité est la blessure la plus proche du soleil" (William Blake).

Qui en porte la blessure? Quel est son héroïsme le plus intact qui soit? Le plus intraitable? Qui se paie en souffrances quotidiennes, ne jamais lâcher prise, dérisions des décisions, l'utilisation de ce héros comme punching ball afin de détourner tous les abandons et lâchetés au jour le jour. Daniet sussurait, en voulez vous les Alégaste? Vous serez traités d'idéaliste (tout ce qui pense est idéaliste malgré la contradiction flagrante des faits) de naïf (même si vous avez pensé l'impensable avec stratégie multiadaptable) irresponsable (puisque dire c'est tout faire dans la même seconde) ou rêveur (lorsque les stars s'obstient à s'accrocher à ce faux ciel vous restez les pieds bien plantés sur

terre). Vous serez aussi programmés drogués, alcooliques, luxurieux, mais, étrangement, jamais corruptibles, aussi incorruptibles que le diamant qui brille sous son charbon. Car vous allez au charbon, vous vous tapez tout le sale boulot vous encaissez tous les poisons de cette société, apparemment inconsciente. Alors comment pourriez corrompre votre précieux esprit par toutes ces horreurs fournies par le capitalisme gangstérisé? Vous le pouvez, et cela disqualifie tout ce que vous dites. Parce que, avec tous mes amis européens, je vous aurais foutu en l'air toute la pourriture des dealers, s'il n'y avait autre chose derrière. Les bazookas, très peu pour nous. Tout cela sans arrêt, et tous les jours, vous ne savez qui vous avez attaqué. Parallèlement, ne pas oublier les dizaines d'heures pour décanter une seule phrase, d'autant plus nécessaire qu'il s'en trouve si peu, que vous en êtes les seuls conscients, de ces phrases aux mots lumineux, qui savent d'autant mieux apaiser les maux, qu'ils sont bien les seuls à avoir accepté de mettre doigt sur les plaies. Tout cela sans répit et sans illusion. Vous réussissez une silencieuse prouesse, on détruit encore mieux. Ne jamais s'énerver: prenez patience en usant toutes les cellules de vos corps. Et sachez qu'il n'y aura jamais de reconnaissance, plantait les doigts de glace de la logique, Daniet, ni au sens intellectuel, ni au sens affectif. Avec cette démoralisation permanente qui vrille le cerveau et ne dort jamais près du coeur. Abandonnés, vous ne pourrez jamais vous abandonner, vous reposer. Sur rien, ni personne. Vous serez les seuls à ne devoir compter que sur vous mêmes. Avec sur le dos ce fardeau de l'humanité, qui paraît s'en foutre, mais ne s'en fout pas, croyez moi. Le cirque existe encore, excite encore, et pour vous, comme pour les autres, pas de quartier. Un flou esthète divaguait, peut être, une société se juge au sort qu'elle réserve à ses minorités. Mais ne vous bercez de rien, les quelques penseurs du passé connurent toujours le même sort: la plus glaciale des solitudes (qu'ils n'ont pas choisi, croyez moi, pour penser faut tout de même déborder d'amour de la vie, sous toutes ses formes) et le plus torride mépris. Alors, maintenant que vous êtes à armes vraiment égales avec le Trust, que vous avez totalement débordé, mais avec tellement de vagues qu'il ne peut plus guère vous atteindre, poursuivrez vous? Vous pouvez vous caler de votre fuite éffénée.

De notre fuite peut être mais pas de l'étrange chose, transmit, tant bien que mal, Lou, cahottant sur l'articulation? Nous de... vons trou... ver la...  
SSchruoumpff.

Le flot des voitures embrayait de l'interrompre. Cette coulée interrompt toujours tout. La sarabande insoutenable des véhicules, comment comprendre son utilité? Bon, après un tant soit peu d'effort, l'utilité individuelle ou collective se trouve, tout de même, bien en dessous de tout seuil logique admissible. Alors, comment en admettre leur existence sans cesse multipliée? Improbable. Ce qui, par contrechoc, fait apparaître l'objet automobile comme le symbole absolu de tout égoïsme aveugle. Chacun l'utilise à sa façon, sans JAMAIS s'interroger sur l'insertion de cet acte dans le plus vaste collectif, sans donc jamais remettre en question ses propres attitudes. L'automobile devient bien son mobile. Henry Ford vantait l'automobile qui ouvrait soi disant le temps de vivre, et donc de penser. Pensons donc. Il y eut peu de véhicules et aujourd'hui combien? Qui le sait? Un phénomène réellement visible, partout étalé aux yeux de tous, n'a donc jamais interpellé personne. Personne ne regarde la vie de tous les jours. Personne ne cherche à entrevoir la globalité. Qui vit donc dans le réel? N'insistez pas, ils ont toujours raison.

C'est à dire que la progression des véhicules paraît non pas arithmétique mais bien géométrique. Combien d'années exactement cette propagation sera possible? Sans doute, peu. Voitures électriques ou pas. La saturation est, peut être, déjà atteinte. La Raison semble prévoir qu'il puisse y avoir un Stop! Alors? Rien n'est fait pour préparer ce choc: un changement radical du style de vie. Par le mode de pensée d'abord. Puis d'impopulaires avertissements: plus de circulation en ville, tri des véhicules sur les axes... etc Le politique semble désormais incapable de ne plus rien endiguer, aliéné qu'il se trouve dans la démagogie. L'automobile se dresse dorénavant comme le symbole décisif: adulte, ça ne veut pas dire responsable de soi et des AUTRES? Sinon, à quoi sert, ontologiquement, d'avoir des enfants? La vie de la planète se trouve définitivement entre les

de TOUS.

Si la Raison, dans une de ses pratiques, semble un déplacement constant pour un remplacement constant, et cela se nomme analyse, elle peut donc révéler l'automobile à elle même; l'inverse est aussi vrai. L'automobile est autoréférentielle, ressemblant en cela au préjugement. Auto-mobile d'elle même, elle se doit d'être considérée d'un point de vue tout extérieur, pour dévoiler son essence. Par laquelle, d'ailleurs, elle se déplace; mais que déplace-t-elle? Il s'agit bien de la pister, l'enquête se poursuivant elle même, qui donc mène l'enquête? Ce genre de question passe par une autre, qui s'occupe encore vraiment de la Cité? Ou encore s'il y avait enquête, ce ne serait pas à cause d'un crime? Et donc un possible mobile? Alors le mobile de ce crime? Si c'était l'auto. Mobile de son propre crime: son auto-mobile! Si grave qu'il faille le déplacer sans arrêt, pour qu'il ne soit jamais possible de l'arrêter. Puisque cette négation entropique de la vie que pourrait devenir l'autoréférence mortelle, que serait alors l'auto-mobile, son but étant son autodéploiement sans Raison, sa fonction son propre alibi, son carburant de rendre tout immobile? Cette négation, de plus, oublie, frénétiquement, sur quelle mensonge elle repose. Nulle positivité possible dans son éclatement incalculable. L'auto perdurerait à demeurer le mobile de ce crime qui se déploie en toute direction. Autoexplicative, autojustificative, autoécole, autocrate, elle prend toute la place, n'a de compte à rendre sur rien, renie toute Science pour qui revenir sur ses prémisses, dévoiler ses origines puis assurer les conséquences de tout nouveau phénomène, physique ou social, resterait comme un honneur inébranlable. Quel DEVAIT être le but des véhicules? Très exactement, et tous les autres préjugements semblent exister pour cacher la même réponse, pour augmenter les rapports humains, pour rapprocher les humains entre eux. Il faut bien une telle invasion de véhicules pour faire oublier tout ça. Tout préjugement ne sert qu'à faire oublier "d'avance".

Les voies de communication paraissent aussi fausses que la Communication, qui n'existe pas. L'auto-mobile d'elle même aura conduit la civilisation "ailleurs". Là où elle ne peut plus se reconnaître. Où elle va oublier comment elle apparût, elle disparaît au loin. A ce propos, aucun ouvrage ne paraît. Pourquoi donc la majorité des livres ne connaissent que des sujets, irréels, voire irrationnels? C'est bien la déroute des routes. Le livre ne parut-il pas pour faire connaître la vaste Terre et les grandioses Humains? Alors ce crime qui s'étend en toutes directions? Puisque c'est le pire reniement à la face de la Raison, sous tous ses aspects, cartésienne, leibnitzienne, quantique ou normative, discursive ou paradigmatique, holistique ou analytique. Ce crime semble le reniement en acte de tout le rationnel. J'ai raison, et c'est tout, je n'ai ni à démontrer ni à argumenter, je m'auto-alimente en montrant sur tous trajets et projets, que j'ai raison. A la trace de mes pneus. Génération spontanée. PUIS politique de la terre brûlée: efface toute trace de son passage, par le passage de sa trace, toute possibilité de revenir en arrière, tout sens de la mesure? en son déploiement sans limite. Rejet de l'humain: chacun peut y déployer l'entropique sphère de son égoïsme, tous à la file pour la destruction de ce qui n'est pas ce défilé. Qui ne fait que se défilier de toutes responsabilités. Dans quel état les auto-routes d'elles mêmes vont laisser le monde? La circulation fluide ne va-t-elle perdre son fluide? A quel date va-t-on rétrograder, c'est à dire limiter en temps et espace, en nombre et personne, l'usage de l'automobile d'elle même? Les réponses ne seront jamais données: les questions ne pouvant être formulées. Puisqu'en toute chose il faut foncer contre: qui se dresse et jette son filet moral sur le phénomène, en dessine la cartographie, l'étendue, la substance-se verra ensuite dessiné en y laissant la vie. Fallait pas commencer. Par qui le scandale arrive. Mais le scandale était déjà là. C'est même pour empêcher qu'il n'y arrive. Enfin inutile de discuter avec qui a raison! Et cette civilisation qui refuse toute critique ne peut savoir où elle en est. Elle a bien perdu tout sens de la direction. Puisque toute direction du sens. Son auto-mobile d'elle même y est parvenu. Cette société qui semble refuser tout regard sur sa matérialité (après avoir prétendu que seul l'irrationnel la menaçait), les phénomènes qui constituent l'ensemble de sa substance, qui paraît fuir éperdument l'analyse matérialiste, en est même parvenu à considérer tout penseur comme immatériel, irrationnel, sans prise aucune sur la réalité du monde. Or tout penseur un peu conséquent, c'est à dire qui assume les conséquences de ce qui l'entoure, demeure bien le dernier des réalistes.

L'auto-mobile d'elle même révèle les personnalités auto-mobiles d'elle même. L'autoréférentiel annule toute signification. L'autoréférentiel d'avoir raison demeure. Avoir raison c'est tout ignorer, et le vouloir toujours, de la vraie raison. Personne ne lui a dit: imbu de son bon droit, il peut tout se permettre, aveuglé, rendu sourd, par son acte de propriétaire, il ne peut s'intéresser aux conséquences de ses actes individuels. "La tyrannie des petites décisions" titre Thomas C. Schelling. L'égoïsme s'aveugle autant sur son rassasiement que sur la portée de ses razzias, comme la pollution, l'asservissement des Trois Quart de l'Humanité, la main mise morale de l'Occident sur tout le pétrole mondial, la destruction des rapports Humains, entre autres. Certains derniers événements ont montré à quel point l'on pouvait tomber bas POUR l'automobile. Et ce n'est qu'un début! L'aventure de l'auto-mobile d'elle même persiste donc à être le bon indicateur de la conscience ou non des humains, sur eux mêmes, et leur Terre Mère. La conscience étant aussi conscience de la vie, l'on saisit de quel enjeu définitif, il s'agit.

\_\_\_\_\_ Sschuoumpff... nous acceptons... oui nous avons, sans rémission, pensé à tout ce qui attend qui prétend penser en cette civilisation, ça se déclenche pour qui se prend il, surtout s'il est athée impossible de le fourguer à la religion, s'étant démarqué de tous les corps constitués il ne peut s'attendre qu'à des attaques, à aucune défense, voir à sa destruction par le possible capitalisme gangstérisé, dans la vie de tous les jours ça ne peut être que pire, mais nous acceptons... acceptons ce sort indigne.

On avait beau marcher plusieurs jours, on n'en voyait jamais la fin, circonvolutions et complexités, aborescences et embranchements. On ne finissait jamais avec lui. On ne voyait jamais le bout. Infranchissable. Infranchissable.

Dans toutes directions, il dépassait toute possibilité de s'y retrouver; est ce le portrait d'un Grand Homme. Sûrement pas, d'un petit, minuscule devant les gigantesques buildings, au sommet desquels trônent les grands hommes. Toute possibilité de s'exprimer, de diffuser, lui sont interdites au petit homme. Toute aisance matérielle pour avoir cette élégance dans les entournures qui rendent si grandioses les ternes paroles des grands hommes. Toutes les possibilités de se défendre contre les contrefaçons, diffamations, lui sont empêchées. Il est si petit le petit homme. Pourquoi vouloir avec tant d'acharnement l'écraser? Ne l'est il déjà pas assez? Petit homme de REich, ou pour faire siècle, petit bourgeois, petit! petit! juste bon à être piquoré.

Malgré cette course à injuste handicap, où le plus handicapé a, quand même, les pieds et bras liés, je dois reconnaître que je n'ai jamais été impressionné par le moindre Grand Homme. Je ne parviens pas à les voir autre que mesquins. Mais ces petits bourgeois... etc m'ont toujours sidérés. Sans aucun moyen, toute l'organisation sociale opposée à eux, chaque geste pèse des tonnes, et non le petit gramme qui est toujours dans la pègre nègre, sans jamais d'espoir sinon les pires, malgré cela ils parviennent à garder la tête froide, le tournis des décisions dépasse bien souvent celui qui se perche dans la tête des Grands Hommes; leurs destins ne semblent pas pires que celui d'Ulysse. Malgré tout ceci et cela, ces petits rien du tout parviennent à faire, de ce rien, plus que tout. Les Grands Hommes, avec tout, ne réussissent, en définitive, pas grand chose.

En dépit de l'ignorance totale à ce sujet, il apparait que les petits hommes et femmes sont vraiment les plus grands. Eux seuls, d'ailleurs, semblent se préoccuper de l'entière humanité. Leur liberté de mouvement n'est certainement pas le mouvement de la liberté. Puisqu'ils osent s'emcombrer, complètement, à s'affronter à toutes les situations, apparemment sans issue. Mais au fait combien y a-t-il de petits hommes?

Daniet paraît, un masque à l'envers, sur le visage. La bouche est à la place des yeux et les yeux occupent la bouche.

\_\_\_\_\_ C'est que tout est à l'envers, explique t il patiemment à la caméra.  
 \_\_\_\_\_ Les provocations ont fait long feu, se réjouit ouvertement le présentateur.

\_\_\_\_\_ Ignorants ces propos, pour le moins aliénés, Daniet poursuit; l'effet d'inquiétante étrangeté que procure un visage ainsi sens dessus dessous est le même que déclenche votre monde inversé à qui est à l'endroit.

\_\_\_\_\_ Nous, donc au plafond, persiste le grand présentateur, avec ce genre d'esprit que pratique toujours celui qui le respecte le moins

\_\_\_\_\_ Depuis le plus petit détail jusqu'au macrocosme de votre société, toute chose est à l'envers. Facile à démontrer. Prenons le mot "moderne". Dès l'origine,

être moderne était révolte non-conformiste contre les idées reçues, les préjugements, mais, de nos jours, "moderne" devient l'effort effréné pour être à jour, pour être plus conforme que les conformes.

Il faut vivre avec son temps! décréta le grand présentateur, aux solides idées reçues, qui d'habitude ne recevait que des idées reçues, portées par des têtes.

Mais c'est que ce temps archaïque n'est plus moderne. Il doit alors cesser de se nommer ainsi, pour, par exemple, anti-moderne. Tant la frange portée par les medias semblent anti-tout ce qu'il y a d'essentiel. Les penseurs critiques, tout au contraire, paraissent être pour tellement de choses primordiales. Les medias véhiculent, auto-mobiles d'eux mêmes, toutes les négations. D'ailleurs, Nanti, n'est il pas double négation, N'(ne), et anti? il semble nier et être anti-tout. Quand je vous dis que tout est à l'envers, ce nanti ne se drappe-t-il pas dans le somptueux manteau de la positivité. Il n'y a sûrement pas le droit, mais qui alors.

Les sophismes ne prouvent rien, se tartuffe le grand présentateur, ils ont sombré dans les cyniques, et fait chuté la scholastique.

Outre que, pour une fois, vous dites vrai, c'est bien vous qui cachez tout derrière des sophismes. Nous nous sommes découverts car nous savons que les "Grandes Découvertes" existeront enfin, lorsque nous nous découvrirons tous.

Répondre du tact au tac n'est pas plus convaincant que ce que vous dites, n'entendait pas le présentateur, sourd qu'il ne peut qu'être à tout ce qui ne serait pas idée toute faite.

Les medias toujours catastrophés, éluda Daniet, colporte l'idée honteuse qu'il ne se passe jamais rien de fantastique, d'ultra positif sur Terre, sinon ils l'auraient introduit depuis longtemps dans leurs fausses infos: ici X est enfin parvenu à démontrer que... là, Y a planté l'idée d'une superbe action pour retrouver les rapports humains... là encore, Z parvient selon le principe d'Elias Canetti "Poser la question c'est préparer les réponses", à nous mitonner les questions que voici... etc, si vous vouliez écouter ce qu'il y a de moderne en l'époque ça ne manque pas.

Oui mais.

Tous les jours une vie devient miraculeuse, le coupa Daniet, mais qui est là pour écouter les mots du miracle. Ah oui, s'il y avait l'image nous "écouterions", tous transis de plastique. Le problème c'est que ça ne se passe jamais là où il y a caméra. Puisqu'écouter, écouter le sublime privilège qui SEUL rend joyeuse la pauvreté, ça se fait en silence. Son secret c'est que c'est dans la vie de tous les jours, de tout le monde, que ça se passe. Son mystère persiste, plus la vie est pauvre, plus le miracle luit. Ça ne peut se passer ailleurs, pourquoi? Parce que ça ne serait pas à sa PLACE, que ça dé-rangerait dans le décor désormais visuel; parce que...

Eon une page sur la vérité de la publicité, le trancha le grand présentateur. Ayant oublié que le visuel ça fait voir aussi: c'est-à-dire qu'il devient possible de révéler, à la publicité, son essence et son but. La vérité de la publicité c'est très exactement la publicité de la vérité. Daniet se voyait empoigné brutalement, et propulsé hors du lieu des préjugements où semblent persister tous les medias.

X

Clément Rosset dans "Le principe de cruauté", a tenté de prendre la mesure de toutes les conséquences que peut provoquer une mauvaise perception du réel. Contournant ainsi l'obstacle posé par Marcelin Berthelot "C'est un des principes de la science positive qu'aucune réalité ne peut être établie par le raisonnement. Le monde ne saurait être deviné." (Science et Philosophie). Ce principe de cruauté créé par sa mauvaise perception du réel aboutit à Brel chantant tous nos frères, par amour, nous lacèrent.

De la discussion jaillit la lumière, depuis cette célèbre métaphore à frottement il n'y a plus de discussions. Il semblerait que bien peu aiment la lumière. Pourtant le réel c'est ce qui a perdu toute possibilité d'être autre chose. Pourquoi n'agirions pas de même?

En première instance, il semble qu'accepter l'expérience de la contradiction soit le premier pas. Or, en particulier pour la culture française, la contradiction est ressentie comme une offense personnelle, une agression directe, un croc en jambe parfaitement sournois. Et ceci, quelque soit le niveau des rapports sociaux, il faut donc bien en arriver à décrire la "bonne" discussion: voici ce que je pense, et vous?...oui...et encore, et vous?oui...oui et toujours oui; bon au revoir; est ce qui est voulu? Tout semble conduire à le croire. Mais permettez alors, que quelques uns, ne s'en trouvant pas satisfaits, veuillent aller plus loin. Tout en prenant acte que la crainte de la contradiction l'emporte sur le désir d'en connaître les bénéfices.

Ce qui pourrait faire peur dans la contradiction se formule: la réalité de la contradiction n'est pas la contradiction de la réalité. La contradiction ne fait pas s'effondrer le réel. Le monde ne s'écroule pas, loin de là. Mais la contradiction, plus la proposition première, permettent de s'approcher au plus près du réel, vu qu'il y a déjà au moins deux angles d'attaque; et pour cela il paraît logique que la contradiction doive exister. L'esprit paresseux chercherait à éliminer un des choix de l'alternative, en excluant tout bonnement le contraire, par l'expulsion de la contradiction. Outre la troublante ressemblance avec tout préjugement, et notoirement le préjugement raciste, qui ne peut supporter la contradiction que l'anthropologie de l'autre pourrait apporter dans sa vérité, ainsi non vérifiée, il faut bien se rendre à l'évidence, la contradiction demeure, puisqu'il faut toujours et encore la chasser, et puisqu'elle persiste, elle présente toujours son alternative. L'esprit paresseux et conformiste, et plutôt lui, devrait trouver une autre voie?

Henri Atlan lui signale déjà: "La réalité ne peut être saisie que si l'intelligence renonce à tout droit sur elle. L'intelligence ne prouve pas la réalité, bien plutôt elle la trouve". Pour trouver il faut chercher. Mais quelle est l'antenne la plus sensible? La réalité ne peut pas être exprimée avec des mots, et elle ne peut pas être exprimé sans mots. Difficile à joindre cette réalité! Le mot lui même, par son côté intriquant, crée l'intrigue. Le mot est une chose qui les devient toutes: fini, infini, savoir, action, fusion, séparation, personnel, impersonnel, unité" multiplicité, introversion, extraversion, surface, profondeur, en lui toutes dualités se résolvent, tout en y prenant source. Le mot n'a jamais été considéré à sa juste place, sa valeur serait peut être prépondérante. Les nuances de la réalité touchant l'interface bien troublant que semble le langage. Ne disent ils pas "La réalité n'a qu'une propriété, la propriété d'être (est in)" (Parménide)? Tandis que le langage ne pourra jamais oser cette qualité. Son utilisation prédispose toujours à l'interface. Ce qui est dit est plus souvent ce qui ne l'est pas, c'est à dire l'usage réel de plusieurs niveaux d'organisation et de signification. Simultanément. Si le réel résistait trop, les mots, eux, ne résisteraient pas assez alors. Qu'est ce qui est continu et contigu? Est ce que seul le contenu est continu? L'ellipse a deux centres, parler en ellipse prouverait donc que l'on ait confiance en son partenaire d'écriture, le lecteur. Comme si le réel pouvait être un interface, lui même. D'une face, une vision unitaire du réel, et cela suppose un monde de réalité, interconnecté causalement, et que certaines de ces interconnexions soient sous notre contrôle. Ce monde homogène, d'après Hume, devient pour l'homme "un faisceau de sensations," pour Kant; "L'unité synthétique de l'aperception (conscience du moi) pour faire de l'ensemble des représentations un monde unique. La causalité est démontrée par l'existence de cette unicité du monde. Si la causalité n'existait pas on ne pourrait assigner aux choses une place non ambiguë dans le monde." Pas d'unicité de la réalité, pas de causalité. Les effets ou les phénomènes sembleraient alors contradictoires. D'où la nécessité (jamais démontée!) de ce monde unique. Pour penser, beaucoup se trouvent ainsi tentés par un seul point de vue, en excluant tout autre de tout autre anthropologie aussi bien. Le réel se résorbe en lui même pour nous donner tout le champ. Pareil pour la vision de l'humain. Les avatars de la vérité nous avaient contraints à la désirer, non plus unique, mais segmentée. La pensée exclusive avait révélé sa fonction, qui ne peut être qu'exclure. Aussi, tout porte à souhaiter le réel comme interface. D'ailleurs, si rien n'est plus gratuit, les métaphores non plus, et, "DE l'autre côté du réel", lapsus, pourrait prouver l'interface du réel. L'autre face, serait la vision multicomplexe du

réel. Il n'a plus alors d'explication ultime. Comment empoigner ce qui t'enveloppe? Le fait que l'univers puisse être décrit n'énonce rien quand à l'univers lui même. Tout autant qu'abondance de citations ne prouve rien: les noms propres n'ont pas de vertu explicatives! Sinon que un point c'est tout: le petit point devient le Tout! C'est aussi attribuer une réalité cachée, voire transcendante, à ce qui n'est que le résultat de constructions logiques, partielles, et non vérifiées, reposant sur des expériences indûment extrapolées. Bref, tout ce qui a cours! Or, rien ne force la réalité à se comporter selon les règles de nos logique et discours. Jusqu'où vont les préjugements! Le réel peut-il exister même si nous n'avons aucun moyen de le connaître? La réponse appartient au fait que, le mot n'ayant pas de substance, ne peut participer à l'appropriation directe du réel. Tout aussi bien que lui, il sait glisser, cependant entre les doigts. Comment accéder au réel? "Le seul accès direct (outre le corps) que nous ayons c'est au nom (nominalisme) que nous donnons aux choses et aux discours (grilles, symbolisations mathématiques) que nous portons sur lui." Atlan illustre Kripke. Mais il semble alors opter, par trop, pour une modélisation du réel, comme un jeu de construction, des miniatures, maquettes, un tissu qui par sa présence rendrait le tout transparent. Les tendances à la modélisation aboutissant, en d'autres sphères, à la naturalisation de l'ordre social. Et nous voilà empaillés! Alors que la disjonction entre conséquences individuelles et immédiates des actes, et leurs conséquences collectives et plus lointaines, est, depuis belle lurette, connue. Illustrée par l'adage "Les vices privés font les bienfaits publics". Le dommage étant que ça n'ait conduit qu'au cynisme sans passion. Ce qui fait plus de bruit que "la complexité par le bruit" d'Atlan, la complexification du monde (plutôt de sa vision non?) "par rôle organisateur de la contingence". Tout aussi bien faudrait-il reconnaître le rôle (immanent ou nécessaire?) de la contradiction. Sans croire, toutefois, à la simultanéité des contraires qui serait alors "déterminés". La complexité n'est pas si compliquée quant on est simple!

Le réel peut donc être multiple. Multiplement passionnant tout aussi bien. Echappant multiplement à toute tentative d'appropriation. Aussi. Pour lui plaire, il s'agit de concevoir une affinité et une homogénéité des choses mêmes, qui se rencontrent dans le cerveau. Ou, autrement dit, l'avantage d'avoir encore une conscience c'est bien qu'elle donne une meilleure conscience de la vie. Même si elle doit connaître le passage de douleur, qui est l'acte douloureux de penser devenant la forme de la chose pensée, qui en est l'inverse. Impersonnelle, tournée vers l'extérieur, elle semble toute destinée à la discussion, celle là même qui admet la contradiction. Passage du personnel (penser) à l'impersonnel (la pensée).. Pour la conscience, il en va de même, la souffrance personnelle qu'elle procure, dans l'incessant reniement journalier où elle se trouve livrée, ressurgit en une vaste (toujours augmentée) conscience de la vie. Les préjugements en seront un jour pour leurs frais!

Le raisonneur consciencieux doit-il sombrer avec son contradicteur, tant il semble que la contradiction puisse exister, mais en un seul sens? Tel le commandant d'un navire, périr avec les sus-dit, dans les vagues, il ne lui survit. Mais alors, toute assertion devient insertion. Un duel qui reste dû, un doublement qui devient dédoublement. Bien plutôt, tenter son désir, lui faire convoiter ce qui n'a aucune valeur (monétaire s'entend), et se trouve, par là; à la portée de tous, et puisque si, seul ce qui n'a pas de valeur appartient à tous, tout se retourne, ces non-valeurs acquièrent soudain une valeur exponentielle et donné c'est donné, reprendre c'est volé. La vérité de la publicité toujours mieux révélée à son UNIQUE fonction, qui est la publicité de la vérité. Comme quoi faut jamais jouer, surtout pas à la publicité. Les règles du jeu indiquent bien que l'on puisse perdre. Quels grands enfants!

Quoiqu'il en soit le réel veut se faire connaître à nous. Mais dans ce monde à l'envers, il a bien du mal. En effet, toute solution est créditée venir, soit du passé, soit du futur. Le présent est donc un mal incurable pour que l'on s'en détourne ainsi. A la limite, il serait une maladie dont il nous faudrait guérir. Mais de toute façon, il n'est pas question qu'il pénètre dans la sphère des décisions. Existe-t-il d'ailleurs, sa non-existence paraît quand même faire exagérément peur. C'est tout simplement que tout le rationnel tend à accréditer l'idée que toute décision se doit d'être prise, hic et nunc, dans le présent. C'est donc ça, c'est la décision qui fait peur! Est-il alors possible de



signaler que cette fuite hors de ce réel croisement de l'espace-temps, qu'est le présent, ne peut conduire qu'à une méconnaissance, toujours accrue, du réel. Peu veulent donc savoir ce qui SE PASSE dans le présent, très exactement ce qui SE passe, et ce dédain apporté au réel ne peut, en aucune façon, lui nuire, mais certainement beaucoup plus aux Humains. La pire des délations c'est livrer quelqu'un à lui même!

Par où peut alors surgir le réel? Rares sont ceux qui s'en voient taraudés, dans les rêves, ces rêves obligatoires du sommeil paradoxal. Le rêve se voit harcelé de réalité. Cela donne une complexité réverbérée, un fouillis de cristal que vient multiplier des volutes, des entités se cherchent, les abstractions s'affrontent, le tout dans un remue-ménage de mots. Maintenant la réalité est définitivement là, apparue de préférence à qui n'a jamais pu saquer les rêves. Alors le réel plié de David Bohm, le réel Hologramme de Karl Pribram, ou voilé de d'Espagnat, cela devrait entrer dans la Physique des moeurs. Depuis le temps que ça existe, au moins la Relativité aurait pu entrer dans les consciences, affaiblir les préjugements, accepter les anthropologies des autres civilisations et, surtout, surtout, modifier les points de vue sur notre STYLE DE VIE. Qui, d'un point de vue tout extérieur, pourrait être perçu comme vie sans style! Si vous n'aviez donc pas l'esprit vif, c'est bien que vous ne laissiez pas pénétrer beaucoup de vie dans cette esprit. Car vive est la vie et vive la vie!

Le réel, entre autres, paraît comme ce qui exténue tous les raisonnements, qui épuise la raison, la vérité, le jugement-qui vient, seul, à bout de leur existence. Il semblerait bien que ce qu'il désire soit notre conscience. D'aucuns se seront, peut être souvenus, qu'à l'origine, c'était aussi le but de la Science. Mais l'Arbre de la Science, outre qu'il soit devenu une matraque, ne semble plus guère arrosé, entretenu, il semble livré à lui même, depuis des décennies. Et la bande à Tony, au grand complet, c'est à dire sans Tony TRuand, qui, lui, se trouvait dans son complet, commençait à s'interroger sur le sens des profonds débats d'aujourd'hui, masqué par le fait, qu'apparemment, y'a plus de débats d'idées, d'affrontements haut en couleur, comme au XIX siècle. La bande à Tony au complet, s'entreregardait, s'interloquait de sentir cette nouvelle présence du 1/3 exclu comme une entité exudant son essence. L'inquiétante rencontre avec la pensée Alégaste, et comment empoigner ce qui t'entoure, qui peut passer du babillage d'un des enfants, à la même enfilade, qui ne baisse pas sa garde, de Lou.

Chaque phrase contient la longue perspective où s'étage chaque membre de la famille, comme les arcs de cercle décrits par le pavé lancé dans la mare de la réalité. Nous avons l'air de passer, insensiblement, d'une nuance à l'autre, le collage pointe parfois son museau, mais l'un dans l'autre, le sens irréductible de leur fuite n'est certainement pas la fuite du sens? La pensée Alégaste agissait ainsi, pénétrant dans les couches silencieuses de l'être, là où tous les échos justement peuvent résonner et percuter. La bande à Tony, depuis leur "passage" dans l'étrange et inatteignable maison de la Raison qui semblait si bien protéger les Alégaste (à moins que ce ne fut eux qui la protégeassent), se trouva tout imprégné, imbibé (de cette délétère pensée, bien avant que la conscience ne s'élargisse, en cercles concentriques. La pensée Alégaste, avec toute sa bizarre substantialité, paraissait s'infiltrer, suivre comme la forme du réel, et au fond y parvenait, en dépit de toutes interférences, malgré la terre qui, du moins au début, la noyottait. Oscillant toujours entre l'affirmation et le doute, le c'est et le il semble, entre la polysémie et la racine de toutes choses, donc des mots, elle avait cette séduction qui induit, conduit, produit, déduit de toi même la suite, qui ouvre la soif inextinguible d'en savoir toujours plus. Chaque membre de la bande, dans son propre réel, en palpitait la présence insistante. Interface de la réalité, interface du langage, son pouvoir toujours plus séducteur paraissait exiger sa conscientisation, la plus personnelle qui soit. Chacun au lieu de s'y perdre ne peut que s'y retrouver. Le réel, de toute façon, veut se communiquer à nous. S'il semble avoir vertu contradictoire, comme les noms propres ne semblent toujours pas de vertu explicative, c'est qu'il veut appartenir à tous; Son étrangeté ne l'est pas tant, si l'on songe que seul l'anonyme peut devenir unanime!

Et les noms propres continuent de pérorer sur l'indécidabilité du caractère rationnel ou non de la réalité, qu'il faille parler de plusieurs lieux science, mythe, poésie, polysémie...etc sans vraiment le mettre en pratique,

puisqu'il appert que c'est par l'acceptation de l'anthropologie des autres civilisations que tout cela commence, pourquoi faire simple quand c'est plus compliqué de faire compliqué, bref ils gravitent toujours autour de ce "principe explicateur que rien n'explique à son tour" de Gregory Bateson qui, tout de même lui, a fait "l'écologie de son esprit", à se demander s'il n'est pas le seul. La gloire est ce pour y dormir comme un loir?

Ice Dice, les cheveux dansant comme le feu, le visage faustien de la séduction dangereuse, prenait à bras le corps l'essentiel débat qui peut introduire disons, Edward Sapir, Rudolf Carnap (Meaning and Necessity) W.V.O. Quine (Le mot et la chose) et Kripke. Le mot cache la chose, comme l'image cache la réalité. Il s'agit donc de trouver la formulation qui ne cache pas ce que l'on veut dire. A la force du poignet tenir la vérité, le réel et le préjugement au dessus de l'expression qui les révèle. Là dessus ce serait Kripke qui cherche le fond des choses.

Ernest Lingsto, sortant de la caverne de l'être, si l'ombre s'est fait nombre c'est pour que l'on puisse y compter, ce théâtre qui exude la scène, prend le collier et y enfile les perles, laissé-pour compte il le fut, quel en serait le sens, laissé pour le compte suivant? sera donc toujours en compte, quelle chance!, ou bien, le seul qui soit retenu (laissé pour cette unique fonction) pour le compte, tout ce qui a été ignoré, méprisé atteint grande valeur, c'est la rareté... etc, Tu oublies le verbe guérisseur qui remet les valeurs intellectuelles en tant que guide, des valeurs vitales.

Très exactement le contraire de la peste psychanalytique, sortit du bout des lèvres, Sal, peut être encore digne de ses ancêtres. Je m'explique, s'épanouit il un peu, la peste psychanalytique n'a fait que suivre le fonctionnement (apparent?) de la société. Pour qui les valeurs vitales passent avant les valeurs intellectuelles sublimées. C'est pour cela que la cure, avec son côté curé, se fait payer fort cher, pour te faire passer le goût du verbe guérisseur. C'est l'essentiel du lapsus premier qu'il faut, de toute urgence, ensevelir sous le fatras de l'inconscient et ses soit-disant relents. Le réel ne guérit pas finit par lâcher le praticien. On en est d'accord, mais le verbe est guérisseur, c'est toute la falsification de cette peste.

Tu sais tout ce qu'implique ce que tu dis? LES YEUX GRANDS ouverts de passion, Chick Orée ne lui laissait pas le temps de répondre. S'il y a verbe guérisseur, c'est bien que le sens préexiste au mot. Sinon le langage ne serait qu'une vaste génération spontanée, collant au sens hasardeux, comme la moule à son rocher.

C'est le sens expliquant cette création (de mots) et tout le langage contenu continu, l'explique sans arrêt, ensuite, tout en étant le reflet. Daignait lui rajouter Ice Dice. L'émergence d'un sens, au dessus de sa perpétuation, indique que c'est le sens qui tient, de bout en bout, les rênes en main.

Oui mais le sens du mot qui lui préexiste, s'illuminait enfin le visage Chick Orée, loin des dures rides de l'ambition, est proprement vertigineux. Le mot ne peut être atteint d'aucune suspicion, il existait bien avant nous, il ne s'est jamais caché à personne, n'importe qui peut le vérifier, sous tous les sens, et pourtant que le sens lui préexistât lui redonne sa fonction bonne, aujourd'hui. Le sens mode d'emploi: mettre bien en vue ce qui doit être masqué, Poe et consorts, le mot ne se cache mais le secret est caché dedans. Le mot, même et surtout s'il se voit déversé par milliards de milliards, tous les jours, c'est pour qu'il ne COMMUNIQUE pas ce qui est caché dedans, ainsi usé, pâtiné, assombri, il se voit complètement dévalorisé, et se trouve entraîné dans la pente générale où tout le monde se fout complètement de lui. Or, comme deux choses ne sont jamais mortes, la vie et le mot, il a comme un savoir presque génétique, qu'il s'est permis de conserver. Comme l'observateur absolu manque le prodige qu'une étoile est le temps que met la vitesse de la lumière pour nous amener sa lueur, le même observateur absolu conserve le même préjugement sur le mot. Au lieu de se dire il en sait plus que moi, il efface la mémoire et jette le strass de l'ignorance en scandant j'en sais plus long que lui. Aussi le mot, qui persiste dans ses étranges affinités avec l'interface de la réalité, continue son oeuvre sans nous. L'usage -mauvais- qui en est fait, le dévoiement unilatéral d'une de ses possibilités, rejoint le sens primordial Malgré nous.

\_\_\_\_\_ Ton histoire soustend une téléologie,grasseyà B.Lack,dont le manque qu'implique son nom,et n'est,il pas celui par qui la double spirale des Alégaste et de la bande à Tony a pu s'imbriquer en double hélice,son manque, donc, ne va plus durer, puisque la fonction du manque est de ne pas manquer son but.Un hasard qui se profile nécessaire.Le sens du mot découvre, ainsi,sa nécessité par l'usage qui en est fait.Plus il est désintéressé,c'est à dire qui intéresse,ccnerne le maximum d'Humains,plus il tombe pile.Donc comme si c'était fait exprés.

\_\_\_\_\_ C'est que si les mots sont utilisés pour asservir ils sortent,d'eux mêmes,de cette gangue,et se retournent,retrouvent dans le sens inverse.C'est ça.Ivan Gens oubliait le livre disparu,ou paru au loin,et poursuivait,l'utili- sation dévoyée du mot crée elle même ce qui,par la lumière obstinée de ce sens préétabli,et comment se fait il qu'il contenait tant de préscience, permet de rétablir l'équilibre,et d'évaporer le mauvais usage.

\_\_\_\_\_ Et l'action qui allait avec,retrouvait la beauté d'enfant qu'elle avait tant de l'estée, qu'elle se bardait de sophistication morne,Chick,nice chick.La nouveauté inusable du mot c'est qu'il garde, au plus profond, un mécanisme infracassable.Pour les blocages Futurs?

\_\_\_\_\_ Bien loin de toutes les sémiologies qui semblent toujours glisser vers les facilités,si ce n'est qu'elles choisissent un drôle d'alignement de mots, arrondit Ice Dice.La polysémie fait signification.Le regroupements des arborescences, autour de leur commune racine, fait signification.

\_\_\_\_\_ L'habituaton est anésthésiante,nous prive de la conscience de vivre, s'ombra Ernest Lingsto.Seule la différence de deux sensations est stimulante, vivante.

\_\_\_\_\_ C'est tout cela,et plus encore,que trouve les cercles de Wisekind?Ivan Gens tournait.Leur passage est incessant,l'homme est entouré par le contenu de ses expériences,puis,il les entoure;l'homme croit plus à ses rêves qu'à la réalité,le cercle palpite,ses rêves le décoivent,la réalité l'enthousiasme, ce mouvement maintient sa permanence.Présence Dans les choses,et vision des choses de l'extérieur.

\_\_\_\_\_ Robert Musil,darde des yeux,Sal,offre la vision donnante et la vision prenante.

\_\_\_\_\_ C'est pour cela que l'on dit que la réalité est PRENANTE,s'esclaffe B.Lack.

\_\_\_\_\_ Les sensations concaves ou convexes qui ouvrent ou non la personnalité, lui sourit Chick.

\_\_\_\_\_ Et ce sont des cons vexés les convexes,se tordit B.Lack .

\_\_\_\_\_ Tout ce que nous disons a,de tout temps,été ressenti,mais il manquait, comme cette décantation,cet épurement,cette essentialité de la pensée Alégaste, qui ne peut se payer,qui doit de toute urgence trouver,toucher immédiatement le coeur des choses,pour s'en sortir.Ne s'est jamais produite cette conjonction, où la terreur contraint une pensée quinquaphasée à traverser les murs de toutes les apparences.

\_\_\_\_\_ Le blason de l'essentialisme ainsi redoré,sans argumentation,mais la puissance de son encerclement qui devient un débordement interne,tendait les traits de son trop beau visage,Ice Dice,dévoile que le pragmatisme social anglosaxon a fait long feu.Issu de cet empirisme qui donne des Skinner et des O.Wilson,fonctionnalisme et téonomie bizarres,c'est parce que,par la suite,tu as telle"position"sociale que les gènes de ta naissance t'ont fait ainsi,alors c'est de l'acquis ou de l'inné,faudrait savoir.Même si ce pragmatisme social dépose son irresponsabilité sur tout l'hémisphère nord,il ne reste pas interdit de saisir qu'il est source de toutes les moresses morales dans l'admission du sort des Trois Quart de l'Humanité,dans l'admission de la pauvreté,dans toutes formes de démissions philosophiques et scientifiques.Pouvoir s'adosser sur des Vance Packard ou Riesmann,pour ce croire autorisés à ne rien tenter,et surtout à en empêcher qui que ce soit,prouve,à l'évidence,qu'ils n'aient même pas feuilleter le'Communication'de Jurgen Ruesh et GREgory Bateson qui dénonce, entre autres,le sort honteux qui est fait à tout penseur chez les anglosaxons, pour la simple raison qu'ils ne doivent pas se différencier,la seule différen- ciation qui leur soit,implicitement autorisée,est celle par l'argent.Guère étonnant qu'une telle haine de la pensée ne puisse produire que cette

glauque non-pensée, nommée pragmatisme, pour qui n'est vrai que ce qui réussit, la fin par n'importe quel moyen, mais se trouve prise à son propre piège (tant il est vrai qu'un "concept désarmé" ne tendant aucun piège à personne, ne peut s'en tendre à lui même) puisqu'il y a un exact moment où le succès devient un échec. Tels sont les thèses de Hazel Handerson. Fritz Schumacher le liquide aussi par "Small is beautiful" et lui seulement, laid devient le gigantesque. Les meilleurs, école de Palo Alto comprise, se sont donc caltés de cette philosophie pour gangsters.

\_\_\_\_\_ Pour qui avoir raison ne peut supporter aucune contradiction, se reconnut Chick Orée. Mais quelle est la morale de l'histoire?

\_\_\_\_\_ La morale de l'histoire réside dans l'histoire de la morale. Ernest Lingsto sortait de l'ombre, elle peut être traversée comme la suite des avatars du définitif entêtement d'avoir raison quelque soient les conséquences. La morale étant d'autant plus rigide que le gouffre, entre ses hautes aspirations et sa cruelle réalité de tortures et d'inquisitions, semble le plus insondable. La morale la plus souple et tolérante se joue tout en dégradés, cas d'espèces et espèces de cas, plus elle est invisible, légère comme vent d'été, plus, de fait, elle est puissante, elle parvient à chacun au moment même où chacun parvient à elle. Tandis que, plus le carcan est pesant, et s'appesantit sur chaque membre de la communauté, plus la morale râte complètement son but. Ordre MORal sont deux mots incompatibles. La morale c'est pour filer du moral; la morale de l'histoire est que la morale atteint le maximum de sa force lorsqu'elle n'en a aucune, qu'elle ne fait pas d'histoires. Là est la morale de l'histoire.

\_\_\_\_\_ Tu me sembles bien optimiste, secoue ses belles boucles Ice Dice, je vois plutôt une tendance vers la facilité. L'on préfère Descartes à Kant. Parce que c'est plus facile à suivre. Comme le Bouddha est plus facile que le Tao. LE Rock and Roll que MANitou. La science que le vrai juriste style Robin des Bois. La morale suit cette pente descendante, pragmatique, que, parfois, et pendant son vivant, un grand éthique parvient à relever. LA morale de l'histoire? selon le mot de Kafka, l'histoire n'a pas commencée, la morale n'a donc pas commencée.

\_\_\_\_\_ Il est vrai, se bombe Sal, que la démocratie grecque soit célébrée, alors qu'elle reposait sur un fourmillement d'esclaves, laisse penser au manque de pointilleuse fermeté sur notre définition de la démocratie. La démocratie n'existe nulle part, il faudra bien commencer un jour, non?

\_\_\_\_\_ Pour la morale, rythmait B.Lack, il est vrai que l'on soit redescendu de Kant à DEscartes, matérialiste plus souple, malléable comme cire, la raison comme "faculté des principes", rétrécie à l'entendement comme "faculté des règles". Il est plus facile de prendre tous les droits avec cette raison là. Les moyens justifie la fin!

\_\_\_\_\_ L'inaltérable exigence individuelle reste bien le ressort de la morale, se lissa les hanches Chick. Un défi que tout un chacun peut relever.

\_\_\_\_\_ "L'esprit libre et curieux de l'homme est ce qui a le plus de prix au monde." A l'est d'Eden, disait John Steipeck; mais pour redevenir curieux ne faut il subir une cure? Sal ressortait le génie de son amphore.

\_\_\_\_\_ La cure vient, caracolait Ice Dice sur les plaines de son beau visage, elle vient. Je raconte d'abord le prodige? Bon, le miracle reste toujours matérialiste, les mécanismes d'équilibre du marché fonctionnent de façon presque instantanée et sans frictions, selon un mode isotropique et égalitaire, une diffusion de lumière continue et sans à coups, pas d'interrupteurs, pas de fusibles qui sautent. Tous les "agents" ont même puissance et information: tout est même et s'équivaut. "La main invisible" (mais parfaite) du marché guide, avec une préscience plus que divine, les intérêts particuliers dans la voie de l'harmonie (musicale avec maîtrise totale d'un chef d'orchestre invisible, et comment suivre sa baguette) du bien commun qui est de... produire des richesses matérielles qui seront... musicalement et harmonieusement, réparties par la transcendance superbe du marché "libre" (dès qu'il ne le serait plus, toute reconnaissance descriptive serait impossible). Cette onde unitaire et unifiante peut asperger le monde entier. La mobilité parfaite et instantanée de la main d'oeuvre, des ressources naturelles et des machines, s'accomplit magiquement, tant tous les humains sont

immergés et reconnaissants-ils s'y reconnaissent-de toutes"lois"économiques.Tout est subsumé par ces lois définitives qui surpassent,et avec quelle aisance,toute philosophie,tout droit,tout esprit critique(et donc avaricieusement résistant). Ce bain placentaire,qu'est le marché, convient et contient tout le monde.Toute insatisfaction provient du simple fait que,dans leur modestie vraiment déplacée toutes les sommités élues par la main de Macadam Smith,n'ont guère extrapolé,vanté d'un façon systématique,et avec la maniaquerie du détail,ce suprême dôme qui ne domine personne. Il suffisait alors de ce laisser couler dans ce pro ige exponentiel de tous les avantages,et même ceux qui ne sont pas encore connus,également irradiés sur l'entière population.Personne n'avait vu une divinité aussi méticuleusement équitable."L'harmonie cachée vaut mieux que l'harmonie visible",suggérait pourtant Héraclite.Dans ce bain de bienséance(sans préséance)toute intervention ne peut être qu'incongrue.Et,pourtant, ce genre d'interventions inconvenantes,impolies,ont lieu:c'est,d'abord le fait de tous les états démocratiques.Est ce pour empêcher le marché"libre"d'avoir tout loisir de démontrer sa perfection?Ou parce qu'il y a doute sur le sujet?Dans le premier cas,tout dysfonctionnement ne pourrait provenir que de ces irrutions-interruptions; dans le second cas,cela frise le désaveu radical de toutes les lois de la civilisation,bien digne du pire des voyous.Le léger problème serait, alors, que,derrière ces états,se profilent de grandes sociétés qui semblent bien aussi promouvoir de si incongrues interventions sur la"main invisible du marché", multinationales,elles vont même porter la bonne parole aux quatre coins de la Terre.Le déni de réalité semble de plus en plus intolérable,aussi,bravement,des économistes viennent y parer.Malgré ces massives interventions,le marché reste "libre",pour autre chose.Il s'agit tout de même de masquer la possibilité de mensonge:il est libre mais on ne lui laisse faire que ce qu'on veut.Cela doit rester principe absolu,que rien ne peut relativiser.Le marché de toute façon "régule" tout,par exemple le rapport offre-demande.

\_\_\_\_\_ Mais s'il régule tout il doit être régulier,comme le mot régulier indique la conséquence de l'action de réguler.Est il régulier s'il régule tout? R.GULARISAIT Ernest Lingsto.Outre l'aspect proprement transcendantal,rien n'est accidentel,rien n'est hasardeux,qui ne me provoque pas sur le fond scientifique de cette vision de main invisible,j'ai bien du mal à me convaincre que ce marché régule en toute régularité.La régularité physico-chimique venant impeccablement se régler sur la régularité morale.

\_\_\_\_\_ Du substantialisme premier du marché il est allégrement passé à un behaviorisme que reflète la notion"d'automatisme"de l'équilibre par confrontation de l'offre et la demande.Les"agents"économiques n'obéissent qu'au stimulus-réponse,tout comme Skinner lorsqu'il se renie lui même,proférant que le cerveau (donc le sien)est une boîte noire sans intérêt,vu ce qu' ~~en~~ est sorti on peut se demander ce qui y est entré.Ce sont quand même des faits sur lesquels la société entière repose.Et les thèses de Hazel Handerson signalent que cet"automatisme"n'a jamais été démontré scientifiquement.Le prix est l'intersection des deux courbes.L'agent économique,surpassé par le prix qui,lui,suit les variations continues des quantités,gravitte ,donc automatiquement et sans"frottement frictionnel,"vers la situation"d'équilibre",qui est acceptation massive,globale, de tous,au"prix" non déterminé,au grand jamais,par un quelconque volontarisme individuel,une intention spéculative,des arrières pensées,bref un cerveau humain.L'on comprend mieux pourquoi il doivre rester une boîte noire.

\_\_\_\_\_ De bout en bout,les autres"lois" économiques ne peuvent être démontées scientifiquement."L'INflation c'est l'addition de toutes les variables que les économistes ont oublié de mettre dans leurs modèles",suggère Hazel Handerson, arrondit Chick,elle prolonge d'ailleurs la liste par toutes sortes d'inadéquations,le chômage et l'inflation ne POUVAIENT cohabiter ensemble,et de tout le tableau semble bien surgir qu'il n'y ait aucun choix,en fait.Tel choix de modèle conduit à un important déficit budgétaire,tel autre à un important déficit du commerce extérieur,un autre à des taux d'intérêts astronomiques,celui ci à l'augmentation du chômage,il en est même qui cumule plusieurs de ces échecs Tous ces modèles non scientifiques guident à l'échec,partiel ou non.La main invisible devrait s'agitter un peu!

\_\_\_\_\_ Pourquoi??FIT JOUER SES MAXILLAIRES dorés Ice Dice,C'est l'ignorance, que la production des richesses repose sur les ressources naturelles et l'énergie,

qui décale la vision. Le réservoir tendant à se réduire, il faut aller extraire dans des gisements de plus en plus pauvres et difficiles d'accès, il faut, de plus en plus difficilement, convoiter ce qui existe déjà dans l'ex-Tiers Monde. Il en résulte que l'extraction appelle de plus en plus de capitaux, directs ou indirects, pour toutes ces guerres dites "locales", dont la seule "armistice" est de filer aux richissimes le max de matières premières aux tarifs réduits. Ceci procède de cette "réduction" qu'est une économie aussi largement assise sur le capital; le capital ne peut tendre qu'aux matières premières et à l'énergie. "Les ressources humaines" demeurent, en ce domaine, matières dernières.

Les multinationales ne paraissent pas utiliser les "lois" économiques dressées par nos doctes économistes. Ne croieraient-elles pas à la main invisible reprit Chick Orée. Il semble qu'elles y croient tout aussi fermement, et ceci à travers la vision de leurs comptes d'exploitation. Ces fabuleux comptes "d'exploitation" ne font que répercuter, d'un opérateur économique sur l'autre, à travers toute l'économie, les coûts "sociaux" ou environnementaux. La main invisible paraît donc chargée de résorber tous ces "hors comptes". Le leurre, absolument pas scientifique toujours, se dévoile lorsque l'on sait que ces "hors compte" deviennent de plus en plus écrasants, dépassant, et de loin, les comptes d'exploitation. Il ne semble pas très raisonnable d'être ainsi, dans un bureau, à feuilleter le compte d'exploitation de sa multinationale, et de croire qu'il soit VRAI, qu'il soit bien REEL. Tout cela ne semble pas très RATIONNEL. On ne peut s'isoler ainsi du monde entier et se déclarer "satisfait" du leurre que l'on a sous les yeux. Si le marché est libre, c'est bien le seul!

Outre que "marché" signifie entente préalable, accord précédent, nous ne parvenons pas à savoir entre qui et quand se serait passé cet invisible troc, cette croyance en une transcendance, qu'un dictionnaire attribue même de "mécanismes NATURELS"; paraît bien conduire à de sérieuses aberrations. Les coûts ainsi masqués n'arrêteront plus d'augmenter: coûts des procès, répression des délinquances, coordination administrative, réglementation fédérale, protection du consommateur, les systèmes sanitaires, mégapoles, marginalisations, personnes sans formation de plus en plus nombreuses... etc selon la liste de Hazel Handerson. L'on parvient donc à ce que l'on passe, désormais, plus de temps à maintenir le système en marche et à régler, qu'à produire, effectivement, des biens et services utiles. Il y a plus de personnes servant à la maintenance du système qu'à sa poursuite future. Ou quand le succès du gigantisme devient retentissant échec.

L'hémisphère nord semblant suivre cet exemple, il s'agit tout de même de souligner, qu'en observant le phénomène américain, d'un point de vue le plus extérieur possible, on se voit forcé d'admettre, qu'en valeur relative, les U.S.A. SONT la nation la plus endettée du monde, et que, toujours en valeur relative, ils soient la nation qui a le plus de pauvres au monde. Le champion de la liberté utilise donc la liberté en faisant aux autres ce que l'on ne voudrait pas qu'il nous fissent.

Poursuivant la phrase de Francis Bacon "Il faut pourchasser la nature dans ses vagabondages", la pensée de la main invisible paraît, malgré tout, avoir tenté les scientifiques, pour qui "La science s'intéresse, d'abord, aux connaissances qui présentent une utilité pour la manipulation; or la manipulation de la nature conduit inmanquablement à la manipulation de l'individu". CE qui se poursuit, "La civilisation occidentale est assise sur l'erreur philosophique qui consiste à croire que la science manipulatrice représente la vérité." (Fritz Shumacher), puisque c'est entre la manipulation et la main invisible, que la vérité se trouve. Il faut, en effet, se souvenir que la "main invisible" n'opérait pas seulement sur le marché "libre"; mais sur des personnages ignorant de son pouvoir. Ils semblaient tellement inconscients à s'acharner sur leur travail, ne songeant même pas à la portée globale de leurs actes, bien inconsiderés, il fallait réfléchir pour eux, du style 1+1, j'additionne et j'empoche, il faut, certes, forte intelligence pour y parvenir, englober tous ces 1 dans la même pensée, et les rassembler en masse. Ça mérite fort gain, tandis que ce travail, ainsi savamment attrapé dans une pensée, fort peu. Il fallait D'ABORD dévaloriser le travail, pour le chouraver ensuite. Aujourd'hui, il a atteint enfin le statut de "ressource humaine", comme sa ressource, son ultime recours, demeure bien de devenir Humain. Humain, la seule ressource!

Ce système n'est absolument pas convaincant, il n'est que tentateur! prolonge B. Lack, en scandant du pied.

Ce qui tourne grande gloire, si attirante et tentatrice chose: le profit. Le profit lui-même profite vers ce qu'il fit, il ne le regarde même plus ce passé "simple" dont il fut partisan, peut être que sa conscience n'y pourrait tenir; non, délibérément, il se tourne vers le futur, donc source de ce qui le fit. Peut-on vraiment conjuguer ainsi? Conjugons nos efforts, dites vous, lui, il les débaptise. Le profit, pensée exclusive, ne peut qu'exclure toujours plus. Ce en quoi il paraît ressembler à un préjugement. Le profit serait dû? Un devoir donc, mais de voir ce devoir, d'où il provient, il semble en effet tout indiqué de prétendre que c'est un devoir. Non un droit. D'un seul souffle, dit Ivan Gens, moult livres dépassant de ses poches, n'étant plus à la recherche du livre disparu, il s'agissait de le remplacer par beaucoup d'autres.

Systeme qui ne cherche pas à convaincre mais à tenter, reprit, à son profit, Chick Orée, l'économie politique, qui en serait le chef d'oeuvre, a placé sous les projecteurs quelques unes de nos dispositions naturelles les plus écoeurantes: l'esprit de compétition, la glotonnerie, la vanité, l'égoïsme, la myopie intellectuelle et la cupidité jointe. Ce n'est pas une science nous le savons, elle ressemble bien, plutôt, à une psychologie, et surtout le behaviorisme.

C'est par cela même qu'il va perdre son pouvoir tentateur, la douce ride de la réflexion lui creusant le front, Ice Dice reprit, leur psychologie sourde d'elle-même. La transparence de l'efficacité, le cristal de la connaissance ésotérique réservée aux membres du club, glissent le plastique propre dans tout leur corps; imbus d'eux-mêmes il faudra bien que tout soit bu. Ces initiés ne respectant aucune des règles auxquelles oblige l'initiation, s'élèveraient plutôt comme la fumée lorsque le feu est éteint. Ils n'étaient que croyants qui perdront la foi, d'abord, en cette illusion masquée en "lois" scientifiques, ou en eux-mêmes. Il paraît tout indiqué de se poser la précise question. Cette "main invisible" aura engendré de telles illusions que ses cooptateurs seront, il semble, les derniers à être vitalement accrochés à de telles autosuggestions. Cette impossibilité de se décrocher d'une illusion, sous peine de traumatismes vitaux, porte un nom, je crois.

Comme ils ont toujours raison, inutile de discuter plus longtemps. Sal Haddun profila son faciès de noblesse poursuivant, ils nous contraignent à détourner notre pensée, toute fascination ne ressemblant pas au futur. Dans toute éducation, un peu conséquente, ils pourraient être considérés comme des enfants incontrôlables. Non raisonnables. Impossibles à raisonner. Inutile donc de s'y obstiner. Laissons les avec l'illusion de leurs comptes d'exploitations, dont le cynique dirait qu'ils sont bien ce qu'ils veulent dire. Mais alors que se passe-t-il? La vue détournée de leur tentation, devient tellement large qu'elle touche à l'humanité entière. Nous sommes seuls, mais tellement nombreux. Plus encore à saisir que, désormais, nous sommes totalement responsables, sans possibilité d'appui que notre RAison, de tous les coûts sociaux et environnementaux non intégrés. Social, va falloir devenir social, environnemental ça environne le mental. Nous sommes tous dans le bain puisque le bain est partout. La main de l'Etat y a déjà pris la température de l'eau, mais nous avons quatre bras, il ne peut plus faire que toujours moins. L'initiative privée ne sera plus privée d'initiative. Partout se débloque, donc peut se poursuivre, la situation qui n'est plus atmosphérique mais "en possibilité de", par exemple, de multiplier les volontés individuelles, totalement affranchies de tout préjugement. Prendre la mesure des dégâts des gars, en premier, laisser les problèmes tranquilles, ensuite, pour ne plus s'occuper que des solutions, qui n'attendent que ça?

C'est pour cela, se dénombre de l'ombre, Ernest Lingsto, que l'auto-mobile d'elle-même devient si révélatrice. Elle ne sera plus que mobile des autres. Lorsque l'ampleur du phénomène réalisé, sera réalisée aussi par les consciences, chaque décision individuelle pourra choisir sa propre attitude, en sachant pertinemment qu'elle aura influence sur l'ensemble. Ce premier préjugement, transformé par la force du jugement, "règle" les problèmes, mais c'est au millimètre près, au microgramme précis. Tout le monde saura à quel point la pensée peut être athlétique, tout autant que prenant soin des soins. La liberté atteignant, sans que nul n'y puisse rien, son essence suprême, tout un chacun se voit entièrement libre de gâcher ou non les chances du succès de tous. Ce que chacun fera, avec son auto-mobile d'elle-même, sera son problème, mais aussi celui de tous. Tout autant que sa solution pourra l'inonder de fierté, mais sera aussi la fierté de

tous.Prise de conscience conduisant à prise de responsabilités,le consumérisme aura fait long feu,la consommation est terminée,l'échange se met en place.Se croire consommateur étant définitivement honteux(au sens de qui crée la honte et non de l'insulte,les mots savent recouvrer leur vraie valeur!),il ne reste plus qu'à devenir un être-humain!Il ne s'agit plus,bien évidemment,de condamner mais de défendre,de critique mais de réalité,d'investir mais d'invertir,de révolution,mais tout à la fois,d'évolution,d'involution et de dévolution;nous sommes tous devenus responsables de tout et de tout le monde.

Qui aime la majorité devrait rejoindre cette immense majorité que sont les Trois Quart de l'Humanité,se dressa B.LACK.

XI

Sa chambre était au baldaquin que Thomas voit;non il faut recommencer-sa chambre était au bal d'Aquin que Thomas voit pour y croire,car le mot exige qu'on le voit,qu'on y distingue la moindre de ses particules et,qu'orfèvre en la matière,il se voit traité avec la délicatesse adéquate.Précédemment nous écrivions donc serré,ça s'appelait poésie si je me souviens bien mais ça n'a strictement plus aucun intérêt,préfèrez vous que nous écrivions plus aéré,vous ne pourrez plus ignorer la METHODE et ses buts,alors.Sa chambre était au bal d'Aquin que Thomas voit,ce qu'est l'étalage des vitrines à la pudeur humaine, du beau toc.Les montants du lit en jetaient,mais ce n'est que du plaqué;de là à plaquer tout luxe,qui devient faux par sa surabondance même,il n'y a qu'un pas,vite franchi lorsque l'on devine le"luxe inouï"dont parlait Rimbaud,inouï et non inaperçu,c'est pour l'oreille,pas pour la vue,puisque'il faut tout vous dire. Si vous n'aviez pas l'esprit c'est parce que vous avez fait pénétrer bien peu de vie,car la vie est vive et...

Chick Orée,trônait,non pas au seuil,mais au milieu de sa chambre miroitante,expliquant à Ice Jive,ce qu'il savait déjà,que la pensée Alégaste illumine les ténèbres,que l'obscurité les empoisonne,que l'hermétisme les crisse de terreur,que,bien mieux,touchant chaque fois au coeur des entités les plus mondiales,elle sait phagocyter tous les microbes des préjugements,les particules des illusions,et nettoyer chaque réalité jusqu'à la pureté de son essence,contraignant toutes vérités à se guérir de ses culpabilités;et remattant tout à l'endroit,à l'endroit même se profile le Droit,et le meilleur. Puisque tout est à l'envers,la compétition a donc sali ce mot,"le meilleur"veut dire celui qui a le plus de bonté.Le passage de cette enveloppante pensée qui respecte quique ce soit qui la rencontre,exténuant toutes les contradictions contre elle même,avant de trouver ses mots sans les chercher,est propre; comme tout horrible travailleur qui se respecte.

Ice Vice,édulcoré par la féminité débordant de Chick,semblait trouver que les questions tardaient.De quoi la séduction est déduction?

Une déduction est retranchement,soustraction.Qu'enlève donc la séduction?s'éprie au jeu Chick splendide.

Il y a un objet séduit et objet séduisant,lui répartit Nice Ice.Il n'y a qu'un seul mouvement qui interroge et qui répond.

Séduit illumine une sphère,séduisant l'enveloppe d'une flèche à multipointe,le prolongea Chick hen.

Ca tourne autour du même objet,mais les apparences se retournent:nulle existence s'il n'y a forme passive.Ice Dive chahuttait l'air de sa bouche mûre à point,même si l'action semble,au premier abord,primordiale.Elle est toujours accidentelle,jamais nécessaire.Le terrain compte plus que le jardinier.

Qui perd le plus?DÉCOMPTAIT chick que naude nul.

Chacun semble aboutir à son désir.Ca peut même se renverser.La proie devient l'ombre.Le séduisant n'est plus que séducteur,pour Ice Five guère besoin d'un journal pour s'en assurer.

Ce n'est que du descriptif,minaude Chick,que naude minauade,la pierre lui sera lancée.On ne contourne toujours pas le problème.Car si c'est déduction,



de quel pactole initial descend on?

\_\_\_ Vu de l'extérieur se retranche Ice Rice, l'un, sans aucune raison, semble vouloir avoir raison de l'autre; l'autre paraît penser que c'est par son aura, son attirance que le mouvement s'est produit. Ca semble se passer donc au niveau d'une argumentation, et non dans l'apparent décousu d'un rêve, fut-ce celui de l'androgyné dessiné. Chacun se déduit de l'autre pour, en fin de compte, le séduire. Mouvement infracassable, indissoluble. Il faut partir du Fait de l'autre pour en déduire ses meilleures actions. C'est après ce constat qu'on s'tâte?

\_\_\_ Ignorant la question, Chick répondit, l'un mimant la transformation dont il lui semble que l'amour opère dans/sur lui, l'autre semblant croire que c'est son acte personnel qui produit cela.

\_\_\_ Produit producteur. Sur les deux plans de réalité, dévoilé, par la réalité prenante (pour le séduit) et donnante (pour le séducteur), car la réalité semble plus lui offrir l'essence d'un être sur un plateau que lui même vaincre l'autre.

\_\_\_ Ca se passe bien dans le plus réel qui soit? admit Chick, la réalité commençant à sérieusement lui plaire, c'est permis même aux créatures les plus belles, c'est la réalité de l'autre qui dévoile l'autre de ta réalité. Quant à la vérité elle ne doit qu'être frôlée, juste l'explosion dans l'air du nuage de pollen.

\_\_\_ La défaite complète du préjugement. L'autre est autorisé à te changer. Tu t'échanges contre ce qui te change, Ice Live acheva superbe la roue de ses bras.

Ils s'enlacèrent jusqu'à ce que vous vous en lassèrent, alors inutile d'en parler.

\_\_\_ Gosh Chick, you're nice chick, beautiful chicken, qu'as tu as piquorer l'amour. Si ton descriptif est vrai c'est que j'ai plus à proposer que Toi. Et retombe en pirouette;

Que nous aimons plus que vous les femmes  
pour tout ce qu'il y a de plus vital  
la vie pour nous n'est plus un jeu  
qui est de toute façon impossible à séduire  
il faut regarder les choses en face  
pour que plus jamais ta splendide face nous fasse  
croire aux surfaces

L'égalité entre l'Homme et la Femme est un mensonge. L'Homme n'existe pas, la Femme non plus. Comment peut il y avoir égalité entre ce qui n'existe pas. Bon, reprenons, l'homme, sans son grand H, ils sont tous pareils n'est-ce pas, à part, la question pratique comment faites-vous pour les reconnaître, rien ne s'y oppose. La femme elle, sans son grand F, est toutes les femmes, impossible de s'y reconnaître. Un clou chasse l'autre, et c'est la jungle. L'égalité entre cet homme et cette femme semble devenir possible. <sup>Si c'est</sup> que nulle ne semble s'être souciée de citer l'homme étalon, pour servir de mesure. A part un président et un clochard, nous n'avons personne sous la main. Puisque, à pur titre d'information, les inégalités n'arrêtent pas d'augmenter sur cette planète. Alors est-ce le président ou le clochard? Selon le choix, j'apprécierai plus l'expérience! Mais de même quelle est la femme étalon? Ou tout ceci ne ressemble-t-il pas, étrangement aux méthodes employées par les bourgeois en 1789, pour expulser l'aristocratie et le clergé des rênes du pouvoir. Seule cette couche supérieure y parvint en jetant liberté égalité fraternité à tous les autres. Vous seriez donc une frange qui voudrait accéder de même?.. et çen jetant égalité entre l'Homme et la Femme à toutes les autres. Puisque l'égalité, au millimètre, entre chaque homme et chaque femme, selon les cas de figure d'une sainte journée, semble bien impraticable. On touche au domaine du général au particulier. Comme "juger" est fardeau plus épuisant que vous semblez penser. Alors vu le manque total de ratio d'une telle demande, qui ne supporte même pas un raisonnement, pourquoi ne pas passer au volet suivant? Sûr que votre demande d'égalité pose problème, et savoir poser les questions c'est préparer les exactes réponses. Votre demande n'est que le sanglot long de l'humanité, et celui, bien trop étouffé, de vos compagnons que vous avez tant fait baver, pour un MENSONGE. Soit nous parvenons tous à l'égalité, soit, comme il semblerait, votre concept-gangster y a bien aidé, les inégalités continuent toujours d'augmenter. La femme d'Afrique et la milliardaire semblent soudain n'avoir plus rien à se dire. Pourtant, si vous vouliez tant l'égalité

pourquoi n'avoir pas commencé par vous mêmes? Toutes unies. Nous aurions donc été CONTRAINTS de faire de même. Soupçonnant vos repréailles, je pense que nous n'aurions pu résister. Comme quoi faut jamais mentir. Tout mensonge conduit inmanquablement (question de patience) à la plus belle des vérités. Alors salut, petites têtes faudra maintenant que vous refassiez tout le chemin que vous avez piétiné. Il se trouve que nous n'avions fait que nous battre pour l'égalité. Mais la vraie. La Rationnelle. Celle de l'Humanité. Appliquant la règle Intelligenti pauca.

Chick, ramassant sa chique, sursaute chic! passant, comme si de rien n'était à autre chose. Est ce possible. Son entreprise de séduction de Lou, et de Fred Eric puis de Alex; Alex qui? exquisement ordonnée par Tony Truand, ayant butté sur ce surprenant palabre, elle ne pouvait que se remettre en question. Observons là donc dans cette fougère qui replie sa crosse et dénote, pour le moins, que l'humanité va piger, à temps, le sens VEGETAL. La question se pose, paraît-il, comme un papillon, mais où se pose-t-elle? est ce que nous ressemblons à un terrain d'atterrissage, et si c'était vrai, après tout. Si nous avons la réponse qu'une question attend. S'il suffisait de remplacer toute hypothèse pour sortir des difficultés et non de remplacer les difficultés pour sortir des hypothèses, comme trop de scientifiques paraissent s'ingénier à le faire. Mais comme il n'y a plus que des métiers et plus d'homme, qui peuvent ils comprendre.

Venue seule, Chick Orée avait su apaiser la méfiance de la maison, qui ne devint pas le cerveau de qui la pénètre. Les Alégaste, pas hérissés non plus de terreur, n'avaient pas provoqué le maelström qui évite vite. Leur collation, ils avaient invité Chick, à la partager. Elle n'avait qu'à attendre que chacun des membres mâles soit isolé, pour opérer la réduction de la séduction. Elle ne fut que réduite à s'apercevoir que tout mensonge se retourne en vérité impeccable.

Si je t'aimes, dis tu, je dois renier toute l'humanité? tel est le dernier serpent que présente la femme. Puisque si elle est l'avenir de l'homme elle en est aussi le passé. Lou l'avait contré d'une phrase, lui révélant le soubasement de ses mots séducteurs.

A tout du moins dois tu l'oublier lorsque mon métabolisme l'exige, Chick se transcendait en toutes les conversations d'amour.

La fréquentation d'une femme doit donc connaître ce cyclisme, et s'y totalement adapter. La gageure semble de taille, mais réalisable, si nulle ne se prend pour le nombril du monde. Moi, vu l'indéfectible amour que je lui voue, je le

Vous nous avez assez bassiné pour vous permettre cet effort.

Bassiné? Dans les siècles passés, et en de si nombreuses contrées, mults détails semblent indiquer que vous n'avez pas eu un si mauvais rôle. Et même mon inconscient paraît, parfois, tenté, envieux de votre place en ces siècles et contrées passés. Non, puisque nous sommes CONTRAINTS de parler au plus haut niveau, nous ne pouvons fuir que par le haut, vous, en échange, qu'est ce que vous donnez? En ce qui touche l'essence même de l'humain. Je veux dire que la femme ou l'homme c'est de l'humain: si la femme détruit l'homme, comme par amour elle le lacère?, c'est l'humain qu'elle détruit. Non seulement vous ne voulez pas arrêter, mais vous ne paraissez avoir rien à offrir qui fleure si bon la transcendance.

Et si les femmes aimaient la décadence?

Les chevaliers partiraient sur le champ pour combattre d'autres moulins à vent.

Et si...

Vous ne semblez pas encore avoir accepté l'idée du repos, qu'une autre ére puisse naître, et vous saccagez le bonheur, car l'homme semble animal bien paisible. Nous, ça va faire un demi-siècle que nous sommes sur le coup et vous vous ne voulez toujours pas abandonner vos attaques décevantes. Nous sommes déjà avec un pied dans le nouvel style de vie, à scuter votre étincelle de compréhension, et vous n'êtes que tournées vers un passé bien surpassé, non!

Je ne sais soudain que dire...

J'en suis d'autant plus certain que je défie quelque femme que ce soit de poursuivre ce dialogue à la même "hauteur". Je le poursuis pour moi même de toute façon. "Les plus grandes séductions peut être que l'histoire des passions pourrait raconter ont été accomplies par des voyageurs qui n'ont fait que passer et dont cela fut la seule puissance" (Jules Barbey D'Aurevilly - une histoi-

-re sans nom)

\_\_\_\_\_ La séduction vraie (ce parfum de tentation, vous savez) pourrait avoir changé de camp. Aaainnh AAinnh je t'aime moi non plus Aaainnh L'amour physique est sans issue. Et le suivant? Des étreintes plus totales pourraient exister? Toi tu nous éreintes tu vois, et nous nous rêvions de ces étreintes, où est la différence superbe? Sache donc admettre que tant de projets passés ont été annulés parce que l'angle de visée, ayant une seconde, un degré d'erreur, l'arc d'arrivée aurait été désastreux. Imagine ces grandioses hommes qui suppriment, en silence, leurs projets pour le bien de tous. Mais, cette fois ci, la marge de manoeuvre paraît bien plus large; alors, abandonnant l'idée qu'on doive leur faire de la lèche, que les femmes ressaisissent leurs consciences, celles qui, aussi (le saura-t-on!) sont consciences de la vie. Et ne permettent plus un retentissant échec. La séduction n'a existé QUE pour entrer dans l'Humanité.

Dans ce plus que réel que serait l'amour, pour qu'il persiste, paradoxalement, il faut accepter une bonne dose de leurre. Toutes les attitudes découlent de cette ambivalence, jusqu'à même l'attaque sur ses points faibles, si l'on sent que ça commence à glisser entre les doigts. Ce qui ne peut que précipiter le mouvement. Alors pourquoi s'attacher à un autre être? Il n'y a rien de bien raisonnable à cela. Il semble bien plus pratique de vivre par soi-même. Chickoremus, cherchait à provoquer l'élan de Fred Eric, par le lyrique rejet de son tableau, lui tendre la réflexion mûre comme un renoncement à poursuivre plus loin; où elle s'arrête, s'ouvriraient alors les bras de Chick.

\_\_\_\_\_ Faire oublier l'argumentation, en permanence, sous-jacente à tout rapprochement de deux êtres, sera toujours le but de toute discussion amoureuse. De Fred, donner l'ouverture des pupilles, à la fois sur l'engloutissante beauté de Chick, et la compréhension nette qu'il avait de la manoeuvre, revient à fredonner-tu cherches à m'aveugler pour que je te vois comme tu veux; faut aller voir le docteur Quide Leurre. A quoi te sers de me faire chuter? Ce que cela prouve? LA paralogique tendance à dévaloriser l'objet que l'on (a ou aura) survalorisé: qui demeure capable de ramasser qui il fait s'écrabouiller? Ou, reprend Fred Eric cassé, lâcher prise pour me noyer en toi, prouve juste que tu te juges mériter à ce point d'être aimée, mais que je ne suis juste bon qu'à cela, donc c'est toi que tu dévalorises. Moi j'en pourrais plus me détacher d'un tel ascendant: c'est, alors, toi qui est coincée. En vérité, on ne connaît pas quelqu'un tant qu'on l'aime.

\_\_\_\_\_ Abandonnant cette tactique, ce qu'elle avait entrevu avec ce que Lou peut Lou veux? LOUPE DE LOUVE? LUI DONNAIT SOUPLESSE D'ACTION AVEC Eric, qu'un de ses ricains sourires troublait tout de même, ce qui loupait avec la Lou paix pouvait réussir avec ce Fred austère. De toute façon l'amour affronte le vrai réel: ce que l'on sait et ce que l'on ne sait pas s'y exténuent, en un va et vient incessant, jusqu'à ce que l'un des partenaires REPRENNE la conversation, et la mène vers où il croit vouloir.

\_\_\_\_\_ L'oscillation de la lumière et l'ombre, dans un éclairage de fortune, ressemble à la sensation que, toujours, l'autre nous provoque. On aime réellement une personne irréelle. Eric hochait, à peine, en ruilante lumière, je te cherches dans l'ombre: pourquoi l'amour n'a jamais arrêté de mener aussi vite sa destruction que sa réalisation? Dès qu'il naît il ne semble privilégier ni l'un ni l'autre, mais se livrer, leurré, à leurs libres développements. L'on pourrait songer qu'il résisterait à l'une des oscillations, il n'y résiste pas plus qu'à l'autre.

\_\_\_\_\_ Saisissant que lorsque l'on intègre en soi la place de l'autre, l'amour a déjà infiltré son oscillation je m'en balance d'elle, je balance vers elle, Chick planta, dans l'Eros d'Eric la question: peut-on se suffire à soi-même? DEVINANT que la réponse, face à un autre humain (l'amour entre deux n'existe pas, il y a le "tiers" qui observe tout!) ne peut être négative, les bras de Chick frémissaient déjà de la douceur de tout douteur.

\_\_\_\_\_ Fred ricochait, l'amour est la dernière aventure totale que nous tend cette civilisation, afin que nous restions pris en ses rêts, et nul n'a pu encore, en son tête à tête, l'exclure comme "tiers", sauf à poser la question, même plus interrogative, les feux miroitants de l'intelligence dépassent souvent en splendeur la beauté d'une femme, ou bien l'aventure avec lui contente-t-elle l'appétit de

mon esprit?La réponse semble bien appartenir à chacune ou chacun!révocation des évocations de Chick, voilà le hic! Ca veut dire que tous ces dialogues pourraient très bien être inversés. Là s'explique TOUT l'infini!

Alex le sait mais à l'excès comme toujours, le balancier qui tanguent la vie, Alex propre il est, Alex approprié, Alex propriété, en ce sens il ne s'appartient plus. Ce n'est plus cet Alex terne que nous avons connu. Bien plus mystérieux est devenu cet Alex Iste: nous voulons lui demander pourquoi les Alex actes seraient si exacts. Même sa personnalité pose problème: Alex ample! A l'exemple de sa parole, il est le plus troublant des Alégaste. Alex qui?

— Voyant Chick s'approcher de lui: Que désirez vous?

— Vous!

Chick chimique dans ses mimiques, cette fois-ci elle appliquait la gymnastique du désir, connais-toi toi même y devient corromps toi toi même. Chaque Chick choc devait porter, elle avança les lèvres en formant: Mais Comment s'y prend on?

— Je vous Y prend, Alex cite,

De surprise, Chick se prit dans sa toux, rattrapant le dialogue à temps, en faisant jouer un roucoulant rire dans sa gorge, c'est la seule chose qui reste encore rebelle en moi: la toux!

Alex exquis lui tendit son mouchoir.

— Tu es gentil.

— Arrêtez de m'insulter!

— Mais je... je n'ai pas...

Dans cette société, être gentil est défaut, faiblesse, tare, donc vous m'insultez. Ayant râté le tutoiement pour le louvoiement du vouvoiement, Chick chicane ses doigts effilés en un mouvement d'abandon, et la tête renversée,

— alors tu es méchant!

— Ça c'est gentil!

Reprenant le vouvoiement, pour ramener vers la tension du désir l'Alex tension, Chick Oréador, lui sussura.

— Vous êtes dissipé.

— Comme ce doute soudain?

— Je voudrais vous assommer.

— Vous êtes assommante!

Eh bien le match est nul, le mal est déjà fait, se coulait, toujours plus près D'Alex, Chick, pleine de parfums, pressentant qu'elle pourrait reprendre le dessus, elle lui passe la main sur la chemise.

— Je t'aime et me méfie,

Tu m'aimes dis tu est ce que tu diversifies, au moins avait-elle gagné son tu, elle lui rapella que, dès qu'elle l'avait vu, elle s'était sentie, comme malgré elle, attiré vers lui, et toutes les proportions que cela avait pris, qu'il suffirait d'un mot, qu'elle lui carresse la joue, la nuque.

— Tu me manques.

— Ai-je râté ma cible?

— Non c'est à moi que tu manques.

La cible alors tu t'en fous? Si je t'ai manqué, tu manques maintenant à le dire.

Tu me manques parce que tu ne réussis pas à être là plus près de moi, essaya-t-elle de lui prendre les mains.

Je ne manques pas d'être là, à chaque fois que je réussis, et alors tu ne me manques pas.

Chacun persiste sur sa parallèle. une bien légère distortion des mots est suffisante pour montrer chacun dans son caison étanche, la route de sapropre logique, l'expression de son moi unique. Les moi et les tu se croisent, mais n'ont pas le même sens, pas la même accentuation. Les parallèles ne peuvent se rejoindre que dans l'illusion, sûrement qu'elle est bonne et douce, mais reste illusion. To and FRO Zen! Compatissants le sont, tous nos compas tissant l'histoire de nous retrouver.

Si l'amour, Alex pose, rend à chacun ce qu'il lui doit, que m'as-tu rendu?

Tu m'as rendu mabouille, la sincérité de Chick se dévoilant par ce renversement du dialogue en qui provoque devient toujours provoqué. Mais quel

jeu de massacre, quel gaspillage, pour un seul, elles allument des milliers. Tout l'attirail de l'attirance. Ramené au bas matérialisme, le maquillage semble du "trompe-couillon", la mise en formes du corps répond au "toute forme est composée de forces" de Canetti, le langage reste codé, c'est à dire bien trop perméable à tout esprit critique. Trouver les mots déclencherait, pour l'humain, les bons gestes, tout ne tient qu'à un fil mais ce fil lui même tient toute la trame. La verticalité passe, sans arrêt, de la spiritualité à la crudité, comme pour les humains, ces deux réalités semblent inextricables, un mystère, par le fait qu'il y faudrait milles oreilles, tous les poids, une substance à visualiser tous les mouvements cinétiques, milles peaux-tambours pour enregistrer toutes les modifications d'ambiances, voir simultanément de l'intérieur et de l'extérieur, dix milles yeux pour tout enregistrer. L'amour reste mystère, il exténue toutes les possibilités humaines. Lorsqu'il est la solution du problème il devient le problème de la solution.

Ton amour est mort mon amour?

Mon amour est mort mon amour.

Mon amour il est mort ton amour?

Ton amour n'est pas mort mon amour.

Quand l'amour se détruit, il dévoile comment il se construit. Les deux se partagent toutes phrases, seule la symétrie se met à changer. La destruction, qui reste indissoluble de ce qui "provoque" l'amour, disparaît dès que l'amour n'est plus provocateur, provoquant, mais vivre sur le souvenir du gigantesque maelström (à demi destructeur) qui l'a construit. Toujours à demi construit donc il devient le plus fragile à partir du moment où il trouve l'équilibre. Le mystère de l'amour c'est ce déséquilibre même qui n'arrête pas de changer de camp! La symétrie ne semble pas se justifier! Ce n'est jamais le dernier qui parle qui a raison. Qui REPREND la discussion, croit mener l'action qui lui sied, mais l'autre en devient plus prescient. Quoiqu'il en soit, en l'état actuel des choses, puisqu'il semble impossible de dire "en l'état actuel des humains", donc que seules les choses comptent et que les humains n'ont pas d'état (d'Etre), cet aparté prouve qu'il semblerait que nous nous privons, actuellement donc, de quasi toutes possibilités de vivre (et non plus entre-apercevoir) cette prodigieuse et incommensurable géométrie des sentiments.

Que la vérité de l'amour ne masque plus l'amour de la vérité.

## XII

Tony Truand ne peut qu'incarner sa fonction, être possédé par sa position. Le Tony cité ne peut que se fier aux actions passées, puisqu'elles furent à Tony fiées, garotté par les pensées qui en découlent, il ne peut que suivre leur logique. Même si sa bande semble toute retournée par la pensée Alégaste, il ne peut que continuer à leur commander l'utilisation des mêmes procédés; qui ont cédé à quoi ils se disaient partisans. Devant toute radicale nouveauté la marge de manoeuvre de Tony paraît être de toujours faire la même chose. Ne pouvons nous observer ceci partout, où ces êtres, englués dans leur "situation" sociale, y semblent tellement collés, cloués, qu'aucune liberté de mouvement n'a l'air possible, ou bien, encombrés par l'appétit de leurs egos, ils paraissent totalement ligottés par la pression des autres, aucune liberté individuelle ne semble s'y mouvoir; et ces êtres sont convaincus qu'ils ne peuvent faire autre chose que ce qu'ils font, que la transcendance n'existe pas, qu'il faille même se faite gloire, importance de cette nécessité, s'adosser à ce qui les restreint, contraint, si complètement, qu'aucune oppression ne pourrait y réussir. Jamais ne se réveilleront... ils comme l'esprit qui ne sait d'où il vient, où il va; mais il y va lui au moins! Les Alégaste y avait été, y allait, même si, auparavant, pas la moindre velléité d'une telle liberté de mouvement n'aurait pu éclore en eux. Peut être ressemblaient ils tellement à ces êtres, que, seule, la plus incessante terreur était parvenue à les contraindre à agir ainsi. Mais, pour Tony, qu'est ce qui pouvait le contraindre à se persuader qu'il ne pourrait faire que ce qu'il avait toujours fait. Qui

d'autre est réduit à un tel réductionnisme?

Malgré l'échec Chick, ne pas convaincre mais tenter, Tony mettait au point tous les moyens de corruption, ne pas convaincre mais forcer, donnant ses ordres aux membres de sa bande, qui en semblaient de moins en moins convaincus. D'un geste de la main, il les lâcha, et resta, seul, derrière son bureau sans barreau, essayant, de toutes ses forces, de saisir la logique de l'irrésistible phénomène Alégaste. Qu'est ce qui leur donnait tant de force? Quelle pouvait être cette étrange chose qui déclencha tout dans la maison de B.Lack? qui troubla tellement la conscience des Alégaste qu'elle en redevint lucide jusqu'au translucide. Un être? un automate ultraperfectionné? une autre vie? ou une forme indescriptible qui peut accueillir toute abstraction? Tony feuilletait les rapports qui scandèrent toutes les péripéties du phénomène. Une force de pensée? une pensée de force? ou encore à suggérer tout ce qui permet de penser, une volition, une découverte future, et donc une possible déduction d'aujourd'hui, c'est à dire un raisonnement et donc son performant système d'exploitation: la Raison? OU TOUT simplement du parfait indicible? Le voile de milliers d'images portait la buée d'émotions. Comment savoir si l'on ne sort pas de ce que l'on croit savoir? Le principe fondamental de la logique n'est-il pas de toujours pouvoir opposer des termes à d'autres termes? La structure essaie d'apparaître derrière chaque chose. Soit la logique se ramène à la question de la "validité": de l'argumentation ou "differencia"; soit à la "conformité" de la "biographie" de l'information: le fonctionnalisme ou "genus". De toute façon, cela ramène à un modèle préexistant. Je confirme conforme, c'est à dire que le conforme confirme ce qui avait déjà été énoncé, énoncé comme annoncé donc, annoncer tout ce qui sera énoncé, se place, en parallèle, avec renoncer à énoncer toute autre chose. L'ordre de la logique est l'ordre des possibilités qui doit être commun, à la fois, au monde et à la pensée, mais dans toute "régularité". Hors de la logique tout n'est "accident". Tony se disait que la dose de nécessité, renversant tout pronostic, du phénomène Alégaste pouvait correspondre à ce critère.

Le modèle se targue d'opposer ce qui sépare le plus: nécessaire et accidentel, important ou secondaire, a priori ou a posteriori, incompatible ou accessoire...etc, ce qui entre dans telle modalité ou non: disjonction et inclusion, description et explication, affirmation et négation...etc, et, enfin, ce qui suit tel processus de signification; signifiant et signifié, dénotation et connotation...etc, avec tout un système de symboles et de variables, liés par des opérateurs déterminant structure interne des propositions, et relations entre elles, qui place ce modèle du côté des mathématiques. Sans pouvoir, lui non plus, répondre à la question: le modèle mathématique existe-t-il en dehors de la pensée de l'homme? Toute découverte peut, en effet, y sembler trouver une place préétablie. Le modèle logique semble plus répondre (en ses trois entrées) au quoi, comment et pourquoi. Quel est le plus privilégié? L'application du modèle doit utiliser l'ensemble des cases décrites, pour distinguer tel objet, ou discours, de tel autre: est ce qu'il ENTRE dans la logique? Le cheminement dans la grille élimine, au fur et à mesure, ce qui ne répond à telle exigence formelle. La proposition qui monte toute l'échelle, et convient à chaque étape du cheminement, atteint sa validification logique. La pensée Alégaste semblait avoir convenu au passage de tous ces cribles, ou les avoir contourné par une logique de l'efficacité, et de l'interconnexion scrupuleuse de tous les concepts. Mais quel pouvait bien être le sens de tout cela: pourquoi cette pensée, se préoccupait Tony, Ice Dice ayant formulé la question d'une tout autre façon dans son dernier rapport.

Tout autant que la logique est une mise en rapport justement, mais entre les choses. Leurs relations s'extériorisent par des "plus vrai que", par exemple. Mais aussi des signaux de classement: premièrement, deuxièmement, d'une part, d'autre part, puis, ensuite, mais en outre, cependant, puis, ensuite, ou donc, qui alignent la suite d'arguments et de contre arguments, sans doute, dans le but de déboucher dans une conclusion. Le plus incisif de ces signaux reste "d'ailleurs", c'est d'ailleurs que vient la nouvelle position de la proposition. D'ailleurs extrait déjà du cadre de la logique formelle, tout en s'y maintenant, que la solution puisse s'y trouver. D'ailleurs, soit "pour une autre raison", ce sera d'ailleurs que viendra la solution: quel argument de poids! L'espace que s'est autorisé la logique ne permet de rien y RESOUDRE, mais possède suffisamment de jeu, celui qu'il y a entre Frege et KRipke, pour permettre de l'emprunter. La parfaite panoplie de la logique a, elle aussi, oubliée son origine donc sa

genèse, et croit que sa nécessité ne s'impose que dans toujours la même direction. Son origine, et donc ce qui la défait de l'ignorer, fut l'état de manque car il s'agit de créer un moule pour que toute pensée se forme, Prenne forme, et puisse se répondre elle-même à la question suis-je valable, quel rapport avec... ce manque aboutissant en sa nécessaire suppression, tout oubli de sa présence première rétrécit tout à la forme, aux formes, penser pour la forme c'est penser dans les formes. La logique "formelle" a formellement manqué le manque: les grilles logiques doivent avancer avec la pensée, et non l'inverse.

Le fond de la chose c'est bien le rapport du sens directionnel et du sens profondeur: c'est à dire que, pour les deux, changer le sens c'est changer le but. Ce qui se pratique, en logique formelle, du plus bas, par la connotation, saturer un mot d'importance cruciale de tant de connotations répulsives qu'il est, ensuite, extrêmement pénible de l'utiliser à bon escient, puis, au milieu, mettre toute valeur au même niveau, pour pouvoir comparer ne le faut-il pas? Or, sans transcendance, la proposition la plus cruciale a le même poids que la proposition la plus triviale, n'importe quelle banalité remplace la pensée, enfin, au plus haut, la signification. Avoir de la signification, en logique formelle, n'a pas le même sens que dans la vie de tous les jours. La différence c'est l'attribution d'un rang et d'une valeur à la signification. Cette hiérarchie ne considère pas le fond d'un discours, mais uniquement sa forme, et comme "signifier" devient ceci renvoie à cela, le fond semble toujours renvoyé au néant.

La construction de la logique formelle ne permet de repérer, dans l'existant, que ce que l'on sait déjà, toute nouveauté trouvant obligatoirement sa forme nouvelle, il pourrait sembler que la logique soit fermée à la nouveauté. Mais là, heureusement, la logique n'est pas formelle! Puisqu'elle ne l'est, elle ne l'est donc plus. Ni logique, ni formelle. Ceci pour illustrer qu'il est infiniment demandé à la logique, et bien peu à ceux qui l'emploient. Si les utilisateurs étaient astreints aux mêmes coercitions que la logique, ils ne pourraient préférer la moindre phrase. ET pour leurs actes? Sera-t-on moins formels?

Ce formel formel dénoue le noeud même de ce siècle qui est, même si cela est ignoré et c'est parce que c'est ignoré que cela est, la plus vaste lutte de formalisme de tous les temps. SEule la forme compte, là dessus ils sont formels. Tout doit passer par la formalité du formel. Et toutes les sémiologies qui couvrent d'ailleurs, tout l'hémicycle des opinions, comme c'est étrange, s'y sont employées. Mais contre qui? Comme disait La Fontaine, c'est le fond qui manque le moins. Le fond est inépuisable et tous leurs formalismes épuisants. C'est d'ailleurs le but, dégouter de penser DONC de savoir discuter, et tout restera en l'état, c'est à dire dans la forme actuelle. L'enjeu est de taille: et comme ces sémiologues n'avaient pas d'adversaires ils se sont battus contre tout le monde. Mais comme toujours, enfin il est de plus en plus possible de l'entre-apercevoir, qui ne suit pas la vérité, c'est à dire la réalité et la RAison (la poupée gigogne est parfaite!) s'est fait sujet du préjugement, et donc se piège lui-même. Le sémiologue se piège du fait que la forme est composée de forces, et donc, qu'à même suivre leur formalisme insincère, le fond force toujours la forme, entièrement libre il est, il peut mettre les formes (comme on dit les bouts!) ou non. Mais comme les Alégaste saisissent les systèmes, non les hommes, nul ne verra de joie malsaine, lorsqu'à chaque fois, et en chaque domaine, ils dé-jouent ce à quoi les autres jouaient. La logique qui ignore son but a servi à effacer celui des autres. Tony, cherchant la logique du phénomène ALégaste, commençait de voir la sienne en péril, il ne comprenait pas leur but (échapper à la terreur?) mais le sien lui échappait encore plus (qu'était-ce déjà gangstériser capitalistiquement la société, mais non, qu'était-ce).

Quelle est la RAison de tout ça?

Et si c'était la Raison, juste comme ça en l'air; Tony que, ce Tony que rien ne peut convaincre. La raison est la raison. Elle répond à la raison, au motif, à la cause. Ce qui fait qu'une chose existe, la RAison est origine, principe, sans elle cette chose ne peut exister; la Raison paraît source irréductible qui ne se dédie jamais. Bon, la Raison répond à la raison de tout ce qui nous entoure, mais qu'y pouvons nous. Ce pourquoi nous faisons quelque chose, ce qui nous pousse à agir, le motif, la trame, le tissu, la beauté sur le nécessaire, c'est encore la Raison; la Raison est ce qui crée le monde et nous pousse, tout à la fois, à y

agir, se disait encore Tony. De motif elle devient donc mobile, un déplacement qui doit déplacer beaucoup de choses. D'autant plus, qu'elle semble mettre en relation toutes choses: elle explique, complique, réplique. Maître de cérémonies, elle n'en fait aucune lorsqu'on l'invoque, en raison de, à cause de, elle est point de départ et elle le sait. La Raison assume le rôle de guide, bien, elle montre la direction, encore faut-il qu'on la suive. Elle se place à l'origine des choses, au départ de nos actions, mais, on l'aura compris, dans le but d'un bien long voyage. Dès le début, sur ses fonds baptismaux, la Raison semble être en tout, et dans toute sa pérégrination elle désirera être dans tout. Son ambition n'a de limites que la qualité de la tête qui la porte.

Etymos, le vrai, logos, étymologie, la Raison ne cherche pas à le contourner, "Ratio", calculer, mesurer, et "juger" la balance de ces comptes, comme le Droit, mais aussi "Reor" (ganiser), relier, rassembler, mettre en relation: par exemple, parler et penser. Mettre de l'ordre en tout, mais au microgramme près, au millimètre précis, la Raison déclenche le phénomène, mais est AUSSI le moyen de le "juger". Pour le grec, la "Ratio" se muait tout à la fois, parole, raison, et rapport mathématique, mais déjà pour le romain, bien trop proche de nous; la "Ratio" n'est plus quel<sup>o</sup>et<sup>3</sup> action. La raison semble déjà appelée à être évincée! Pourtant, Henri Atlan signale, en résumé, que les différences d'opinions sur le nombre d'objets (d'humains) d'un certain genre, ne peuvent être expliquées par les différences de cultures, ou d'intentions; ce qui prévaut ce n'est pas l'apparence, variable, de grandeur et de petitesse, de quantité et de poids; mais bien la faculté qui a compté, mesuré, pesé. Bref la "ratio". La Raison semble bien un fonds commun.

Cependant, le fait que la Raison paraisse être en tout, et ressembler à toutes choses, a bien l'air d'avoir subi nombres d'avatars. S'il y a quelque chose qui a plus que mauvaise réputation, comme nous, pensent les Alégaste, c'est bien la RAISON. Elle si vaste et mouvementée, ressemblerait à un carcan rigide qui honnirait l'irrationnel, sans même le voir. "Histoire naturelle du surnaturel" de Lyall Watson, le moins pire en ce domaine, paraît incruster que ses meilleurs passages sont bien le pauvre fait de la Raison, les autres assertions semblent, d'ailleurs, bien peu naturelles. Ce pauvre Irrationnel, que la Raison martyriserait, sévit, peut être, mais de faire croire que n'importe quel cépages vaut les plus grands crus. La Raison contient tous les irrationnels, comme la Réalité est le rêve qui les contient tous.

La RAISON serait aussi un dessèchement, un assèchement, un amaigrissement, pour tout dire un coeur insensible. Le lyrisme surréaliste semble s'y être évaporé sans qu'une goutte de la RAISON n'ait disparue. De toute façon, froidement, le surréalisme n'a existé que pour faire disparaître son année 1924, et surtout Antonin Artaud! Qu'ont ils donc tous après la RAISON? Car plus longue persiste la liste des griefs. Il est vrai que l'on puisse faire de multiples usage de la RAISON, que des intérêts différents conduisent à des usages différents de la RAISON, mais est ce une raison de jeter la Raison avec l'eau du bain. Cela ne signifie-t-il pas, plutôt, que la RAISON puisse se partager sans compter. Alors cette rancoeur démesurée ne viendrait elle pas, plutôt, de ce que la Raison puisse sortir d'elle même, se voir de l'extérieur, et voir comme le fonctionnement à vide qui, formellement, est juste, mais, au fond, erroné. Ce qui en fit arme absolue contre tous les préjugements passés. Elle et personne d'autre! Etrange donc que la Raison, arme absolue, se voit, aujourd'hui, sérieusement relativisée. Ce sera même la seule chose que l'on ait jamais vu relativisée.

Comme son histoire, dont, à parcourir ses pérégrinations, on s'aperçoit, très vite, que la Raison a toujours été très peu utilisée, si ce n'est, et massivement, au XVIII<sup>e</sup> siècle, pour vaincre les "superstitions (ou préjugements)", mais là, encore, ses plus illustres représentants restent quasi méconnus. En effet, qui connaît Dom Deschamps, Julien Offroy de la Mettrie, Claude adrien Helvetius, Paul HENRI Dietrich Baron D'Holbach ou Donatien Alphonse François marquis de Sade? Le concept de l'Homme-Machine que l'on connaît plus sous sa mauvaise version de l'Eve Future? A côté, le matérialisme dialectique du siècle suivant, pêche énormément, même dans Marx, génial analyste mais minable synthétiseur, les conneries qu'il tire de ses analyses toujours aussi efficaces croyez le, laissent encore pantois! Par contre, les amérindiens semblent avoir eu un rapport très raisonnable au monde, leur compréhension de la Nature restera insurpassable, tout autant que le Tao reste encore la meilleure fréquentation de la Raison qui soit. L'histoire de la RAISON



ressemble donc à son ignorance, l'ignorance n'a jamais été un explication (le je ne savais pas n'explique aucun reniement de sa propre conscience) ni un motif valable (le je ne savais n'excuse rien et surtout pas les préjugements, l'acte même de REFUSER de savoir). L'ignorance de la Raison n'est pas une raison pour continuer à l'ignorer.

L'on voit donc bien, désormais, que la RAISON n'a pas qu'une raison, elle les a TOUTES; puisque la seule chose qui ne doit pas donner sa raison d'être: c'est la RAISON. Est ce pourquoi elle semble entretenir parfaite connivence avec la réalité, la vérité, la discussion socratique, ou bien qu'elle soit le parfait lymphocyte contre tout préjugement? La RAISON ne semble rendre raison qu'à qui la respecte, mais sans plus. Immédiatement elle lui dit: Tu es DANS le vrai; il se met d'ailleurs à décrire tout le paysage, l'habitat, les exponentielles sensations, les actions et réactions... etc. Jamais je n'ai rencontré un Maître aussi peu exigeant et si généreux: la Raison est la porte qui fait entrer DANS le vrai!

Alors, comment comprendre sa toujours actuelle réputation de renonciation, d'abnégation, d'austérité, de privation, pourquoi ne pas dire de pauvreté, de la Raison. "La raison c'est juste bon pour les pauvres. On peut s'en passer au sommet." (Calliclès dans Georgias 33-Platon). Toujours une petite phrase, un seul mot, discrédite définitivement un monument mensonger: l'on a compris, qu'au XX siècle, Platon aiderait encore au meurtre de Socrate. Bon, la RAISON c'est juste bon pour les pauvres. Les pauvres! C'est la porte qui permette d'être DANS le vrai. Ils seront donc les seuls à être "dans" le vrai! Comment ne pas voir que la majorité a toujours attendu le feu vert pour penser, l'autorisation pour réfléchir, la flèche indicatrice pour circuler dans le "SENS" interdit. Elle a tout cela, dorénavant, et puisqu'elle ressemble au Code de la Route, elle aura aussi la route du Code. D'accès-la Raison est la clé!

C'est bien que la RAISON cherche à persuader, de "suadere", conseiller; mon chéri, malgré ton agressivité, j'aimerais que tu saches que la Terre est un être vivant, comme toi, et que ce que tu lui fais, actuellement, s'appelle assassinat; ma chérie, ne serait ce trop abuser du peu de sympathie que tu montres pour l'humanité, pour te dire, quand même, que les TROIS Quart de l'humanité c'est la majorité, et que toi qui n'aimes que les majorités tu devrais donc rejoindre la plus grande majorité qui ce soit jamais vue; les TROIS Quart de l'Humanité. La Raison c'est toujours "Non nova, sed nove" non par des choses nouvelles, mais d'une manière nouvelle! Mais qui est donc cette Raison qui a l'air d'en savoir d'autant plus qu'on en sait moins d'elle?

La raison est une vertu, toute vertu est une qualité, toute qualité est un accident, donc la raison est un accident. Cette sorite, ou pollysyllogisme, aboutit à une conclusion inattendue - un paralogisme! Mais "L'évolution de la raison a fait passer la question du réel avant la question de la logique" (HENRI ATLAN). Pourtant cette pensée rationnelle est un modèle du monde, contrôlable au vu de tous, et que chacun peut éprouver. A l'aide de multigrilles de reconnaissance. De décodage. La pensée clairement recommencée et chaque jour recommencée. La Raison permet cela. Ainsi que le droit à l'interrogation, la remise en cause de l'acte par la parole, et inversement, le doute systématique. En exténuant tous les raisonnements, où Raison ne ment, puisque toute "conception" trouve sa matrice en elle. La RAISON-ORIGINE devient le fondement de ce qui va suivre, sans ses fondations la maison s'écroule. Il faut voir comme la maison de la raison a su protéger les ALÉGASTES. La cause première dont personne ne cause? Malgré le mépris extérieur affiché pour la RAISON, tous semblent y revenir toujours, comme malgré eux, la Ratio juridique, le rationnel scientifique, ou La RAISON qui donne les raisons de la vie de tous les jours, tous s'y APPUIENT, "fondé à" s'adosser aux fondations. Cette ubiquité méconnue viendrait de ce que la RAISON soit un déplacement permanent pour un remplacement constant. Comment procède-t-elle? Par l'entendement qui entend, le discernement qui voit, le bon sens qui met de l'ordre en tous ces relevés, puis le "jugement" qui permet de jauger la situation et de viser impeccablement sa sortie. Par la pensée "juste", à l'aide de la ratio, qui semble, aujourd'hui, rationnée, c'est un "peu" juste. Par la pensée "correcte" qui saisit la réalité d'une seule démarche, percevant, perçant, directement les "essences", sans l'aide d'un processus démonstratif fragmenté. Par ce "juste milieu" où la RAISON se maintient, appréhendant tout instantément, pour rendre équitablement, ou tout du moins en équivalences, à chacun son lieu et son droit à la justesse: par ses mille yeux sur le juste

milieu, la RAISON personnifiée Argus. Elle incarne même la vraie "Justice" dont la ratio juridique semble, parfois, avare. "Le triomphe rapide de la raison et de la liberté a vengé le genre humain" se convainc Condorcet, et comme ce pronostic paraît juvénile de nos jours.

En effet, de la pensée "correcte" comme l'aigle, n'est plus retenu que l'aspect convenable (elle convient qu'il convient de) pour qu'il soit "convenu" de lui faire endosser tout ce qu'elle renie. Voyons les résultats de ce rapt! L'armée? où le supérieur "a toujours raison", c'est à dire évidemment tant qu'un supérieur, encore plus supérieur, n'intervient pas. La science? le point d'arrivée contredit souvent le point de départ, la Science attaque la Foi, au départ, mais, à l'arrivée, ne permet aucune critique de sa foi. Dans la vie? "X venait ordinairement à se limiter à sa spécialité, en adoptant, pour le reste, de sa vie, la conviction que, si les choses pouvaient évidemment être différentes dans l'ensemble, il n'en était pas moins inutile d'y penser trop." (Robert Musil) Entre gens bien élevés (abaissés) ON admet, d'avance, que toute chose a sa raison (quelle?) et que l'on serait mal venu de la chercher avec trop de curiosité. Cela, et bien plus encore, avec la Raison "correcte" à la boutonnière. Evidemment la raison c'est juste bon pour les pauvres, et l'amour est platonique, n'est ce pas. Comment donc communiquer avec une culture hyper réductionniste, et dans le moindre détail? La raison "convenable", juste pour rester résigné, "se faire" une raison, comme un viol, en fin de compte, "rendre" raison, à ceux pour qui elle n'est rien. Cette raison "acceptable" se prétend bien modérée, mais semble violent préjugement dans son reniement de ce qui fait la Raison. En raison de: "étant DONNE", et ça le restera! Ce qui est conséquent est suivi, et devient donc la conséquence de ce qui suit.

La pensée préexiste aux qualités. Le fait de penser est indépendant de ses résultats. Comme la Raison. Point de départ, fondement, la Raison s'étend à devenir lieu de passage, juste milieu de distribution, réseau, multiprise: elle provoque le tri. Contrairement, ou complémentaiement, au réel, au langage, à la vérité, la Raison ne semble pas un interface, mais une aborescence, un faisceau, une étoile. Sa tendance à l'universel lui fait même reconnaître que l'universel ne peut être une position unique, mais une juxtaposition. Un tel "universel" ayant réussi à détruire le LOCAL (où tout se crée), et donc tout moyen de le "localiser", par la suite. La raison est donc cet universel qui ne persiste que dans le local, ne peut même s'en détacher, à tel point que, pour la Raison, l'universel n'est plus que la reconnaissance de tous les segments juxtaposés, du droit à la seule existence de tout le "Local" de la Terre. La Raison c'est juste bon pour les pauvres, soit mais quel luxe!

La dernière "castration" intentée à la Raison, se signale par le "mettre à la raison", comme l'on met au pain sec, le plus grand danger que court la Raison serait l'attitude passionnée. Tous les moyens de propagande et de pression, dont disposent les grandes unités économiques ou les états, conduit bien sûr à l'exaltation collective. Mais c'est s'aveugler sur les causes et les effets, cette insularité du comportement qui est déclenchée par la propagande ne peut avoir de pire ennemie que la Raison. C'est la RAISON qui met en danger de telles passions. Pourquoi faire de cette gigantesque, courageuse, incisive Raison cette entité timorée, falôte, effacée? Ah oui, c'est qu'elle est juste bonne pour les pauvres. Mais bonne aussi à contourner tous les préjugements (ce reniement de la Raison) et celui-ci en particulier! La rationalisation des passions "change de camp! Puisque si nul ne fait le mal que par ignorance (Socrate) il semble que tout soit fait pour que l'ignorance perdure.

Peut-on imaginer une philosophie qui n'accepte aucune entité fondamentale, pas de constituants fondamentaux de la matière, aucune constante, loi ou équation fondamentale, pas de vérité pieuvre, ni d'universel unique? Il semblerait que tous ceux qui refusent le concept sous jascent nous sommes responsables de tout et de tout le monde, le fassent. Leur philosophie est donc que la matière serait composite, l'univers en kit, qu'il n'y ait aucune constante et alors pourquoi refuser tout changement, de loi universelle, d'équation fondamentale, et alors pourquoi refuser tout relativisme, spécialement dans ses opinions. L'une et l'autre attitude paraissent incohérents, pourtant la première devrait demander infiniment moins d'effort, les constantes universelles impliquent que l'on se sente responsable de toutes nécessités. Fuir le tout-accidental rejoint le "Nihil est sine ratione" de Leibniz, rien de ce qui est n'est sans raison. Evidemment

puisqu'il y a la RAISON.

Zeus, après avoir vaincu les Titans, et les autres dieux, a créé la bataille de "l'idée", la Raison paraît avoir été son ennemi terrestre. Mais qu'est ce qui a bien pu donner autant d'inconscient courage à cette Raison? Le savoir? ou le caractère, la personnalité, dans le sens de la volonté d'aider les autres? Ce qui déclenche tout, puisqu'ignorant de ses conséquences, elle va de l'avant, d'une façon aveugle. Obstinée, ce qui crée la destinée. Comme une destination, la destinée. Mais obstinée, comme point de départ. Est ce que cette Raison en action se révèle mieux chez le déviant ou la masse? La raison marche-t-elle en masse ou dans la faculté de s'abstraire du lot? Pour y répondre, Kant propose les "catégories": un jugement est de qualité (affirmation ou négation) de quantité (particulier ou universel), il exprime ou non une relation à d'autres catégories (catégorique ou hypothétique) il est affecté d'une modalité (contingent ou nécessaire), plus, le rapport entre la modalité et la quantité (problématique ou singulier). Sommes-nous assez parés pour répondre à toutes questions, ou faut-il refaire une Critique de la raison pratique ("Sur une Découverte d'après laquelle toute nouvelle Critique de la raison pure serait rendue inutile par une plus ancienne" de 1790, nous ayant dissuadé pour la raison pure)?

Ne sommes nous pas tous "doués" de raison, est ce une raison pour rejeter ce don? Si nous avons atteint l'âge de raison est ce raison pour n'en plus faire usage?

### XIII

#### LA RANÇON

L'homme a, pour payer sa rançon,  
Deux champs au tuf profond et riche,  
Qu'il faut qu'il remue et défriche  
Avec le fer de la raison,  
(Charles Baudelaire - Les fleurs du MAL)

Ce soc semble tout rouillé, laissé à l'abandon; l'usage de la Raison paraît effort bien surhumain, pour qu'il soit poursuivi. Le laboureur voit ses enfants ne toujours rien comprendre, c'est le fond qui manque le moins. Même la Bible, ouvrage que brandit sans arrêt la porte bien fermée de tant de coeurs, dit très clairement que tout humain se doit absolument de lire, réfléchir, tous les jours, et même d'y consacrer un entier dans, l'usage toujours plus exigeant de l'intelligence; mais la Bible sera toujours lue à l'envers.

Les Alégaste étaient, enfin, parvenus à saisir toutes les raisons de l'acharnée poursuite à laquelle ils se virent entraînés, ces raisons étant bien leur efficace utilisation de la Raison. Mais cette découverte même les hantait, les tracassait sans interruption, à comprendre pourquoi cette Raison se trouve, réduite, en ce siècle précisément, à être ainsi pourchassée par ceux-là mêmes, modérés, sans passions, corrects, convenables, qui en décorent à tout bout de champ leurs boutonnières. Tant que les ALégaste n'auraient pas cette réponse, ils ne pourraient sortir du maelström de l'horreur, se retrouver eux mêmes dans leurs individualités séparées, et non plus coagulées, après l'explosion atomique de la terreur, en cette tête quinquaphasée qui ne pouvait donc les quitter, tant qu'ils ne l'auraient pas quitté. Quantique pas antique?

Les philosophies antiques, SELON QUI Dieu, les hommes et les choses, sont nés du Logos, par quoi ils entendaient tantôt le saint Esprit, tantôt la Raison, tantôt la Parole, portaient donc l'usage de la Raison très haut; surtout les présocratiques, pour culminer avec Socrate justement, parallèlement avec le respect infini de l'ESprit qui faisait oracle, respect tout aussi authentique de la Parole qui livre les dieux, autant que les dieux s'y livrent. Nous est, désormais, connue le mépris de Platon, et ses néos qui sévissent toujours aujourd'hui, pour l'Esprit "platonique", la Parole et la Raison "juste bonne pour les pauvres" et un peu qu'elle est BCNNE pour eux. Alors pourquoi ce renversement des valeurs par ceux-là mêmes qui se targuent de nous fourguer un Ordre Moral aussi caviardé, faisandé? Ils ne se profilent que comme des voleurs de valeurs, et voudraient que nous devenions tous avaleurs de ces non-valeurs, l'Ordre MORAL se devant bien

d'être, de se sentir responsable de tout et tout le monde, et, immédiatement, des Trois Quart de l'Humanité, et de l'être vivant qu'est la Terre, et non ces conneries sur les moeurs. Pourquoi cette dégringolade éthique? Les Alégaste se percevaient toujours circonscrits par la même échevèlée terreur. La bande à Tony, qui ne dépare pas dans cet anti-Ordre Moral, tentait encore, mais avec de moins en moins de conviction, de les encercler par la diffamation, la corruption, cherchant à acheter les consciences pour qu'elles renient ce qu'elles voient et entendent - comme cela se pratique dans la vie de tous les jours, la seule différence c'est qu'il n'y a plus besoin d'acheter les consciences pour qu'elles se renient elles mêmes, c'est gratuit. Tout salir dans le brouillard dense des illusions, servirait ainsi qu'à ne laisser propre que la propriété, privée donc de tout le reste, pour devenir sa propre propriété, pardon propriété: elle n'a d'autre propriété! Avoir? la pire des dégringolades? Avoir "raison" est donc l'exact inverse de la Raison. Même pas la caricature, mais son annulation, sa suppression pure et simple. Avoir raison ne peut régner que sans partage.

A chaque nouvel essai de tout pervertir, vicier, la pensée Alégaste ne répondait plus que par d'étranges paroles, retournant comme un gant, ces attaques, insistant toujours plus qu'elles ne prenaient, toutes, leur source que dans avoir raison. Avoir raison se raccornit à la prétention "d'avoir" raison, comme je t'ai "eu" (ce doublement vicieux propre au verbe avoir), la possession trop aisée qui devient plus grave de ne plus s'apercevoir que l'on en est tout possédé, tout manipulé par cette force occulte. La RAISON c'est DE SE dé-psséder, avoir raison de tout posséder jusqu'à l'envoûtante possession.

Avoir raison c'est refuser la longue dépossession de soi même qu'est la RAISON, perdre toutes superstitions, tous préjugements en chemin, pour pouvoir commencer à "être" la Raison. Avoir raison c'est refuser ce processus, afin d'avoir l'objet, la chose stoppée, uniquement en un seul lieu et un seul temps, pour soi tout seul. C'est pouvoir se le mettre dans la poche. Tel un objet.

Avoir raison est bien devenu ce mouvement autoeffaçant, qui annule tout ce qui précède son ultime rapt, avoir! Avoir raison est la déguisement d'avoir. Son trop horrible faciès doit posséder nombres de masques. "L'égoïsme inspire une telle horreur que nous avons inventé la politesse pour le cacher, mais il perce à travers tous les voiles et se trahit en toute rencontre." (Arthur Schopenhauer). Avoir raison est aussi égoïste, que la RAISON toute altruisme. Avoir raison ne justifie que toutes les raisons d'avoir. Toutes les raisons d'avoir se ternissent en avoir raison.

Avoir raison c'est donc avoir tout, tout de suite, la charrue avant les boeufs, semer avant de labourer, l'arc en ciel avant la pluie, le sonar avant la marée. Ce qui ne crée que l'infini ennui de se répéter sans cesse: à quand la VRAIE représentation? Avoir raison c'est répéter les idées reçues que tout le monde connaît donc, resucer les idées toutes faites, et parler pour ne rien dire devient avoir raison, étaler toutes la panoplie de tous ses préjugements c'est toujours et encore avoir raison. Comment donc convaincre qu'avoir raison est la peau terne qui éteint tous les yeux, le son inamical qui aplatit toute mélodie, le goût nauséeux qui empêche toute sapience, et à quoi sert alors l'homme-sapiens?. L'arrivée qui ne mérite pas le départ.

Avoir raison a donc muté en cet avoir qui capitalise tout, qui prend tout et toute la place, tous les mots de la bouche de l'autre, les mécanismes des démonstrations, la logique qui laisse l'autre sans un. Avoir raison c'est ne pas laisser l'autre en placer une à la banque de la parole. C'est son astrologie, son destin. Avoir raison, cette vision unique de la vie, vision exclusive qui exclut tout autre. Moi, moi, moi, et c'est tout. MOI je suis le Tout à moi seul. Avoir raison oublie "l'être" de Raison, qui, à son tour, l'ignore superbement. Et moi de lui emboiter le pas dans ce détournement de qui a raison. Serons nous suivis?

Avoir raison n'est pas une règle c'est un droit, puis un devoir et une nécessité. Avoir raison est ce une raison suffisante? Il semblerait que oui, et dans tous les sens du terme, suffisante! "L'homme seul, avec sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais" (Fénelon) Fénelon se trompe lourdement, c'est avoir raison qui conduit à toutes ces destructions ou molleses amoraux, et sûrement pas la Raison! "La raison se compose de vérités qu'il faut dire et de vérités qu'il faut taire" (Rivarol) Même erreur, c'est avoir raison qui bascule en cela la raison, elle, se compose de vérités qu'il faut absolument dire

et de vérités qu'il ne faut plus taire. Elle l'a toujours pratiqué, sa lutte contre tous préjugements restera sans merci! Ainsi la Raison endosse tous les avatars et trahisons d'avoir raison, emportée dans le même discrédit elle se trouve donc contrainte à affirmer je ne parlerais plus à qui a raison. Tant il est vrai que la trivialité psychologique d'un Elaise Pascal (Les PENSÉES) semble soudain pertinente. "On se persuade mieux, pour l'ordinaire, par les raisons qu'on a soi-même trouvées que par celles qui sont venues dans l'esprit des autres." Alors qui commence? L'ordre souhaité par les hommes, ils leur importe peu que la raison puisse ou non l'approuver. Qui va trouver la phrase qui détourne celle-ci?

Avoir raison c'est asséner, sonner le gong qui résorbe toute réaction chez l'aure, c'est assourdir par le déferlement de décibels, c'est aveugler, effacer, soustraire, diminuer, retrancher à l'autre, c'est mettre hors conscience. Ces quelques secondes de k.o., tels un tour de passe-passe, au goût amer d'arnaque, ne laissent rien d'autre, derrière elles. Est-ce ainsi que vous aviez raison? Une lourdeur qui ne laisse que mauvais souvenir. Nous sommes étourdis, vous disiez, ce pourquoi vous nous sonnez de raison, étourdis oui, mais de coups sur la tête. Vos raisonnements ne sont qu'arraisonnements. Avoir raison, c'est pour les flibustiers. Persuader c'est dissuader. Avoir raison est donc affirmation qui nie toute chose. Si pour avoir raison il faut être au moins deux la disparition d'un des protagonistes aboutit à ce qu'avoir raison c'est rester tout seul. La vérité semblant se définir par la défaite d'autrui, le mensonge en semble alors la victoire. Le meilleur moyen d'avoir tort c'est d'avoir raison.

Aussi l'habitude d'avoir raison est devenue, en cette civilisation, une étrangère qui supplante en nous la Raison. Ainsi le raciste, qui a toujours raison, introduit en lui, au plus profond, intime de lui-même, ce qui, en fin de compte, est le plus étranger qui soit: l'Alien de l'aliénation. Par rejet de proches immigrés, il accepte, en lui, ce qu'il y aura toujours de plus étranger: l'Alien, c'est à dire, en français l'absolument Autre. Avoir raison, ne vérifiant jamais rien, se piège lui-même: il parle à tort et à travers! tous les préjugements le vérifient, mais contre eux-mêmes. Cette attitude de l'esprit, si perspicace pour les détails (avoir raison) paraît si aveugle pour l'ensemble. Elle fait de son savoir partiel du partial. Tablant sur ses arrangements avec la logique, elle ne peut que tomber dans les chausse-trappes, qui s'épèlent il y a des vérités a posteriori nécessaires et des vérités a priori contingentes; or on ne peut savoir quelque chose grâce à un raisonnement a priori que si la chose est contingente (aurait pu se passer autrement). La priorité toute aux a priori conduit bien souvent à avoir tort: le comble pour qui a toujours raison! Avoir raison c'est ne plus utiliser la Raison pour désemmêler toutes ces versions de la réalité, tout le trajet de la réflexion s'en trouve déformé, le magnétisme des enchainements rendu inattrayant, toutes les raisons de la Raison défigurées. Avoir raison c'est ne plus offrir le loisir de peser les équivalences, perdre tout jugement, donc toute jauge de précision, ne plus viser ne permet plus d'être avisé, ne plus peser ôte tout argument de poids, ne plus mesurer fait perdre toute mesure. Si fort dans les apparences, avoir raison semble bien tout perdre dans les profondeurs de la réalité. Et comme il semble facile de contourner cette si petite chose qu'est avoir raison. Avoir raison. Avoir? Je l'ai eu. Double Avoir? comme posséder, rouler, tromper, donc la Raison. La Raison roule tous ceux qui veulent avoir raison.

En psychologie, de même, la mégalomanie d'avoir raison échoue par sa pesanteur, son aspect urticant, sa piqure de guêpe. La psychologie qui devrait être s'occuper des autres, ou de leur signaler qu'ils peuvent s'occuper d'eux-mêmes, parvient d'autant mieux qu'elle leur rend toutes les raisons de guérir, qu'elle place dans l'ombre et la discrétion cet acide du fait d'en savoir plus long que l'autre. Méfiez-vous d'avoir raison; bien souvent, en position de rétablissement de soi-même par la contradiction, les gens font exactement ce que vous préconisiez. Vous aviez raison peut-être, mais le tort a prévalu. Par son aspect unidimensionnel, qui ressemble à l'aliénation, au préjugement, avoir raison ne peut que se restreindre à la projection de sa propre intentionnalité, à se perdre dans ses propres labyrinthes, avoir raison c'est ne plus voir partout que soi. En ce domaine, comme en tous les autres, avoir raison ne semble pas très raisonnable!

Avoir raison ne fait que copier ce qui a déjà réussi; reste tourné vers l'établi, refuse la découverte, l'inconnu, le nouveau. Avoir raison pointe à l'ennui! Puisque l'on ne peut avoir raison lorsque, perpétuellement, l'on découvre et les êtres et les choses, avoir raison ne pourra jamais rien créer. Il ne pourra que s'adosser, bien se caler, sur tout ce qui est instauré, fixé, et soi-disant établi, qui se gonfle à énoncer le futur comme s'il était déjà écrit, vieille redite du passé. Avoir raison, empêchant, d'abord, toute discussion, ne se nicherait il pas dans le silence de l'acte? S'il en est ainsi, le projecteur se pose sur la raison a posteriori qui en est donnée. L'acte se justifierait toujours. Je ne veux pas entendre les raisons d'un acte a priori. Sans que tout ne soit décortiqué aux yeux de tous. La vraie passoire qu'est avoir raison! Sa non reconnaissance de la pensée, comme phénomène autonome de toute intentionnalité, aboutit à ce qu'avoir raison ne comprenne plus rien dans les théories, et que son choix se fasse par pur hasard, ensuite la torture du tort est de s'y maintenir. Avoir raison ne présente guère de garantie contre l'erreur: avoir raison rejoint trop souvent avoir tort. Dans l'onde de la relativité toute hypothèse sera impossible. Tout reste congelé! Avoir raison prétend, pourtant, rendre compte de l'ordre du monde, par le simple fait de manifester être la forme même de cet ordre: soit tout fermer au lieu d'ouvrir, tout assombrir au lieu de porter lumière, l'on ne perçoit pas bien comment un tel mouvoir pourrait donner la vie. Avoir raison ne reste possible que si rien ne change jamais!

Avoir raison: une pré-diction, d'avant la parole, en est toujours plus réduit à la supprimer, la vérité de son action ne peut donc plus être que la suppression, l'interdiction même de toutes discussions, de toutes conversations qui conversent, et, diverses, se convertissent toujours en autre chose. Avoir raison, une dévaluation statistique de l'individu; puisque la société n'est plus que de la vantardise, elle ne réalise jamais ses projets. Ne le réalise pas au sens de piger, comprendre, en saisir toute l'ampleur, et comment le pourrait elle tant que toute conversation vraie sera proscrite: voilà à quoi aboutit avoir raison, à miner, mine de rien, tous les fondements possibles du futur, du futur possible, dans notre minuscule et si grandiose (dès que l'on se laisse emporter loin du champ de bataille d'avoir raison) XX siècle. Avoir raison paraît bien attaquer tous les aspects de la vie, à leurs racines essentielles. Le manque de considération de l'effet pernicieux d'avoir raison n'en souligne que l'impact devenu totalitaire de ce phénomène. Les implications, totalement inexplorées, n'en sont que plus prégnantes, insidieuses, efficaces.

Ce qui congèle, depuis des siècles, toute possibilité de faire évoluer les rapports sociaux, donc humains, la raison de tous les échecs passés, c'était avoir raison. La cause était cachée dedans qui cause. Et de cette pétrification, les ALégaste se trouvaient acculés à, sans cesse, s'échapper. Destin terrible, mais bien pire sort, s'ils étaient rattrapés, leur glaciation serait alors vraiment invivable. Avoir raison a bien accouché de tous les préjugements, dont le racisme et l'auto-mobile d'elle même, de l'injustifiée richesses, de l'illégalité des inégalités, du non-savoir asséné par l'ignorance des autres, de tous les faux concepts "Communication", "Différence", ..etc qui rejettent réel, vérité, raison, discussion socratique, de l'aveuglement des consciences qui seules permettent la conscience de la vie, de "l'oubli" des TROIS Quart de l'Humanité et de la Terre...etc Ses résultats ressemblent bien à de vraies catastrophes!

Avoir raison n'a rien supprimé, mais tout augmenté: la guerre et quelle raison y a-t-il de faire la guerre? Sinon la radicale antinomie qu'il ne puisse y avoir de raison à la déraison. La guerre n'est ce pas pour empêcher de parler? Les inégalités qui augmentent sans cesse. Le VRAI savoir qui ne cesse de diminuer...etc Bref, avoir raison ne semble pas très efficace, même dangereux, si tout aboutit à l'inverse de ses prétentions, irresponsable de plus, puisqu'à toute chose, son seul argument restera toujours j'ai raison. Vous avez bien raison, mais votre raison ne fait pas de bien du tout. Ce serait même l'inverse. Le butoir incontournable qu'est l'obsession d'avoir raison surgit de la fin du temps où l'on éprouvait encore la joie d'être soi même. Et de le faire savoir aux autres.

Vouloir avoir raison touche donc à la bêtise, si tant est que la Raison c'est d'abord combattre sa propre bêtise, avant que de circonscrire l'hypothétique bêtise des autres. Toutes tentations de manipulation sur les autres disparaît, si on ne met plus dans les mots, un but, mais un point de départ, si

l'on ne place plus, dans les concepts, un désir d'avoir raison, mais bien une raison d'avoir un désir. Ça se nomme même un "concept désarmé"! Avoir raison c'était ne pas faire de place pour qui pourrait avoir tort: soit objectiver, à ce point, ses désirs et inclinations personnelles, rend inhumain. Avoir tort ne fut même jamais l'ennemi d'avoir raison: il fut son propre ennemi exponentialisé sur toute la planète. Mais avoir raison ayant définitivement perdu tout attrait. A voir les adorables grimaces de Chick Orée et Ice Dice, les nobles torsions de lèvres de Sal Haddun et Ivan gens, les froncements erratiques des fronts de Ernest Lingsto et Daniet (depuis son éviction des médias qui ont toujours raison, sa logique exigeante l'avait fait reconnaître que la pensée ALégaste répondait à tous ses critères de "vérification" et de "validité"), et le rire extasié de B. Lack, L. Ont commençait de s'en sérieusement convaincre. Tous ces ex-gangsters, et tous le seront dès que la ratio du Droit leur semblera à la bonne hauteur. Quelle reconnaisse reposer sur tout ce compost irrationnel, sur des mythes aveuglés. Décapée la société du Droit peut persister. Qu'elle se voit telle qu'elle est et non telle qu'elle voudrait se faire voir. Maquillée. DONNE macs. Fardée donne fardeau. Mais decillée, décantée, elle emprunte la voie qui, sans problème, va admettre qu'avoir raison persistait dernier blocage, et qu'avoir sera toujours la honte ontologique de l'humanité. Les ex-gangsters sont prêts à épauler de telle vérification. Désirant la Justice, ils ne se sont jamais intégrés au coût forcé de la hiérarchie extorquée de l'importance à l'insignifiance, que pratiquent tous les médias. Après eux, le monde est totalement à l'envers. L'image simplifiée tout, est ce si grave, oui parce qu'elle fait croire que tout est simple: y'a ka. Le racisme est issue de cette image simplifiée: le raciste est le symbole des y'a ka. Plus ils en parlent, moins ça existe, telle persiste la loi de ces médias qui ont toujours raison. Avoir raison ne fut que le spectacle de la RAISON. La société fut de même trop féminine, maquillée, fardée, elle va devenir tout simplement femme. Enoncer devenant le même mouvement de dénoncer et renoncer. Dénoncer chez les autres est renoncer pour soi même. Ou inversement, dénoncer pour soi même serait renoncer pour les autres. Inversement serait donc toujours plus diversement.

Ce ne fut pas la Raison qui dénatura tout, mais cet incalculable blasphème qu'il soit voulu d'avoir raison. Cet ordre personne ne l'a voulu ni encore moins fabriqué, et pour cela sa disparition ne pourra affecter personne. Pour persister à avoir raison, il fallait être deux, si je te laisse en plan, quel va être ton plan? Si tu restes seul sur le stade d'avoir raison, tu auras raison en rond. A toi le ballon, mais plus personne pour te dribbler. Je ne parle plus à qui a raison, comprends tu; j'ai même dit pourquoi. Avoir raison avait trop fait durer cette sensation de séparation, pour que l'on ne s'en séparât un jour. Mimant la peur de perdre leur argent, nombre de personnes paraissent tourmentées de "perdre la raison". Quel éclairage étrange que ce surgissement qu'ils pourraient subitement se perdre. Il faut tout garder. Dans le porte monnaie de l'être. Il ne faut rien laisser perdre. Se thésauriser. La raison leur sert de monnaie. En eux et sur leur étal social. Mais on ne dispute pas à l'homme sa raison, mais uniquement l'usage qu'il en fait en société. Et si donc "perdre" la Raison semble si dramatique, pourquoi tous ces personnages ne font jamais rien pour la garder! Parce que jusqu'à présent la Raison ne semble être intéressante que lorsqu'on la perd! Avoir "raison" induit la possibilité de perdre.

Etablir une preuve: une démarche, on transpose par analogie, et toujours en mouvement-transfert, contamination de sens, on veut que l'autre chute dans une de ces trappes, pour rester enfin seul devant le soleil de sa raison. Avoir raison c'est toujours rester seul!

La bande de Tony Truand, le laissant en cette solitude éclairée, ne voulant plus jamais troubler son inextinguible soif d'avoir raison, ne serait ce que par l'argent, et en toujours dernier argument, les armes; comme la possibilité du capitalisme-gangstérisé; le livrer à ne jamais profiter, sensuellement, de ce que l'on dit, avoir raison comme l'écrasement de tout, son ultime métaphore se sculptant en le "Tu t'écrases", l'abandonnant à cette stérilité- définitivement fonda le mouvement du pivot.

Parti Intransigeant des Vivants qui Ont toujours Tort.

Que Ice Dice transforma (dénaturation politique?) en le plus authentique, Pour l'Incroyable Vitalité de ceux qui Ont Tort.

La coterie changeait de loterie, la troupe à boni Tony lui tournait la croupe; comme une phrase détournée, ils se détournèrent de lui. Tout imprégnés de la pensée qui démasque, de la pensée bourrasque, de la pensée vaste, et baste de leur passé, ils sautaient la rampe. Se haussant le col l'un l'autre; sûr, qu'en solitaires, ils n'auraient franchi le pas; mais en volée, la volière de leurs têtes dansait, les barreaux de la cage ne faisaient plus rage, l'esplanade de penser leur palpitait les ailes. Ce n'est pas tant croire qui compte que trouver une pensée à perte de vue. Une pleine substance sans fond. Un filon qui pousse à sursauter: filons avec le filon! ou, pire, à gesticuler dans le venez voir! de la superficielle curiosité.

Les voilà livrés à eux mêmes. A faire l'inventaire. Comme, pour assurer la grimpe du ballon faut se délester du lest, pour le voyage de la route faut soupeser l'essentiel. De corps n'ayant besoin de leurs têtes que pour faire vitriper des idées toutes faites-il se trouve que, soudain, cette tête devienne le départ et l'étape, l'impulsion et le but. Brusquement, leur esprit prenait toute la place. Et l'opportunité de voir ce qu'il y a dedans, suivait cette immensité. Se démunir est s'unir à soi même, au plus profond de sa personne. Se retrouver face à soi même conduit à quoi, déjà?

A sentir cette exceptionnelle présence que l'on appelle conscience. La bande à bandit Tony; et que dit le bandit sinon de ne rien penser à rien, prendre c'est comprendre, subtiliser les subtilités, saisir c'est par la pogne non l'esprit, s'imposer c'est se faire le percepteur de toutes ses propres perceptions et de se les mettre au coffre, le cerveau a même usage que celui du vautour, ne rien perdre de la viande fraîche qui traîne dans les parages; il n'est pas dit bandit que cette manière de pratiquer ne soit pas efficace, il semblerait même que nombre de concitoyens s'en soient faits mitoyens-mais elle peut troubler l'unanime sagacité de poser l'humble question (à quoi s'évertuait la bande à bandit Tony, incitée au début de la phrase!): à quoi tout cela sert, lorsque l'on est face à soi même? Arien, rugit le colosse qui se trouve jusqu'à l'os de chacun d'entre nous, à rien chute-t-il jusqu'à ses propres genoux. C'est bien devant soi même qu'il faut s'agenouiller, pas de commisération pour sa carcasse, mais pour la lueur tremblante de son esprit, qui a, donc, toujours été jeté aux orties. Tant la divinité, ou di-unité (di=plusieurs!), ou divisité, divise ce qu'elle a visité, oui la divinité paraît avoir assez occulté notre dignité, la divinité. La dignité appartient, désormais, dans l'hommage que l'on rend, contraint, contrit, à sa petite tête. Tout, c'est à dire presque tout, si ce n'est le prodigieux effort, en cette civilisation, en cette société, ne prend guère l'air de respecter l'esprit et son mode d'emploi. Il ne faut guère moins qu'une titanesque volonté pour s'extirper de tout le marécage. Mais en coterie, comme l'ex-bande à Tony, chacun peut s'étager sur tous les autres, se disaient ils. Face à soi même, l'on sent la troublante, l'inquiétante présence de sa conscience, toujours sur le qui-vive, dès qu'on l'a réactivée; cette irruption ne manque pas d'ébranler le plus endurci, de former le raz de marée qui engloutit toute sa précédente devanture, et voilà le caïd à scruter l'espace de ses mains, tel un naufragé encore ahuri de se retrouver sur l'île désertée de son propre esprit; la présence de sa conscience ne quitte plus qui s'est permis de la réveiller.

A plusieurs, l'on peut observer l'immensité de son propre dénuement. La conscience ne laisse plus en repos. Et chacun d'exhiber la sienne toute neuve, le soleil leur en a, déjà, bruni la peau. Contrairement aux Alégaste, et il faut bien admettre que l'ex-troupe à Tony n'allait pas les chérir, brusquement, à l'infini, aucune force ne les contraignait à dépasser la vitesse de la lumière-ils avaient tout le temps. Pouvaient donc croire pouvoir vivre toute l'aventure des Alégaste, comme au ralenti. Plus tranquillement. Sans peur et pas trop proche. Ils y étaient entrés par la porte du désir- la publicité pour le ciel d'André Breton avait marché, à part que ce con aurait dû la planter dans la vie de tous les jours; connard, nous ne te devons rien! - et ne pouvaient voir que les chatoyances. Il fallu, pourtant, nombres de discussions, pour que chacun s'ouvrisse entièrement



à la pensée que la conscience soit infiniment précieuse, qu'elle soit ce qui donne sens aux sens, ce qui discerne et concerne, qui écoute, et, de cette écoute, dresse les voiles du vaisseau de l'humanité, qui rende bien solide mais du seul solidaire, c'est à dire ce qu'il y a de plus solide (nombre de solitaires, comme le diamant, ont protégé, intact, le solidaire!), qui sache jauger, juger toute nouvelle situation, et répartir, toujours au mieux, chaque élément, à qui en a besoin, à qui saura faire fructifier, à qui poursuivra la tâche. Qui sache donc agir en conscience vraie, à qui rien de la vie n'échappe, à qui rien de l'humain n'est étranger, qui représente l'immensité maximum que toutes nos pensées puissent atteindre, qui ne doive sacrifier à rien et à qui rien ne doive être sacrifié: la conscience! Le moteur même du cerveau. En vendre la moindre parcelle est céder, par là même, ce cerveau au rabais. La conscience reste, toujours, tendue, dans toutes les directions, au maximum (et plus!) de ses possibilités, ne doit, au grand jamais, être réembobinée. Qu'est ce qui pourrait l'en empêcher?

L'ego est un poids mort, inchangeable de plus, qu'il faut donc trainer, toujours pareil, dans toutes les facettes de la vie, et combien en ternit-on. Inutile. Les préjugements, se charger de ces pensées meurtrissantes (donc de meurtres), qui ne font que jeter brouillard, brouille, poudre aux yeux, mensonge, irrationnel, et puis, reproche proche, incertitude, problème de conscience (alors que la conscience n'est pas un problème, mais une solution!) à ceinture de "chasteté" sans clé, gadoue en tous genres. Encombrant. Et, enfin, par la démoralisation, le dégoût, la sensation d'impuissance faute d'idées claires et distinctes (cf l'Ontologie du secret de Pierre Boutang), d'actions valorisantes, et d'annulation DEFINITIVE de toute gloire. Sâlisant. La conscience reste "troublée" par les crampes de l'ego qui se cramponne; par les idées reçues, les pensées toutes faites, et autres préjugés, qui la troublent, au sens de jette du sale, de l'obscur, de l'obscurantisme, du pas net, du pas ho-net, du mélangeant, de l'amalgamant, du non décanté. Plus Irrationnel, Mensonge et Irréalité qui se scandent faux-concepts, injustices et refus des conversations vraies. Déséquilibrant.

La conscience y perd sa limpidité. La conscience, en effet, ne peut qu'être limpide, lucide, translucide, transparente, toute de lumière, de celle qui éclaire en dedans et illumine en dehors. Trop de débris peuvent donc l'obscurcir, au point de la faire s'ignorer à elle-même. Et alors plus de conscience de LA vie possible! C'est simple l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal: soit vous avez TOUTE la conscience, soit vous vous interdisez tout sens, et avec science (au sens d'Art!), conscience est tout un art, de la vie. Dans le premier choix, il faut juste savoir que la conscience va jusqu'au bout de TOUT.

L'ex-coterie poterie boterie de Tony avait, au moins, excellemment compris cela, et s'engageait, comme sur longue route, comme en étroit tunnel, comme pour mission anti-compromission (cette annulation de toute mission), comme aventure à agir, hic et nunc. Du moins contre les préjugements! Il semble qu'ils n'avaient pas tout vécu le reste. Qui pourrait leur en faire grief? Heureusement, avaient ils tous saisi que la conscience est primordiale, que c'est par elle qui s'agit de commencer, que rendre, à chacun(e), sa conscience demeure l'acte le plus nécessaire qui se puisse imaginer. Mais avec les moyens du bord, l'horizon des gens "établis" a toujours été si restreint, le bricolage ne sent pas au moins le racolage. Enfin c'est pour de vrai! Ice Dice (jeu truqué), Ernest Lingsto (le platonique sert le fric), Sal Haddun (le "bon" ex-Tiers Monde), B. Lack (ce qu'"manque" aux noirs doit le rester), Ivan GENS (le slave truqué donc truqué), et Chick Orée (femme factice), désiraient, au moins, transformer les rapports HUMAINS. Par la conversation, avaient ils vaguement pressenti. Mais de quoi parler? Toujours parler de ce qui est refusé ne conduit pas loin, le positif se pose se positionne, lui, très loin, mais le positif n'existe QUE par le travail du négatif, et qui a bien pu s'en charger? Enfin, ils avaient confiance. Puisqu'ils allaient tout tenter, ils allaient réussir. Ne les voyez vous pas déjà un peu partout. Maladroits, mais ils y ont droit, plein d'entrain et n'allez vous pas prendre leur train, enthousiastes, et il était temps, l'étymologie allait définitivement se perdre, enthousiasma, de theos, transport divin.

Les Alégaste avaient ils été si loin, que nulle possibilité de converser de leur aventure ne demeurerait? Ce sera pour BEAUCOUP plus tard alors. Que la mémoire en persiste, toutefois, afin de harceler toute conscience retrouvée! L'aune des chick Orée, Sal Haddun, B. Lack, Ivan gens, Ernest Lingsto ou Ice Dice, semble plus

à la taille de nos sociétés. Et, comme ils s'y emploient sans compter, allons nous enfin compter sur quelque chose, sur quelqu'un. Nous pouvons d'autant plus les laisser à eux mêmes, que nous pouvons en faire tout autant, non? Les Alégaste? Le réel, la vérité et la RAison paraissent tellement hors d'atteinte, pour le moment, que ce serait plus tard, beaucoup plus tard.

Les ALégaste sont entiers, d'un seul bloc, la vérité, si ce n'est pour sa pratique, mais là ce serait acte volontariste, surgit en son unicité, d'un seul bloc, entière; qui ne la fréquente pas ne peut ressentir cette unicité de la vérité "unique". Vous sentiez entiers? Le sentier, que vous seriez devenus, vous ne le sentiez pas avec assurance. S'entièrement s'est aplani tout sentier. Mais, pour Tony, plus que "la réalité rugueuse à étreindre", du moins selon Rimbaud. Le fait qu'il ne soit plus possible de mettre, sur l'objet préétabli, l'étiquette de, par exemple, vérité, puisque faut, tout de même, vivre avec cette entité, même si on ne la pratique pas du tout; mais avec l'objet dénucléé et bien étiquetté c'était plus facile. Les apparences se vivaient merveilleusement bien. Mais pour les uniques castes qui surnagent aux délires irrationnels qu'elles créent. Otant toute possibilité de réel à la houle de la foule, les conséquences ne pouvaient que devenir tragiques. Le drame de la logique devient la logique du drame. Mais enfin, pour Tony, toutes les apparences l'arrangeait énormément. Et les entités re-suscitées devenaient par trop actives, interrogatives, exigeantes, harcelantes, infatigables, en un mot. Pour Tony, tout s'effiloçait.

Réel, aliénation, RAison, préjugement, conscience, ne sont plus que des mots, des étiquettes de mots. Mais pour de vrai! Devant cette complexité grandissant, Tony perd pied. Comme nombre de "décideurs", pour qui il faut aplanir tout le chemin, pour qu'ils puissent prendre cette décision, en toute connaissance de cause. Cause au singulier. Une seule cause leur semble déjà assez pénible. Comme cela. Tony voyait s'échapper la rigidité de ce monde maniaque. Où tout n'est fait que pour ces êtres fragiles; les décideurs. Pour bien prendre une décision, il s'agit de comprendre que toute chose, et surtout toute personne, doivent garder précautionneusement, leurs étiquettes. Décider c'est savoir lire les étiquettes! Tony lâchait prise. Son monde s'écroulait, par plaques. Toute attitude étant composée devait bien, logiquement, un jour, se décomposer. Tony se voyait bien à toujours commander, diriger, programmer, descendre, augmenter ses commandes, l'invisible détail, qu'il ne pouvait croire, c'est que ce style de vie soit celui de l'esclave "vrai", dépendant entièrement des autres pour sa drogue inéluctable; le maître commande, il ne commande, en fait, qu'une nouvelle ration de sa drogue rogue, qui lui chuchote, en son paradis plus qu'artificiel, commande, commande, mais quoi? commande Moi! La désintoxication c'est la dure réalité, que la portion des humains qui apprécient de se faire commander (autre chose qu'un repas) diminue, impertubablement. MLa pitié peut empcigner, certes, mais contre la pente de l'histoire (vous savez celle qui n'a pas commencé), aucune action ne paraît utile.

Tony perdait sa bande. Pourquoi, aussi, avait il joué, puisqu'il paraît si clair que, qui ne joue pas, ne perde jamais. Ne gagne pas non plus, dois je vous signaler. Le TAO est à ce prix; est ce si grave puisqu'il ne lui a guère semblé utile d'appartenir à cette catégorie. Le Tao n'existe pas en de tels calculs, tout simplement. A quelle philosophie peut se raccrocher Tony terni? Enfin quoi, dans un monde de vitrines, où toute chose se voit étiquetée (tout en gubliant l'horreur irréconciliable d'étiquetter qui que ce soit, essayez pour voir, c'est moi qui pose les étiquettes), où toutes pensées soient encloses dans leurs paquets mêmes, et elles ne peuvent débordér de leur dé-fi nition, où parler n'est plus que faire l'inventaire, et tout un chacun, son magasin, d'ailleurs toute habitation devient recel de marchandises illicites (car l'humanité ne le permettrait pas!); les occidentaux ont offert leur foyer comme succursale aux objets, c'est d'ailleurs pour cela, que le foyer qui signifie protection de la flamme des rapports humains, craque quelque peu (les objets dehors, et rentrez les "vrais" humains, c'est son strict message, au foyer, le saviez vous?) - comme tout semblait simple, le monde des choses qui étaient seules à être dé-rangées, et comment voulez vous dé-ranger un humain, il ne ressemble pas à une étagère, du moins au premier abord, comme tout paraissait simple. Du temps où tout mot était dénucléé, toute entité évidée, tout cerveau rétréci au stimulus-réponse sinon gare, boîte noire, tout rapport social réduit au décimètre de la "position" sociale. Tony semblait avoir son entre-pôt, pas

de pôt, bien dénucléé soudain. Et sans arrière-boutique comment faire devanture? Son bien le plus précieux, son esprit, lui ayant toujours semblé sans valeur, il n'était que la gâchette, le bouton de contact, de toute personne branchée sur sa machine à gain; sans subalterne tout devient terne. Il y a dépossession, ablation, amputation. Les fibres vitales ne tenaient qu'en cette seule direction. Tony seul est Tony rien! SA pensée lui paraît inutile. Inutilisable. Qu'a-t-il à se dire à lui même qui ne soit plus copé, drogué, des apparences. Surgonflé de factice; un dénommé Perros osait, entre autre, "Il n'y a qu'un moment qui m'intéresse chez l'homme, quoiqu'il fasse ou soit, c'est celui où il se retrouve seul, soit sur un banc de square, soit dans les chiottes, soit sur un lit d'hôpital. Et ce qu'il fait de ce moment." Tony nenni! Tony, ni lui même, qui tourne en cage, normal ce fut lui qui place les autres en cette position de tourner en cage, ne semble pas supporter de se voir réduit au réduit de son intimité. Celui qui intimait au plus intime des autres, risquait de voir le sillage de cet acte dévoiler son intime mité. L'impossibilité d'aider Tony transpire déjà. Ce n'est pas que la transpiration l'envahisse, mais bien le fait toujours plus observable qu'il se déserte lui même. Tony sera le précurseur. Combien vont être tenté de se désertier eux mêmes?

Ivan Gens triturait la patience de Daniet à résister à ses questions, et pourquoi ci, et pourquoi ça. Daniet ne put que plonger.

\_\_\_\_\_ Tout commence par la fuite accélérée des Alégaste. Accélérée comme devant trouver tous les accès. Ils n'ont pas fait exprès. Mais, de leur chemin, ils ont laissé un parchemin. De toutes les pistes, qu'ils ont foulé, ils se sentent fait copistes. Et de toutes les traces, qu'ils nous ont précédé sur la voie, j'ai assumé la fonction d'éclaireur, je cherche à tout prix à éclairer. j'ai trouvé que la course des Alégaste révélait le sens de toutes choses. The racism is the race. C'est cette course même que le racisme. Alors, j'ai cavale derrière, à toute vitesse j'ai tracé: mais aucune trace de race. La race n'était que la grâce qui disparaît dès qu'à la salir on persiste. Rien ne persiste d'ailleurs du isme: l'identité de celui sanguine, l'empreinte du sang, lorsque votre sang se trouve être le plus proche d'un togolais, d'un papou ou d'un esquimau, et inversement, que de votre voisin de palier, annule donc tout regroupement rationnel sous le sigle de race. Tous les échafaudages, planqués derrière le isme de racisme, ne tiennent pas; ils s'écroulent. Le racisme représentait la course de tous les ismes, excluant, expulsant. Sa cavalcade d'échec les entraîne tous.

\_\_\_\_\_ L'idée de la course court-circuitée peut être le racisme, admit l'esprit critique de Ivan Gens, mais ne survole-t-elle la question. Race c'est racine, déraciné c'est pire que tout. Le déraciné aura donc droit, pour arrondir son addition, au racisme. Le racisme, ce qui déracine la racine des races. Pour l'aventure des mots, cela pourrait, par esprit superficiel interposé, paraître coller à une évolution quelconque. Mais en Apnée? Pour l'aventure la plus extraordinaire qui existe, la vie de tous les jours, le racisme ne semble toucher à la racine de rien du tout, il ne coupe qu'à la machette. Le racisme pousserait à la course, mais à couper tout enracinement possible. Si le raciste stoppait, l'humilité des soi-disant races inférieures saurait lui démontrer à quel point elles aiment notre bonne vieille terre. Qu'elle ne demandent qu'à planter leurs racines ces pseudo races. Alors qui est fautrice de troubles? L'expression raciste, sans nul doute.

\_\_\_\_\_ Ta véridique vision semble annihiler mon idée que la course des Alégaste révèle tout à son essence, Daniet émiette, mais, en l'occurrence, ce qui dé plante toute racine en racisme, reste bien sa course. Toutes les constructions artificielles, serrées autour des groupes à ex clure, fonctionnent toujours pareil: le même, et son inverse le plus extrême, placés sous le même sigle. La réalité ne peut surgir pour indiquer que, sous le sigle, tout soit rassemblé, même le sosie du raciste, rien n'y fait, la rumeur doit se ruer dans les rues. Où trône, imperturbable, l'auto-mobile d'elle même, qui persiste à expédier ailleurs le but de la civilisation.

\_\_\_\_\_ Tu te répètes, à quand la générale? Ivan Gens pense, le racisme n'est-il pas la crispation obstinée d'avoir raison. Je ne perçois là qu'un stationnement illégal, pas une course.

\_\_\_\_\_ The racism is the race. C'est, aussi, la poursuite de son impossibilité rationnelle, qui le force à cavalier derrière la moindre raison de pouvoir, malgré tout, avoir raison. Tout préjugement fuit de partout. La fuite, comme course, est en

lui.

\_\_\_\_\_ L'étiquette ne doit pas être plus grosse que le sac, disait Lucien dans son éloge à Démosthène, Ivan Gens assume la permanence.

\_\_\_\_\_ La fuite des Alégaste ne leur appartient plus; elle devient celle de tous ceux qui ont abandonné, par ordre d'impact, d'importance, la conscience, la réalité, la raison, la vérité, et, par suite, tout moyen de juger les stratégies, situations, faits, pensées et humains. Daniet empiète. Le fait que la pensée Alégaste ait surgie d'une fuite, d'une course, doit trouver sa forme logique en toute chose. C'est bien pour cela qu'elle crée le plus visiblement la débandade de la bande à Tony, mais, moins visiblement, la réaction en chaîne ébranle tout, fait tout bouger.

\_\_\_\_\_ Bon, pour le préjugement, qui est, à la fois, une course devant toute possibilité de le raisonner, et derrière l'objet de son ressentiment, le fait semble te parfaire. Ivan Gans souffle au suspense.

\_\_\_\_\_ Mais, en toute chose, la course se cache. Daniet inquiète. Depuis le savoir bousculé en cursus scolaire, d'études à poursuivre, pourchasser donc, en cours tu cours toujours après, jusqu'au pouvoir à courtisan, celui qui court toujours non, comme le cavaleur en amour, en passant par la Bourse où il faut "placer" comme s'il y avait course de fond, qu'il faille aller plus vite que les autres, placer sur le bon coursier, les mouvements de fonds accélérés. Le "marché" lui-même n'indique-t-il pas un déplacement permanent, une marche. Tout se poursuit course, tu cours après les modes et les pensées gadgetisées, tu cours après ce qui a cours. Le cours provoque la course. Et les valeurs du cours ont remplacé le cours des valeurs. Toute valeur se sait défigurée en quantifiable, aspirée par l'apex monétaire. Depuis le savoir inégal, le pouvoir leurrant jusqu'à la richesse déplacée, tout est course. Pour empêcher de voir sa constitution vraie.

\_\_\_\_\_ Il apparaît que le langage te prête la main, Ivan vend, mais pourquoi tiens-tu à la course?

\_\_\_\_\_ C'est par leur course irréfutable à travers toute chose, que les Alégaste les ont révélés à elles-mêmes, je me dis donc que cette course était nécessaire, dès le départ. Que c'est la forme exacte d'aller voir derrière toute chose. Et que, complémentaiement, toute chose doit posséder cette dimension de course. Daniet fouette. Par la course, ils ont compris; toute réflexion, dès lors, se doit de tout palper, y compris la course, par cette forme cursive et discursive. Afin de faire émerger que tout est à l'envers; le schéma de la Bourse sévit en toutes les têtes, et écablousse le moindre petit fait quotidien de son emprise. Un exemple? La course scolaire sanctifie l'individu à ne pas suivre l'école de la vraie vie; la culture générale sera toute effacée par les spécieuses spécialités, il n'y a déjà plus que des métiers, et plus d'hommes, quelle sera la prochaine horrible étape? Il s'agit de bien mesurer la déshumanisation en cours, lorsque les valeurs du cours interdisent le cours de toutes autres valeurs. Les deux ne peuvent cohabiter, et puisque les seules valeurs, qui aient droit au cours, ce sont les valeurs monétaires, il s'agit de savoir que pour suivre toute autre valeur il faudra devenir de plus en plus valeureux. D'autant plus que la course (qu'il s'agit de dépasser en la fuyant, comme les Alégaste), c'est la course des gens immobiles. Toute chose, pensées et humains réduits à l'état d'objets, décrit la course autour d'eux: le cours fait la course, tout défile impeccablement. Pour leur permettre d'agripper, à leur heure, quoi que ce soit, afin d'en faire leur possession. Mais agripper c'est déjà tout gripper, le possesseur unique expulse tous les autres. Le mouvement expulsif entre dans la course alors. La course montre, clairement, son visage de rejet. Sans autre projet que celui-là.

\_\_\_\_\_ Je comprends bien, maintenant, qu'il soit si dur et enchevêtré d'extraire cette figure emblématique de l'aventure des Alégaste, et j'en deviens d'autant plus d'accord. Ivan GENS en son échéance. Difficile de bien juger, jauger, de bien prendre l'empan de tels faits, l'encablure de leur importance, afin de placer toutes leurs facettes, et chacune en particulier, dans la perspective d'une enfilade, pour l'enfilade d'une perspective, bien posées du secondaire au principal. Le préjugement, ce refus de juger à partir des vraies valeurs, le réel, la vérité, la RAISON, se positionne devant l'impossibilité d'avoir une conscience personnelle dans le labyrinthe des idées reçues, qui se positionnent, ainsi, dans l'insurmontable difficulté à reconnaître les valeurs vraies, qui, seules, pourtant, peuvent élargir la conscience. La course, c'est donc fait pour tourner en rond. L'enfilade préjugement, non-conscience et impossibilité de retrouver les valeurs, masque le

point central, qui se trouve toujours défiguré par la vitesse de la course, c'est la pensée exclusive, donc excluante, celle qui se permet de tout s'ad-juger, sans souffrir le moindre jugement à cet égard. L'acte qui s'adosse sur tous droits (moraux, économiques, sociologiques, juridiques, non-pensée dominante...etc) pour faire perdurer son inversion de toute valeur. Et qui ne se dévoile et, par là, permet de le réaliser, au sens d'achever la vérité complète de son essence, en même temps que de le piger, dans l'obstination d'avoir raison. Qui contient donc toutes étapes de l'enfilade, bien mises en perspective. La poupée gigogne se clot d'elle même. Le mouvement des ALégaste réalise, en cela, les "Questions" de C.F. RAMuz "Il ne suffit pas de fuir, il faut fuir dans le bon sens; il ne faut pas fuir excentriquement, il faut fuir concentriquement; fuir le monde, en ce sens-là, c'est le retrouver, et plus grand, plus vrai, plus essentiel". En ce sens, leur fuite semble avoir tiré le bon fil, pour toute l'enfilade. Les alégaste voit l'étrange chose, le fait qu'ils paraissent, ensuite, contraints, obligés, d'assumer l'aventure de chevalerie, alors qu'ils se disent athées passifs, esquisse comme le fil, qu'ils portaient, partait dans leur fuite, en aimantant toute essentielle chose. Aimer comme aimant, l'aspect magnétique du phénomène ne semble jamais avoir été considéré, et, pourtant, cela semble attirer, agglutiner tout, à bon escient. Est-ce pour cela que l'espèce de fuite à l'envers des ALégaste paraît tout remettre à l'endroit, tout bêtement, parce qu'en ce mouvement, l'on perçoit bien tout ce qui se trouve derrière cha que entité essentielle? Vu sous cet angle, la course semble bier exister, et d'ailleurs n'est il pas dit, lorsqu'il s'agit d'y entrer dans ce manège de TOUT acheter, je vais faire "mes courses", avec tout ce qu'il se recèle de furtif, de fautif, qui se faufile, se dépêche, se presse, pour ne pas se faire remarquer. Bon, mais d'où vient la course? Qu'est ce qui l'exige.

La course révèle sa fonction nette, planète Daniet, par le sillage qu'elle est celle des gens immobiles. Ne court que ce qui touche à leurs intérêts, c'est à dire, avant tout, l'argent, qu'ils désireraient si vif-argent. Avec cet éboulement de toute valeur qu'est le profit, le profit entretient la course, puisque le profit sera avoir toujours raison. L'ultime profit c'est avoir raison de profiter des autres, le droit épanoui de tout arnaquer, même la terre entière. Cet abus de confiance aboutit à ce qu'ils n'aient plus confiance dans les abus. Le profit restera avoir raison, avant tout, car, en lui même, l'argent ne paraît ni mauvais ni bon, ce sont les conséquences-réaction-en chaine de sa mauvaise perception qui sont le drame; l'argent n'exige aucun profit et de cette leçon nul, sans doute, ne pourra en tirer profit, puisque le profit restera indissoluble d'avoir raison. Et avoir raison faut, ensuite, le garder, le thésauriser, l'immobiliser en coffre fort. Le drame se dévoile: "avoir" c'est s'immobiliser, afin de tout conserver, et la course leur tournera toujours autour, vautour, pour ne plus arrêter de les TENTER.

Il est sûr, Ivan GEns influence, que cogne à nos fenêtres ce genre de réflexion. De la Science, de la ratio du Droit n'a bien été "retenu" que peser, mesurer, compter. Pour ne plus arrêter de décrire ses avoirs. L'horreur de cette unidimensionnalité est qu'elle envahisse tout: ne dit-on pas "se mesurer" à quelqu'un, sans plus de sens de la mesure, en fin de compte, puisqu'avec la ratio disparaît le jugement, tout équilibre, les rapports humains perdent donc tout équilibre à se "mesurer" ainsi. J'ai, j'ai, et non je suis. La possession paraît avoir, immédiatement, quelque chose de diabolique, et centre bien que c'est la personne qui possède (actif) qui se voit possédée (passif) par ce tourbillon infernal. Et non la personne extérieure qui ne touche à aucun avoir, mais cherche à toucher les êtres.

Le préjugement est donc horreur puisqu'il est vissé au système Avoir. Daniet honnête. Il semble tellement facile de lâcher ce qui n'est plus une propriété obligatoire, mais juste une qualité particulière (être noir, par exemple). Mais, a contrario, impossible de décrampcner de son préjugé, qu'on affuble d'une propriété à posséder de tous ses ongles, d'une propriété qui serait le propre de la chose même, qui la pétrit de partout, telle race est... Comment lâcher UNE telle propriété qui vous "possède" vous aussi. Vous avez, raison? Avoir semble alors pire que tout!

Avoir raison implique donc toute cette course, ainsi que la mise à nu terrifiante d'avoir. Ivan GEns refuse l'oubliance. Pour commencer à inverser le mouvement, il s'agit bien d'affirmer: Je ne parle plus à qui a raison. C'est à dire, je ne tais plus tout le chapelet de conséquences qui s'y trouve inclus.

L'édifice, s'il fut difficile, ne correspond pas du tout au stéréotype de l'horreur. UNE situation de terreur doit éclabousser partout, paysage, habitation et personnage, ne rien laisser intact, sinon ça ne fait pas vrai, selon le principe le semblable semble. L'édifice s'il est difficile de conception, paraissait hors de ce sentiment poignant. Il ne l'était pas. Horrible. La maison de la Raison ne permet pas d'agripper Elle fuit le sens de la propriété, qui ne peut avoir que cette propriété, et fuit toutes les autres. Elle n'est pas horrible, mais d'horribles choses s'y passèrent: les Alégaste ont été jusqu'au bout de la terreur; leur langage, ses transformations, ne permettent pas d'agripper. Nulle appropriation possible: ils n'ont pas une propriété, ils les ont toutes!

Le voyage intérieur est bien antérieur, antérieur à l'intention et sa réalisation. Antérieur à toute chose. L'intérieur de l'édifice ne leur semblait plus antérieur.

Ils se retrouvent. S'approchent l'un de l'autre, se touchent le visage, les cheveux, les yeux, se palpent les épaules, le dos, se massent les bras, se prennent les mains. Ce qui leur est arrivé, ils savent parfaitement ce qui s'est passé, et veulent comme s'assurer comment chacun en a été métamorphosé, deviner si chacun s'en est sorti indemne, ou sans trop de casse. Ils se serrent l'un sur l'autre, et la chaleur de leur souffle demeure la seule parole à échanger. Les dix bras forment le chandelier où ils se reposent l'un sur l'autre. La grappe de la calme embrassade persiste un temps, un temps plus long, plus long encore, que le silence, qu'Eurielle, seule, peut interrompre.

—— Nous nous sommes retrouvés.

Leurs yeux se voient, les griffes de la terreur ont laissé leurs traces de débarcadère sur leurs visages, mais la sérénité a détendu leurs traits. Les regards se suivent, se scrutent, s'auscultent; la puissance, qui se dégagait de leur tête quinquaphasée, a approfondi leur figure de la plastique ferme de l'intelligence. Leurs yeux se fixent, la moindre palpitation de la surface de leur eau de peau leur est, désormais, compréhensible. Ils savent qu'ils partagent, définitivement, les mêmes pensées, chacun avec les nuances de ses coloris de ses creux odoriférants, de la résonance plus grave ou cristalline, réverbérée ou vibrée, de sa touche personnelle. Peu de mots leur suffisent pour saisir les implications de chaque phrase.

—— Vous avez été merveilleux, dit Lou. Chacun sait, qu'à un moment ou un autre, sa personnalité s'est révélée cruciale. Mais à quoi bon s'en souvenir. Ils sont, de nouveau, démodelés l'un de l'autre, comme la vie le pratique, chacun son corps et son esprit, à part. Chacun sa propre image corporelle, le son de sa voix bien mal entendu par soi-même, le circuit personnel de ses milles petites pensées qui emplissent la tête. Ils se sont retrouvés, comme après une longue séparation, alors qu'ils étaient tous fondus en un. Le saut dans le vide ne paraît pas tout à fait fini. Leur corps n'a pas encore bien touché le sol, où se trouvent emmagasinées les millions de sensations, qui font sa pérennité. Leurs pensées sont toujours claires et distinctes, mais ombrées comme par un trop long éblouissement.

—— Allons nous rester ici, présente AMarante. Tous perçoivent tous les fils de la question. Ils ne pourront plus jamais vivre pareil. Jusqu'à quel point devront ils se méfier des autres. Leur pensée nouvelle et totale va-t-elle se rendre si visible qu'ils vont se faire rejeter de partout. Ne va-t-on pas toujours les poursuivre. Faut-il plutôt feindre, et jusqu'à quel point, ou décider de diffuser le maximum de leur aventure irréductible. Quelle stratégie alors employer Par quoi Commencer.

Ils savent que, quoiqu'il arrive, ils ne parleront plus jamais à qui veut avoir raison, et qui renie tout le travail gigantesque de la Raison. Et combien sont ils? Ils ont assez, dans chacune de leurs têtes (interchangeables?) pour résister à toutes les illusions, à tous les préjugements, à toutes les idées reçues d'où qu'elles viennent. Bien sûr, ils savent qu'ils vont souffrir. Et bien plus

que la moyenne. Que, tous les jours, ils vont en baver de voir les autres obsédés par des illusions, mais aussi, rendus toujours plus blessants par ces illusions. Ils savent que le langage de devanure que tout le monde commet, les écornera aux entournures, les griffera plus ou moins profondément, selon les jours.

\_\_\_\_\_ Qui saura donc convaincre sans avoir raison? pose Fred Eric exotérique. Qui saura abcutir à ce que l'autre ait la sensation, le sentiment d'avoir, de conserver sa raison. Qui saura s'amcindrir, s'effacer, pour que sa vérité brille en l'autre, qui a bien raison alors de la faire reluire. Qui saura parvenir à ce seul bien, qui se trouvait UNIQUEMENT dans le déclic du DESIR d'avoir raison, mais dont le déroulement ultérieur, non seulement annula, mais interdit toute chance future à la Raison. Et d'ajouter, Fred Eric périphérique, générique, qui saura encore convaincre, comme par hasard;

\_\_\_\_\_ Avoir raison peut avoir quelque fétu d'intérêt, "contre" les autres. Mais face à soi même à quoi ça sert? Alex complexe et réflexe.

\_\_\_\_\_ Pourquoi n'avoir même attitude, parole, pensée, face à soi même ou bien à tous les autres? sourit Eurielle rationnelle et plurielle, Eurielle sentinelle et essentielle.

\_\_\_\_\_ Tout le monde passe son temps à se diviser contre soi même, selon les tambours asymcopés de produire toujours plus pour exporter toujours plus, se polluer toujours plus pour sortir toujours moins de sagesse, l'embrasse Lou filou

\_\_\_\_\_ Amarante confluente et corroborante, influente et garante, se tracasse, depuis au moins deux décennies qu'il est signalé que la Terre est un être vivant, comme les humains, je ne vois pas que ça ait fait lever le moindre petit doigt. James Lovelock et LYN margulis ont tant souligné qu'elle possède un métabolisme, une homéostasie hypercomplexe, et même ce que l'on pourrait appeler une pensée. Chaque destruction, sauvagement assénée à cette personne, devient autrement perceptible, que si ce n'était que de la matière. Si est assassiné un organisme vivant, tout en étant surinformé du fait, le sens de cet acte ne peut plus être dévié.

\_\_\_\_\_ Maman, c'est étrange, lorsque je dis maman j'ai désormais l'impression que la Terre me répond, l'embrasse Eurielle solennelle et kyrielle, il faut que tu apprennes à comprendre que, comme pour le sort négligé et oublié des Trois Quart de l'Humanité, plus aucune démonstration, argumentation, parole, ne peut plus rien changer. Plus rien ne peut toucher qui a toujours raison. Surtout, si tu lui montres l'ampleur, toujours plus désastreuse, de son entêtement.

\_\_\_\_\_ Lorsque tout est joué d'avance, le jugement n'a plus rien à soupeser, mesurer, jauger. Le préjugement a supprimé tous jugements. Et dans le plus petit détail, cette civilisation ne semble être qu'addition de préjugement, ouvre les bras, Alex dextre et silex.

\_\_\_\_\_ Avoir raison ne va que dans un sens, en OUBLIANT l'autre sens, le sens de l'autre, complète Fred Eric dorique.

\_\_\_\_\_ L'ignorance est donc surtout l'oubli; le sacrifice de la mémoire et la mémoire du sacrifice. Beaucoup parviennent même à s'oublier eux mêmes, leur conscience et ses valeurs, pour ne plus transporter, à droite et à gauche, que les idées trop reçues, rame Amarante amirante.

\_\_\_\_\_ Le fait qu'ils l'ignorent et veulent que ce soit ignoré, n'est pas une raison suffisante, pour que l'ignorance devienne planétaire, déploie Fred Eric chimérique.

\_\_\_\_\_ Personne n'a jamais laissé le temps au temps. Ca ne s'est encore jamais vu, se dresse géante Amarante; l'action de la famille Alégaste resterait elle impliquée par l'oubli "d'avance", ou les échecs d'une planète qui n'existe encore que sous l'angle astronomique.

\_\_\_\_\_ Ignorer le chemin c'est ne jamais faire vibrer les résultats. Le chemin compte plus que le but. L'épaule Lou. Etre de raison, t'ouvre à toutes ses saisons, sa maison t'accueille toujours et tu peux y vivre à loisir. DANS la mystérieuse exigence de soi même. Je n'ai pas raison, puisque j'y suis parvenu, MALGRE moi Je suis Raison parfois. Mais c'est une quête qui ne laisse jamais en repos. Rien ne m'appartient. Je ne peux bloquer personze en sa vie. Je ne peux rien arrêter. Ne peux rien changer, sans son avis favorable. Mais, à partir de là, le possible n'est plus contredit. Nulle oraison donc à la RAISON: elle ne meurt que si on ne s'en sert pas. Tellement elle persèvrera, en ce fait merveilleusement nouveau

et toujours plus comestible, qu'avoir raison n'était rien, mais que c'était bien ETRE raison qui comptait. Etre être de raison. La Raison, à ce seul stade, DONNE toutes ses raisons.

—— "Il y a un mode par lequel l'homme diffère de tous les autres êtres: c'est non par "avoir", mais par "connaître qu'il a". Theologia naturalis, prônait en scr. XIV siècle, Raymond de Sebonde, insuffle Fred ERIC ésotérique. Tout savoir se rétrécissait à s'avoir soi même?

—— Sous cet angle, Dieu lui même, reste une possession, un avoir, pour soi tout seul. Se crée, moi et les autres. Et parmi ces autres, ceux qui sont le plus à l'extérieur, le plus étranger, mais à quoi? A ce que moi j'ai, et qu'ils n'ont pas. Soit une vision infiniment partielle d'un phénomène Dieu. Ils ne peuvent donc pénétrer en ce monde, s'ils n'ont "pas l'objet Dieu en question. Avoir ne peut que créer des dommages en tous domaines. Ce qui lui échappera toujours c'est que la conscience en ressort tellement amoindrie, obscurcie, opacifiée, qu'aucune connaissance complète de la vie n'est alors possible. Eurielle torrentielle. Ils "ont" quelqu'objets, mais sont contraints de se priver de tout le reste.

—— Nous sommes bien forcés, acculés même d'admettre, que le moteur central de notre culture est bien d'avoir raison. De la dénucléer de ce moteur qu'allons nous lui laisser comme substance? perplexa Alex.

Comme, à chaque fois que, l'impuissance pourrait impulser leurs, désormais, bouillants enfants, à enfourcher la flèche d'une action, Lou, et Amarante éclairante, s'appuient pour disqualifier l'irruption intempestive. Les ALégaste, à force de se cogner contre les murs, n'avaient-ils pas commencé d'abattre les cloisons étanches qui s'élèvent, toujours plus haut, entre les hommes? Tout acte authentique se double toujours d'une conséquence jumelle: un résultat bon pour soi devient un résultat bon pour les autres. N'en avaient ils pas assez fait, leur aventure ne toucherait-elle pas, un jour, la conscience du plus grand nombre? Amarante et LOu voulaient, juste, tout tenter pour convaincre du bijou précieux, hors de tout prix possible, qu'est la conscience, la porte qui ouvre à toutes les authentiques aventures. Mais, les enfants ne l'entendaient plus de cette oreille, ils désiraient placer leurs poupées gigognes à tous les carrefours.

—— Par exemple, les tranches d'âges, Alex prétexte. Ca veut bien dire que la jeunesse, la vieillesse soient séparées à coups de machettes. Comme des saucissons dans notre vie, va-t-on passer d'une tranche à l'autre? Ce que je dis est plus simple. La réponse que je cherche, aujourd'hui, est dans la vision du monde d'une adolescente, mais aussi chez ce vieil homme; plus tard, chez l'enfant de dix ans, mais aussi chez cette femme de trente ans. Pour moi, autant il n'y a pas de frontières visibles, pour de vrai, sur la Terre, autant il n'y a pas de frontières dans la pyramide des âges.

—— Je comprends tout ce que tu dis, intervint Amarante rentamée, mais le spectateur, qui reste le pire sectateur, va te dire que tu ne peux être, à la fois, ton père, ta mère et toi, et pourquoi pas une roche, un arbre, un lion et un humain, en même temps? Le sectateur spectateur ne peut laisser aucune chance à tes si beaux discours, lui touche-telle, d'une tape amicale, la joue.

—— Les enfants, surenchérit Lou, il va falloir apprendre à supporter et se supporter, vos splendides paroles devront rester entre nous, il n'y aucune chance pour qu'il vous soit permis de tenter du prosélytisme. Vous devrez supporter cette laide injustice, mais aussi vous mêmes. En vous disant que vous avez pu faire telle prouesse, mais que, demain, et toujours, faudra recommencer, qu'en ce royaume rien ne sert à rien. D'où cette modestie devra étouffer la flamme de vos élans. Et encore vous supporter, même si vous savez que vous êtes devenus des vrais êtres de Rais'n, et toutes les bonnes raisons que cela vous donne, vous devrez, bien souvent, le plus possible, vous aplatir, effacer devant les individus bardés de préjugements, d'idées toutes faites. Comme ils n'ont plus aucun jugement, ils vous abattraient sans autre forme de procès, aurait dit Kafka. Compris?

—— Qui papa, se découragent les trois, d'une seule voix. Deux orbes se séparent, de plus en plus perceptiblement. Avoir raison poursuivra donc sa route, vers la plus grande casse existante. Un casse on se casse. Pour devenir la petite boîte cubique <sup>noir</sup> qu'est pour eux, en fait, le cerveau. On casse on se casse! Les ALégaste se sont retrouvés, sans avoir été, vraiment, retrouvés. Ils se retrouvent dans le cœur de leur conscience. Et marchent sur la pointe des pieds, sur leur



chemin, désormais. Il est des civilisations où il ne sert à rien d'avoir l'intelligence des valeurs - précisément celles où l'intelligence n'a aucune valeur. Les enfants ALégaste le savent dcrénavant. N'avaient ils pas, avec leurs parents, découverts que la Raison n'existe plus en nos sociétés? Et toutes les découvertes en chaine que cela avait provoqué, déclenché! Le choc demeurera irréversible. Les Alégaste savent bien, qu'au fond d'eux mêmes, Lou vient de le ranimer, ils resteront pour, toujours traumatisés de savoir que cette civilisation utilise de moins en moins sa Raison. Ce qui va annuler jusqu'à sa raison d'être. Et ils n'arrêteront plus d'en être terrifiés.

Seront ils les seuls?

(Manuscrit déposé à la SGDL)